

4e Année - No 10

Oct. 1911

NOTRE ROMAN COMPLET

K-77-5
La Loi du Plus Fort

Par Mme Ch. Péronnet.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Sauvages Naviguant sur des racines d'arbres, (Voir intérieur)

Sommaire: Roger Francoeur: La vie dans les bois. J. E. L. L'Eternelle souffrance. La composition du corps humain. Les sports chez les sauvages. Un duel à la vapeur. Un déjeuner à la campagne. Les monstres disparus. Les Bateaux du monde. Bardes et trouvères du XXe siècle. Un dîner turc. Le mariage en Grèce. L'Électricité à la maison. La guerre en l'an 2000. Une lutte sensationnelle. Chez les Fakirs. L'Élan ou Orignal. Poésies, etc.

POIRIER, BESSETTE et Cie,
Édit.-Propriétaires,
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

INSOMNIE

Quand, pendant des heures, vous vous tournez et vous retournez dans votre lit, incapable de dormir, prenez une, et au besoin deux

Poudres Nervines



de MATHIEU

Vous retrouverez aussi le sommeil, et, avec le repos, un regain de forces et d'énergie.

Les Poudres Nervines ne contiennent ni opium, ni chloral, ni morphine.

En vente partout: 25 cts la boîte de 18 poudres.

Rhume et Consomption

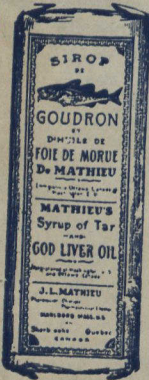
En négligeant votre rhume, vous préparez les voies à la Consomption. Evitez les Sirops calmants: il s'agit de vous guérir et même s'il s'agit d'un rhume ancien, vous vous en débarrasserez avec quelques doses de

Sirop Mathieu

au Goudron, à l'Huile de foie de Morue et autres Extraits Médicinaux.

Il relève et soutient les forces, tout en attaquant le mal dans sa racine; c'est là le secret des milliers de guérisons accomplies.

En vente partout.



Cie J. L. Mathieu, Sherbrooke, P. Q.

Un Buste Bien Dessiné
fait valoir la beauté la grâce de la Taille



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: «Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée.»

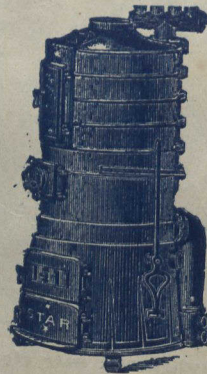
SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS

• Nouvelle Boîte Postale 2675

Dépt. A., Montréal.

Raoul Lebœuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils à Gaz et Eau Chaude.

Réparations de toutes sortes une spécialité.

Brûleurs et Mantoux à Gaz à bas prix.

No 350 RUE RACHEL EST

MONTREAL

Salons d'Optique Franco-Britanniques

Rod. Carriere - Henri Senecal

**OPTICIENS ET
OPTOMETRISTES**

205 & 207 Rue Ste-Catherine Est,

Entre les rues Ste-Elisabeth et Sanguinet,
Montréal.



Choix de lorgnons, lunettes, yeux artificiels, lunettes marine et d'opéra, **THERMOMETRES, BAROMETRES** de toutes sortes, Hygromètres et Boussoles, instruments photographiques et accessoires.

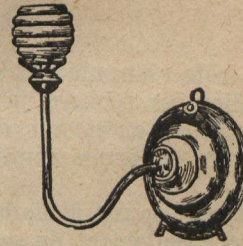
Salons privés pour l'examen des yeux, le choix de verres de lunettes et l'ajustement des yeux artificiels.

CONSULTATION—A l'Hôtel-Dieu, de 9.30 à 11 heures, excepté le mercredi et le samedi; aux Salons d'Optique, de 9 a. m. à 8 p. m. Téléphone Bell Est 2257.— **APPOINTEMENT PAR TELEPHONE.**

Toute une Nuit d'Éclairage

pour $\frac{1}{4}$ de cent

La Veilleuse en Nickel



Montreal

Beauty

donne une lumière douce, ne fatigue pas la vue, ne jette aucune odeur et est la plus économique.

Prix: 90c, par la malle 10c extra.

L. J. A. SURVEYER,
Importateur Quincaillier

52 Blvd St-Laurent - - - - Montréal.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratuits sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

Royal Trust Building, 107, St-Jacques - Montreal, Can.

Nuit Blanche

Dédiée à Mde C. Nozières.

Sur la côte alanguie aux doux roulis des vagues ;
Au milieu des rochers, je vais souvent m'asseoir :
Je contemple en rêvant, dans la douceur du soir,
La nature endormie emmi les ombres vagues !

Lune-Phébé sourit à Madame la Nuit
Qui, paré bellement de son manteau d'étoiles,
Echappe quelquefois des replis de ses voiles,
Une étoile qui file et disparaît sans bruit.

Empruntant à la brise, un souffle de zéphyre ;
Eole dieu des vents agite doucement,
La feuille qui frissonne en un long bruissement,
Et qui chante aux accents de ma muse en délire.

Et longuement je rêve et mon rêve est lointain.
Mon âme se complait aux plaisirs de ma veille ;
Mais... c'est dans l'au-delà que toujours je m'éveille,
Quand sonne l'angelus au réveil du matin.

L'Aurore vient frôler mes yeux pleins de sommeil :
Au loin, le coq lance un cocorico sonore !
Rêve... ou réalité?... j'ai dormi?... je l'ignore :
Quand... le jour apparaît dans l'horizon vermeil.

Au lever de Phébus, j'assiste émerveillé.
Je comprends la grandeur du Dieu qui me fit naître,
Pour l'aimer, le servir et surtout reconnaître,
Qu'ici-bas, je ne suis qu'un mortel exilé.

Raoul BERGER.

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - 75 cts

POIRIER, BESETTE & Cie

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL

Té. Bell Main 2680

Vol. 4, No 10 Montréal, Oct. 1911.

La Vie dans les Bois

OCTOBRE est revenu, ramenant avec lui l'époque des longues randonnées dans les bois, carabine au poing, à la poursuite du chevreuil, de l'ours ou de l'original.

Lorsque l'on s'enfonce dans l'immense forêt, on ne peut s'empêcher de songer aux hardis pionniers qui, les premiers se sont aventurés dans ses profondeurs pour y faire pénétrer la civilisation.

Si, en effet, la vie du chasseur est rude parfois, celle du colon est bien plus pénible encore.

Il y a quelques années surtout, les magasins étaient rares dans les villages, aussi les fermiers éloignés ne devaient-ils compter que sur eux-mêmes et confectionner de leurs mains ce qui était nécessaire au ménage.

Les érables à sucre et les lacs poissonneux venaient concurremment avec le gibier aider à la nourriture du "settler" et varier son ordinaire, mais toutefois, c'était la viande du porc qui formait la base de l'alimentation.

Et chose étrange, cette viande de porc

dont l'abus est condamné par les médecins comme offrant les plus grands dangers, ne semble pas avoir provoqué le moindre accident chez les anciens colons.

En somme, s'ils avaient à supporter de grandes fatigues, ils vivaient heureux, parce qu'ils jouissaient d'une santé robuste puisée dans leurs habitudes de tempérance ainsi que dans le labeur lui-même.

C'étaient en effet des hercules que ces enfants des bois qui faisaient trois journées de marche à pied, par des chemins de portage avec une lourde charge sur l'épaule.

Les jeunes femmes étaient de la même trempe: parfois, après douze heures de travail, elles trouvaient moyen d'en faire deux ou trois lieues à pied, aller et retour, pour aller veiller chez une amie. Ou bien, elles passaient la nuit à la danse et se remettaient à l'abesogne, avec l'aurore, sans avoir pris un instant de repos.

L'hiver surtout, les réunions du soir étaient fréquentes. Un usage charmant dans ces veillées était celui des "quilting-parties". Une famille avait-elle besoin d'un "quilt" ou couverture ouatée, toutes les jeunes filles se réunissaient et se mettaient à la besogne qui devait être terminée dans cette seule séance.

La croyance voulait que celle qui faisait le dernier point était assurée de se marier dans l'année.

De nos jours, les conditions de colonisation sont différentes et bien facilitées par les moyens de communication, à preuve la merveilleuse rapidité avec laquelle se sont élevés certains villages.

On en a vu, de quelques heures d'existence seulement et encore composés de tentes où l'on trouvait cependant déjà une poste aux lettres, une banque, des marchands et... un "hôtel".

Roger Francoeur.

L'ÉTERNELLE SOUFFRANCE

Par J. E. L.

“Comme des larmes d’or qui de mon coeur
[s’égouttent,
“Feuilles de mes bonheurs, vous tombez
[toutes, toutes.”

LES lignes que j’ai relues il y a quelques instants résonnent encore, comme un morne “De Profundis”, à mes oreilles et mon esprit, bercé par la plaintive chanson du souvenir, entrevoit toute une époque de mon passé dans une blonde vision. C’est ma jeunesse aux folles illusions que je sens le besoin de revivre ; cette jeunesse que je pleure et qui s’est évanouie trop tôt...

Les sceptiques souriront peut-être, lasés de m’entendre gémir sur ce thème ; d’autres, moins désintéressés des choses concernant la sensibilité, me pardonneront cette faiblesse.

Madame, vous qui êtes belle à ravir, à moitié couchée sur un divan dernier style ; vous qui dans un admirable désordre de riches dentelles tendez si gracieusement votre main blanche à des centaines d’admirateurs, peu vous importent ces heures lointaines. Tout chante à vos côtés, une allégresse sans mélange vous inonde et puis, un effort de mémoire pourrait vous être fatal !

Mais nous, qui n’avons pour tout bien qu’un pauvre coeur d’artiste, c’est notre unique consolation d’égrainer un soupir de regret pour ce qui n’est plus...

Quand notre âme, dégoûtée des égoïsmes, des rivalités malsaines qui rongent notre siècle évoque une image d’antan, il semble que nous redevenons jeunes et, tant que dure le rêve, nous sommes presque heureux...

Ce soir, par la brise qui sanglotte, je revois un profil à jamais perdu, mais toujours aimé ; une de ces tendres liaisons qu’on n’oublie guère, malgré la fuite vertigineuse du temps.

J’avais à peine dix-huit ans alors quand Madeleine— pourquoi dirais-je son vrai nom—se présenta sur ma route un de ces jours où le printemps nous enivre de son funeste parfum, fait d’exaltation et de volupté.

Elle était du même âge que moi et avait passé la première partie de sa vie dans une ferme de paysans. Mais une incomparable beauté se détachait de tout son être et l’on ne pouvait se défendre sur son passage d’un sentiment d’admiration profonde.

Sur le champ, nous nous aimâmes et ce joli roman se prolongea des mois durant...

Mais hélas ! l’amour a des ailes et une lettre m’annonça bientôt que la petite avait pris la clef des champs.

Je fus comme foudroyé ; il me semblait que c’était un quelque chose de l’âme que le destin m’enlevait en même temps que cette brunette de la campagne.

Je ne l’ai plus revue ; et pourtant aujourd’hui, alors que des années ont lentement recouvert ce premier éveil des passions, je surprends encore sur ma lèvre avec un sentiment d’amertume le nom de celle qui s’en est allée...

“Comme des larmes d’or qui de mon coeur
[s’égouttent,
“Feuilles de mes bonheurs, vous tombez
[toutes, toutes.”



La composition chimique du corps humain

IL est des enfants qui, mis en possession d'un pantin, ou d'une poupée quelconque, n'ont rien de plus pressé que de lui ouvrir le corps "pour voir ce qu'il y a dedans". Vous connaissez probablement plus d'un de ces curieux insatiables.

Peut-être vous-même, quand vous étiez tout petit, avez-vous été du nombre.

Des savants se sont préoccupés pareillement de savoir ce que contient le corps humain. Il ne s'agissait point d'anatomie, car il y a belle lurette que l'on est édifié sur nos os, muscles, nerfs, viscères, etc... On voulait connaître la proportion de toutes les substances engagées dans la composition du "bloc" que nous sommes. Et l'on est parvenu à établir une corrélation parfaite entre cette proportion et certains objets auxquels nous a habitués une consommation ou un usage journaliers:—œufs de poule, chandelles, savon, clous, etc.

Sachez d'abord que chacun de nous n'est pas autre chose que, soit de l'eau gazeuse solidifiée, soit du blanc d'œuf. Les deux définitions ont pour auteurs d'éminents physiologistes qui avaient de temps en temps le mot pour rire—éventualité plus fréquente chez les savants qu'on ne le croit. Et l'une et l'autre sont rigoureusement exactes.

Ainsi, prenant un homme du poids de cent trente-six livres, on trouve qu'il y a en lui de quoi former douze cents œufs de poule, — albumine, jaune et coquille compris.

Mais tout cela demande d'amples explications. Nous sommes composés de quatorze substances, savoir cinq gaz: oxygène, hydrogène, nitrogène, chlore et fluore; et neuf solides: carbone, calcium, phosphore, fer, soufre, sodium, potassium, silicium et magnésium.

Bien des gens "contiennent" aussi du

cuivre, de l'aluminium, du manganèse, du plomb, du mercure, de l'arsenic, du lithium, etc. Mais tous ces ingrédients se présentent en "doses" infinitésimales. Ils sont d'ailleurs inutiles, et même souvent nuisibles, au fonctionnement normal de notre organisme. C'est de la contrebande, qui provient de certaines drogues, ou de l'exercice de certaines professions.

Les gaz sont en bien plus grande quantité que les solides; ils se trouvent à l'égard de ceux-ci dans la proportion de neuf à un. Avec ce que nous en renfermons, il y aurait de quoi remplir un gazomètre ne cubant pas moins de 103,731 verges cubes.

Nous avons déjà dans le corps quelque chose comme douze cents œufs de poule, un gazomètre et un ballon. Bien peu de personnes sans doute s'en étaient encore aperçues et vous serez probablement fort étonnés de l'apprendre.

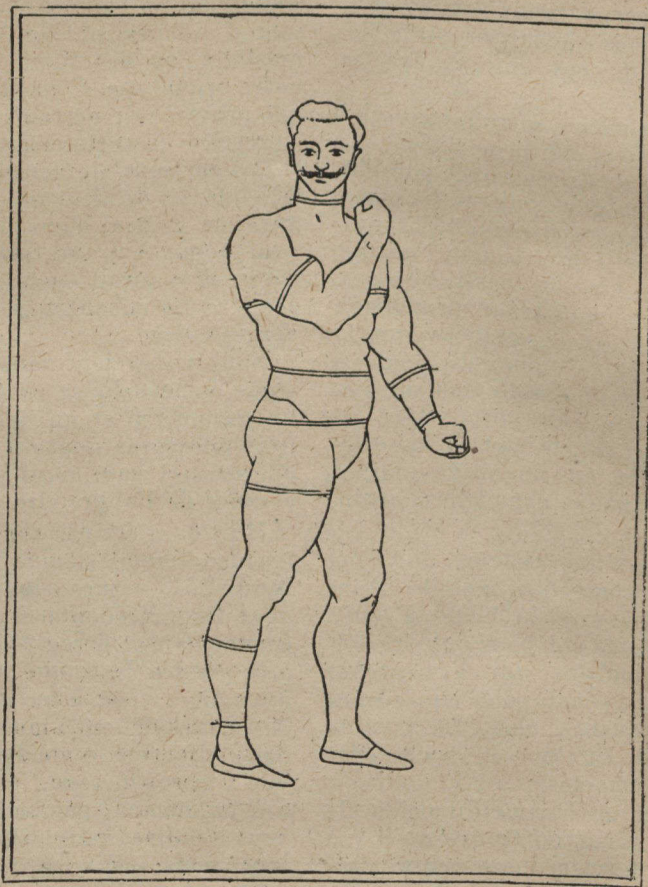
Mais ce n'est pas tout. En fait de "nitrogène," nous sommes assez pauvres: 4 livres 1,645 verges cubes. Ce gaz, combiné avec les précédents et le carbone, agit comme la nitroglycérine amalgamée à la poudre de brique pour devenir de la dynamite; c'est à sa présence que nous devons les détentes musculaires. Il faudra donc réformer le vocabulaire au point de vue "nitrogénique," et quand vous verrez un homme gambader avec frénésie, vous ne direz plus:—Comme il est pétulant! mais:—Il en a du nitrogène!

C'est la nitroglycérine qui nous donne le diable au corps; il en est de même d'une quantité d'autres composés du nitrogène comme le chlorure de nitrogène, cette substance terrible qui fait explosion pour peu qu'on l'effleure ou qu'elle reçoive un rayon de soleil. Et notez que le gaz en question, considéré isolément, est le plus inerte de tous; c'est l'image de la mort, alors que la vie n'est, chimiquement

parlant, qu'une suite ininterrompue d'explosions de nitroglycérine, de chlorure de nitrogène, etc.

Aux douze cents oeufs de poule, au gazomètre et au ballon, ajoutons par conséquent une profusion de bombes. Puis, corsons l'énumération avec soixante-cinq "grosses" de crayons à dessin ($65 \times 144 = 9\,360$). En effet, on pourrait faire 9,360 crayons à dessin avec les dix-neuf livres

par une boîte bien conditionnée, c'est que nous avons 2 livres de calcium et une livre $\frac{1}{2}$ de phosphore,—puisque c'est avec une combinaison de ces deux substances que sont faits nos os. N'est-il pas extraordinaire, que, en ce qui concerne spécialement le phosphore, non seulement nous puissions détenir sans en être incommodé une quantité relativement si considérable de ce poison terrible, mais, bien mieux,



et demie de carbone que nous dissimulons sous notre peau. Piètre provision, mais qui néanmoins suffit pour nous chauffer tant bien que mal durant toute notre vie.

Les autres substances, pour être en quantités infiniment plus faibles, n'en sont pas moins essentielles au même titre. Si nous ne rampons pas comme des vers de terre, et si notre cerveau est protégé

qu'il nous soit impossible de vivre sans lui!

Il est vrai qu'il nous suffit d'absorber quelques pincées supplémentaires de phosphore pour nous trouver fort mal en point. La tisane d'allumettes n'est pas généralement, on le sait, conseillée par les médecins.

C'est ainsi que la plupart des maladies

La composition chimique du corps humain

sont occasionnées par un trouble dans les proportions des substances qui constituent notre corps ; trop de phosphore ou pas assez, trop de fer ou pas assez, etc.

La dose indispensable de fer serait juste suffisante pour forger cinq petits clous à souliers ; mais sans elle notre sang demeurerait incapable de véhiculer l'oxygène vers toutes les régions de notre organisme. Et sans promenade d'oxygène, il n'y a pas de vie. Les cinq clous en question sont donc dignes de toute notre estime : ce sont eux qui nous rattachent à l'existence, et fermement. Et lorsque l'on vous fait prendre du fer, il ne faut pas regimber : un de vos cinq clous s'est rouillé, et il importe de le remplacer au plus vite.

Nous possédons encore, sans en avoir l'air, $\frac{1}{2}$ livre de chlore, du sodium, du soufre, du fluor, du potassium, du magnésium et du silicium!!

En mélangeant notre chlore et notre sodium, on obtiendrait environ trois quarts de livre de chlorure de sodium, c'est-à-dire, tout bonnement, du sel de table.

Nous avons aussi dans le corps diverses industries prospères : une fabrique de carbonate de soude, une de sucre, une de savon, une d'amidon, etc.

La première se charge de mélanger le sodium au carbone et à l'oxygène,—pour nous nettoyer de l'acide carbonique, le terrible poison qui se dégage de tous nos mouvements, ceux-ci fussent-ils involontaires, comme le soulèvement et l'abaissement alternatifs de notre poitrine pendant l'aspiration et la respiration.

Nous devrions, pour vous expliquer comment le sucre, le savon, l'amidon, etc., se produisent en nous, entrer dans des détails qui seraient par trop abstraits. Ils relèvent d'un cours de chimie, et ici nous ne voulons que grouper quelques comparaisons faisant image. Aussi ne parlerons-

nous plus que de la fabrique de chandelles et du réservoir d'eau.

La graisse que possède un adulte de corpulence moyenne — il ne s'agit pas, bien entendu, d'un membre de la Société des cinq cents livres—pourrait servir à confectionner un peu plus de 5 livres de chandelles. Et d'autre part, nous avons disséminés dans tout notre organisme, quelque chose comme 10 gallons d'eau. C'est bien tout ce qu'il faut pour désaltérer les lombrics qui peuplent nos intestins et arroser les bacilles plus ou moins inoffensifs qui végètent de-ci de-là, attendant le bon moment, ou plutôt le mauvais, pour s'épanouir et se multiplier au détriment de notre santé.

Pour terminer, voici l'évaluation, en poids des principaux composés formés par les quatorze substances essentielles à notre existence. Notre squelette pèse, en moyenne, 19 livres. Le système musculaire est infiniment plus encombrant. Il constitue les trois septièmes du corps, absorbe la moitié de notre albumine et la moitié de notre eau,—il ne se refuse rien! —et pèse, à lui seul, 60 livres. Quant au sang, nous en avons pour 11 livres environ.

Le reste est fourni par le coeur, le système digestif, le cerveau et le reste du système nerveux, la peau, les cheveux et les ongles, etc.

Décidément, le fameux philosophe grec n'avait pas grand mérite à affirmer qu'il portait sur lui toute sa fortune. Il aurait même pu dire : en lui. N'avons-nous pas montré en effet que chacun de nous porte en lui de quoi monter un ménage : eau potable, chandelles, amidon, savon, sucre, carbonate de soude, sel, allumettes, clous, crayons, oeufs, gaz d'éclairage... Il y a même de quoi se distraire par un sport qui permet de contempler le monde de très haut : l'aérostation.



L'Éternelle Chanson

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque nos cheveux blonds seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants
Comme le renouveau mettra nos coeurs en fête.
Nous nous croirons encor de jeunes amoureux ;
Et je te sourirai, tout en branlant la tête,
Et nous ferons un couple adorable de vieux.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants.
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blonds seront des cheveux blancs.

Sur notre banc ami, tout verdâtre de mousse,
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.
Nous aurons une joie attendrie et très douce,
La phrase finissant souvent par un baiser,
Combien de fois jadis j'ai pu dire : "je t'aime!"
Alors avec grand soin nous le recompterons :
Nous nous ressouviendrons de mille choses même,
De petits riens exquis dont nous radoterons.
Un rayon descendra d'une carasse douce,
Parmi nos cheveux blancs, tout rose se poser,
Quand sur notre vieux banc, tout verdâtre de mousse
Sur le banc d'autrefois nous reviendrons causer.



Et comme chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain,
Qu'importeront alors les rides du visage?
Mon amour se fera plus grave et plus serein.
Songe que tous les jours les souvenirs s'entassent ;
Mes souvenirs à moi seront aussi les tiens :
Ces communs souvenirs toujours plus nous enlacent
Et sans cesse entre nous tissent d'autres liens.
C'est vrai, nous serons vieux, très vieux, faiblis par l'âge,
Mais plus fort chaque jour je serrerai ta main,
Car vois-tu, chaque jour je t'aime davantage,
Aujourd'hui plus qu'hier et bien moins que demain.

Et de ce cher amour qui passe comme un rêve
Je veux tout conserver dans le fond de mon cœur ;
Retenir, s'il se peut, l'impression trop brève
Pour la ressavouer plus tard avec lenteur.
J'enfouis tout ce qui vient de lui comme un avare,
Thésaurisant avec lenteur pour mes vieux jours ;
Je serai riche alors d'une richesse rare :
J'aurai gardé tout l'or de mes jeunes amours !
Ainsi de ce passé de bonheur qui s'achève
Ma mémoire parfois me rendra la douceur ;
Et de cher amour qui passe comme un rêve
J'aurai tout conservé dans le fond de mon cœur.

Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque nos cheveux blancs seront des cheveux blancs,
Au mois de mai, dans le jardin qui s'ensoleille,
Nous irons réchauffer nos vieux membres tremblants
Comme le renouveau mettra nos cœurs en fête,
Nous nous croirons encore aux jours heureux d'antan,
Et je te sourirai, tout en branlant la tête,
Et tu me parleras d'amour en chevrotant.
Nous nous regarderons, assis sous notre treille,
Avec de petits yeux attendris et brillants.
Lorsque tu seras vieux et que je serai vieille,
Lorsque mes cheveux blancs seront des cheveux blancs.

Rosemonde GERARD.



Les Sports Chez Les Sauvages

CE ne sont certainement pas les mêmes sports que ceux pratiqués dans nos pays, mais ils sont cependant assez curieux pour mériter d'être étudiés.

Allons donc—en imagination naturellement—jusqu'à Honolulu, dans les îles Sandwich, nous y verrons que les naturels de ce pays les Canaques sont très habiles

cile de nager sur le bord d'une plage qu'en pleine mer.) En voici une description exacte :

“Chaque baigneur se munit d'une planche appelée dans la langue hawaïenne “papa he naru”, ce qui veut dire : planche pour glisser sur les vagues ; sa longueur varie entre 6 et 8 pieds environ et sa lar-



Bain de ressac chez les Canaques, c'est le ski sur l'eau!

dans tous les exercices qui peuvent s'effectuer dans la mer. Les enfants eux-mêmes savent, paraît-il, souvent nager avant de pouvoir marcher. Les adultes se livrent à un sport très curieux, le “surf bath” ou “bain de ressac”. (Le ressac est le retour violent des vagues sur elles-mêmes, lorsqu'elles ont frappé contre un obstacle. C'est à cause du ressac qu'il est plus diffi-

geur est d'environ un pied et demi ; on ne saurait mieux comparer sa forme générale qu'à celle des planches employées par les blanchisseuses pour repasser le linge. Cette planche est ordinairement plate ; elle est faite en bois très léger ; elle est polie avec soin et peinte en noir. Le baigneur la conserve et l'entretient avec la plus grande sollicitude ; après s'en être servi,

Les sports chez les Sauvages

il l'expose au soleil jusqu'à ce qu'elle soit complètement séchée, puis il la frotte avec de l'huile de coco et la renferme dans une gaine en toile qui est suspendue dans sa demeure.

Pour se livrer à ce jeu, les Hawaïens choisissent, soit une plage, soit de préférence, un endroit où il se trouve des rochers parce que les flots se brisent plus violemment sur ceux-ci. Plus la mer est forte, plus les lames sont hautes, et meilleur est le sport, à leur avis. Dans les environs d'Hnoolulu, c'est sur la splendide pla-

Le baigneur s'étend sur une extrémité de sa planche et attend l'arrivée d'une grosse vague de fond qui s'avance en roulant pour se briser sur la grève; lorsqu'il juge le moment opportun, il s'élançe avec sa planche sur laquelle il se couche alors à plat ventre pour prendre position sur la vague; il doit arriver à se mettre en équilibre presque sur la crête de celle-ci, et doit s'y maintenir. S'il y parvient, il est entraîné par le flot avec une vitesse vertigineuse, au milieu de l'écume et des embruns; il se laisse ainsi porter jusqu'à



Nubiennes traversant une rivière

ge de Waïkiki, près de la pointe de Diamant qu'ont lieu les bains de ressac.

Lorsque le temps est favorable, chacun prend sa planche à ressac et nage vers le large souvent à plus d'un mille en mer; il porte sa planche sous un bras ou bien la guide devant lui; il ne cherche pas à passer sur les vagues, mais guette leur approche et plonge sous leur crête lorsqu'elles s'avancent vers lui. Lorsqu'il est ainsi en pleine mer, il s'arrête, surveille les vagues et c'est alors que commence le jeu.

une très faible distance de la côte, parfois à peine 5 ou 6 pieds lorsqu'il s'avance sur des rochers; quand on croit qu'il va être brisé sur l'écueil, noyé dans le remous, il dirige son frêle esquif au milieu des anfractuosités, ou bien il se laisse glisser hors de sa planche, la saisit par le milieu et plonge pour reparaître un instant après en pleine mer pendant que la vague roule, écume et se brise en se mugissant.

Ce n'est pas sans une profonde émotion, presque de l'angoisse, qu'on assiste pour la première fois à ce jeu hardi.

Pour se maintenir dans la position voulue sur la crête de la vague, les commentants se servent de leurs mains et de leurs pieds comme de pagaies; mais le plus grand nombre rompus à cet exercice violent, après avoir assuré la position de leur minuscule radeau s'y agenouillent, s'y asseyent et même s'y tiennent debout, les bras étendue ou croisés. Ils maintiennent alors leur leur équilibre par des mouvements des jambes ou du corps.

Ce jeu paraît très simple, et nombreux sont les étrangers qui, en le voyant pratiquer, ont voulu l'imiter; mais ils n'ont réussi qu'à se faire rouler par la vague et à exciter l'hilarité de la foule témoin de leur piteux échec. En réalité, il faut une grande adresse et une considérable énergie musculaire pour se maintenir sur la vague. Placé trop en avant, on est certain d'être culbuté; trop en arrière, on n'est plus entraîné et la vague suivante vient vous submerger.

Il n'était pas rare, autrefois, vers le milieu du dernier siècle, de voir la plus grande partie des habitants d'un village passer ainsi la journée presque entière à ce jeu favori, lorsque le vent du large soufflait frais; de vieux chefs corpulents, âgés de 50 et 60 ans, y rivalisaient d'ardeur avec les plus jeunes gens; et tous poussaient d'assourdissantes clameurs dont le bruit étouffait le murmure des flots".

Les sauvages "jouent" aussi à d'autres jeux tout aussi bien que nos écoliers. Ils se livrent à des courses pédestres, à des luttes, à des sauts, etc. En général, ils se servent d'appareils, exception doit être faite cependant pour une escarpolette d'un genre particulier et qui fait la joie de plusieurs peuplades. C'est une longue perche du sommet de laquelle pendent des cordes. Les indigènes se cramponnent à celles-ci par les mains et tournoient comme des fous en se pourchassant les uns les autres et en faisant mille gambades.

Les Nubiens sont très habiles pour traverser les rivières, même quand ils ne savent pas nager. Ils se déshabillent et se mettent à califourchon sur un tronc flottant qu'ils dirigent avec leurs pieds tout en portant leurs vêtements en équilibre sur la tête. Les Nubiennes sont spécialement expertes dans cet exercice.

Chez d'autres peuplades, on est encore plus habile: assis sur les racines flottantes les plus irrégulières, les sauvages arrivent à voguer même en pleine mer, où cependant les vagues sont généralement très fortes, et à se diriger avec une rame rudimentaire.

Le sport pédestre—le "footing"—a aussi ses adeptes.

Les Opatas, qui habitent le haut Mexique, le long de la mer de Californie, sont capables de fournir des courses de quarante et cinquante lieues en vingt-quatre heures; on raconte aussi des Tarahumaris certains exploits surprenants. Un Tarahumari aurait, en effet, porté une lettre et rapporté la réponse, entre deux localités à 400 milles de distance, en cinq jours: ce qui fait 80 milles par jour... Je ne garantis rien.

En tous cas, le Tarahumari, à pied, force le cheval à la course. On le charge souvent de chasser les chevaux vers le corral: au bout de deux ou trois jours, il revient avec la troupe de quadrupèdes absolument épuisés, lui-même étant frais et dispos. De même, il force n'importe quel animal: c'est une affaire de temps.

Une singulière tribu sauvage, les Sérís, qui habitent également le haut Mexique, tiennent, à n'en pas douter, le record de la vitesse.

Les Sérís sont de très beaux échantillons de l'homme de proie: ce sont des carnassiers que, par erreur, la Providence fit bipèdes.

Les Sérís sont passés maîtres en pédestrianisme. Ils ont des chevaux, mais ja-

Les sports chez les Sauvages

mais ils ne s'en servent comme bêtes de somme ou de trait : ils vont plus vite à pied. Le cheval, pour eux, n'est que du gibier. Ils le poursuivent, l'atteignent, sautent dessus, le jettent à terre en lui brisant le cou ; et la vue des "vaqueros" montés, qui arrivent à bride abattue pour les châtier, ne les impressionne pas : de leurs mains et de leurs dents, ils déchirent un quartier de chain pantelante, et se sauvent avec ce fardeau. Les "vaqueros" ne les poursuivent pas : ils savent bien l'infériorité du cheval.

galop. A moins de deux cents verges du point de départ (départ arrêté, et non pas lancé) de l'Indien, celui-ci avait rejoint la bête et l'avait renversé. En deux heures il a raison d'un cerf.

La femme n'est pas moins résistante. En 1893, une Indienne Séri, voulant faire soigner son enfant malade, fit, en portant celui-ci, 32 milles en moins de douze heures et, sur la route, elle avait forcé et capturé un lièvre pour l'offrir au sorcier et se le rendre propice. Et les matrones traver-



Sauvages navigant sur des racines d'arbres

C'est à la course encore que les Séris capturent le cerf. L'usage est de se mettre à quatre ou cinq pour la chasse, et jamais l'animal n'échappe.

Les enfants s'entraînent sans cesse à la vitesse. Ils s'exercent sur des quadrupèdes semi-domsstiques, mi-chien, mi-coyotte ou encore sur le lièvre. En moins de cent verges, deux cents au plus, l'enfant a rattrapé le chien. Et l'adulte atteint le cheval dans les mêmes limites.

L'expérience a été faite de lancer un Séri sur un cheval qui s'enfuyait au triple

sent couramment une partie du désert, large de 30 milles, durant la nuit chargées de leurs enfants et du bien le plus précieux dans cette région désolée, de cruches d'eau.

Les enfants s'amuse à prendre au vol les oiseaux ; les tout petits forcent le lapin, mais à la dixième année déjà ce jeu est au-dessous de leur dignité.



Les Papous de la Nouvelle-Guinée ont

parfois un mode de locomotion assez singulier :

En longeant les côtes du détroit de Dourga, les Hollandais virent une tribu entière de Papous qui, grimpés sur les palétuviers du rivage cheminaient d'un arbre à l'autre et couraient pour ainsi dire de branche en branche avec une aisance et une agilité rappelant celle des singes. Des faits analogues ont été cités, par quelques écrivains presque toujours dans un sens à la fois faux et exagéré. On a voulu voir la preuve d'un rapprochement réel de ces tribus avec les quadrumanes, mais on réduit cette assertion à sa juste valeur par quelques observations bien simples. Dans les régions intertropicales, les côtes formées par des terrains d'alluvion sont invariablement entourées d'une ceinture de palétuviers d'une largeur souvent de plusieurs milles. A la Nouvelle-Guinée, comme sur la côte nord de l'Australie, ces arbres forment un ensemble pour ainsi dire à deux étages. L'étage supérieur formé par les troncs et les branches est une vraie forêt. Au-dessous s'étend l'étage inférieur, consistant en un inextricable fouillis de racines, où il est absolument impossible de pénétrer sans se frayer un passage à coups de hache. En outre, ces racines plongent dans une boue demi-liquide qui ne saurait supporter le poids du corps. Tout naturellement, les sauvages, qui tirent de la mer une grande partie de leur nourriture, ayant à faire journellement le trajet de la terre ferme à la pleine eau, préfèrent cheminer à travers les branches, qui sont d'ailleurs entrelacées de manière à rendre cette route praticable même pour des Européens.

D'une manière générale, d'ailleurs, les rivières ne constituent pas, pour les sauvages, un obstacle, comme cela a lieu pour nous autres civilisés. Ils passent à gué les ruisseaux les plus profonds et se jouent des cascades comme si elles n'existaient pas. Si la rivière est vraiment par trop large, ils ne font pas appel aux armatures de fer, pas plus qu'au ciment hydraulique ; ils se contentent d'établir un pont rudimentaire à l'aide de lianes. Tout léger qu'il paraisse, c'est là un ouvrage très solide, qui dure des années. Mais, évidem-

ment, il faut être habitué à marcher dessus et à ne pas glisser entre les mailles de son réseau ; on se cramponne comme on peut aux "montants" et on arrive à bon port plus vite qu'on ne le croirait en commençant.



Certains sauvages pourraient faire concurrence aux écureuils.

Les Australiens ont une manière singulière de grimper aux arbres. Un indigène qui veut, par exemple, aller chercher au sommet le miel dont il est très friand prend un câble d'une quinzaine de pieds de long, fait un noeud à une extrémité et le lance avec la main gauche en lui imprimant un mouvement circulaire qui le fait tourner autour de l'arbre. Lorsqu'il tient les deux bouts, il en enroule un autour de son bras droit et maintient l'extrémité nouée de sa main gauche. Il pose alors son pied contre l'arbre, rejette son corps en arrière, les bras tendus en avant et l'ascension commence. Le câble monte par saccades, et le Noir grimpe en même temps le long du tronc avec une agilité extraordinaire.

Il grimpe encore d'une autre façon.

Quand le Noir est assuré qu'un opossum s'est réfugié dans un arbre, il en examine l'inclinaison ; puis, assujettissant sa hachette, dans l'écorce épaisse, trois entailles superposées à deux pieds l'une de l'autre. Il passa la main droite dans l'entaille intermédiaire, et avec la main gauche, il fait une entaille nouvelle pour y poser la main. Prenant sa hachette entre les dents, de sa main droite devenue libre, il ouvre ensuite une autre entaille, et, se soulevant à l'aide de ses mains, il monte d'un échelon. La même opération recommence, et il parvient au sommet d'un gommier en aussi peu de temps qu'un Européen le ferait au moyen d'une échelle. Arrivé au nid de l'animal, il harponne sa proie dans son trou, et, au milieu de cris de joie, il lui brise la tête contre le tronc de l'arbre, pour le jeter ensuite à sa femme qui la recueille.

Ces Australiens ont d'ailleurs des atti-

Les sports chez les Sauvages

tudes bizarres. Ainsi, pour se reposer, ils se tiennent sur une jambe, comme les Echassiers, et appuient sur elle, au niveau



Un grimpeur cinghalais

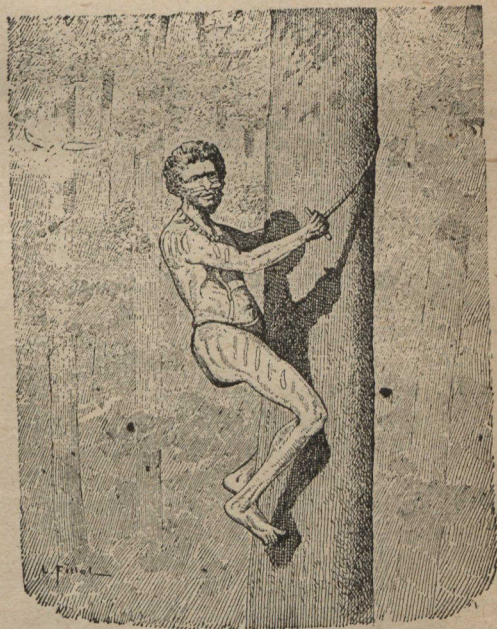
du genou, l'autre jambe pliée sur elle-même.

A Ceylan, il y a des castes spéciales de grimpeurs qui vont sur les palmiers pour extraire le callou ou vin de palmier dont on tire un excellent brandy. Chaque grimpeur a les pieds réunis par une corde, qui les fait ainsi appuyer l'un sur l'autre et il monte en enserrant le tronc avec ses genoux. C'est un rude métier et, à la longue, les jambes de ces Cinghalais finissent par se courber par l'habitude de grimper aux arbres.



Les peuples sauvages sont aussi d'une habileté inouïe dans l'art nautique. Il faudrait un volume entier pour décrire toutes les formes de leurs navires qui, cependant, se font tous remarquer par leur extrême simplicité. Généralement leurs pirogues sont d'une seule pièce et creusées dans un tronc d'arbre en bois dur et, par suite, imperméable à l'eau; ils en évident

la cavité en s'aidant de morceaux de bois enflammés et en enlevant la partie brûlée au fur et à mesure que le bois est converti en charbon. C'est un travail fort long, mais les nègres, n'ayant que fort peu de distractions, ne regardent pas au temps. Et puis, une pirogue ainsi obtenue risque moins de se "détraquer" que si elle était formée de planche juxtaposées, et dure des années sans subir la moindre détérioration: l'épaisseur en est d'ailleurs si grande qu'elle peut rouler dans les torrents et tomber sur des rochers sans être endommagée. Quelquefois, on y ajoute à droite et à gauche deux planches réunies au bateau pour en assurer la stabilité. Grâce à cette disposition un homme peut se promener dessus sans la voir pivoter, et guetter, de tous les côtés, le poisson



Australien grim pant à un arbre

qu'il convoite et qu'il sait fort bien transpercer d'une flèche.

Dans les régions froides du nord de la terre, pour faire des canots on ne fait pas appel au bois qui y est trop rare; on se contente de peau de phoque plus ou moins tannée. C'est dans ce frêle esquif que les Lapons affrontent la rencontre des ban-

quises et se livrent à la chasse des phoques et des terribles morses.

Citons aussi comme bateau original celui qu'emploient les Bournouans qui habitent non loin du lac Tchad. C'est une espèce de tonneau, fait au moyen de l'énormealebasse du "fucillea", pourvu d'une ouverture à la partie supérieure et soutenu, en bas, par une forte traverse de bois; cet engin forme un excellent bateau pour une ou deux personnes légèrement équipées. On se met debout dans l'intérieur sans aucun risque de se mouiller, et l'on traverse aisément ainsi les cours d'eau. La réunion de plusieurs de ces appareils forme ce que l'on appelle une "makara" et peut servir à passer des fardeaux très lourds.

Mais, de tous les sports, la pêche et la chasse, sont certainement ceux que les sauvages pratiquent avec le plus d'habileté, ce qui est d'ailleurs pour eux non seulement un plaisir mais encore une nécessité: rares sont les cultivateurs, car pour la plupart ils se nourrissent de poisson et surtout de gibier. Pour capturer le poisson, ils emploient, en somme, les mêmes engins que nous, depuis l'hameçon de la pêche à la ligne jusqu'à la nasse et au filet. Quelques-uns, comme je le disais au paragraphe précédent, sont assez habiles pour les prendre en leur lançant des flèches, ce qui est fort difficile à cause de la réfraction de l'eau qui dévie le rayon visuel.

Pour la chasse, ils emploient généralement aussi l'arc et les flèches et, malgré la légèreté apparente de celles-ci, arrivent à tuer les gibiers les plus volumineux, car ils connaissent les endroits les plus vulnérables. Quand ils s'emparent d'un animal non pour le manger, mais pour une autre utilisation, ils savent le tuer sans le détériorer, nous pouvons presque dire sans que la victime... s'en aperçoive; ils se cachent dans l'arbre et, avec un arc, recouvert en partie de feuillage qui en cèle la perfidie, ils visent les oiseaux venant se percher à leur portée; ils emploient une flèche terminée par une boule pour que le sang ne coule pas et que l'oiseau soit sim-

plement étourdi par le choc.

Les Nègres font aussi grand usage de pièges. La forme la plus commode est un simple fossé recouvert de branchages, où les animaux qui passent se laissent choir. On arrive ainsi à capturer toutes sortes de gros animaux, par exemple l'éléphant,



Piège pour gros gibier

le zèbre, le lion, etc., dont il serait difficile de venir à bout d'une autre façon.

Un autre piège est un peu plus compliqué et peut tuer net un rhinocéros, un hippopotame, ou même, paraît-il, un éléphant. Formé par une masse très lourde se terminant en bas par une pointe acérée, il est suspendu par le haut à un arbre et réuni indirectement au sol par des systèmes de cordes disposées de telle sorte qu'un animal qui passe fait déclancher la masse, laquelle lui tombe sur la tête et l'assomme, tandis que la pointe le blesse plus ou moins grièvement.

On le voit, les sauvages ont des procédés qui, pour être primitifs, n'en sont pas moins ingénieux et dignes de fixer notre attention.



ROMAN COMPLET

LA LOI DU PLUS FORT

Par Mme Ch. Péronnet.

I

La porte conventuelle s'ouvrit; lourdement elle tourna sur ses gonds énormes. Il y eut quelques sanglots, une dernière étreinte avec celles qui demeurèrent encore dans la clôture, et les cinq pauvres soeurs converses descendirent dans la cour d'entrée.

Il y en avait une vieille, les autres d'âge moyen et une toute jeune encore, avec des cheveux clairs et de grands yeux doux. Mais peut-être avait-elle bien dépassé ses vingt ans et devait-elle à la paix du cloître son regard candide et son visage enfantin.

Depuis l'application des lois nouvelles, tous les jours, des groupes semblables quittaient le monastère; la communauté était pauvre, chaque soeur emportait son modeste trousseau, un peu d'argent dans une bourse de cuir et la promesse aléatoire d'un secours plus généreux quand le liquidateur aurait fait son oeuvre, vendu la vieille maison et le grand jardin.

C'était une ruche, on y travaillait, on s'y dévouait surtout, des méchants voulaient détruire cette oeuvre de paix, et les pauvres essaims éperdus essayaient en vain de se réformer. Mais les instructions étaient strictes, le commissaire avait parlé: défense de vivre plusieurs ensemble, défense d'enseigner dans la commune, défense de visiter les malades, défense... cela n'en finissait plus. Alors il fallait se disperser.

Maintenant les soeurs se retrouvaient

dans la cour, le coeur meurtri, les yeux en larmes, puis elles descendaient à pas lents le chemin escarpé, car Notre-Dame est situé au flanc de la montagne, et ce chemin semblait rude à leurs pieds, déshabitués des marches pénibles.

En bas, la vue s'étendait sur un paysage merveilleux: la ville de Grenoble faisant briller au soleil de juillet ses clochers antiques et ses maisons blanches, l'Isère promenant ses eaux rapides à travers la riche vallée, et, tout au loin, tout en haut, les montagnes sereines dont l'immuable splendeur semblait témoigner de la puissance créatrice.

—Mon Dieu! vous avez fait le monde si beau et les hommes sont si mauvais! soupira la vieille soeur Praxède en joignant les mains.

C'était la première parole prononcée. Jusque-là, les cinq femmes avaient marché sans rien dire, remuées jusqu'au fond de l'âme par ce défaut inopiné.

On n'avait pas cru que cela pût arriver, et c'était si dur de s'en aller ainsi, de laisser derrière soi ces vieilles murailles où chacune espérait s'abriter, jusqu'au moment d'aller dormir dans le petit cimetière dont les croix de bois dépassaient le mur de clôture.

Notre-Dame était une maison d'éducation; mais aux pensionnaires payantes s'adjoignaient dans un local distinct, les fillettes de ce quartier pauvre, et c'étaient ses enfants que la petite soeur Marie-Ange regrettait le plus.

Tandis que les autres marchaient en baissant les yeux, toutes gênées de

ne point sentir sur leur front la cornette plissée et le voile d'étamine, elle jetait autour d'elle des regards furtifs, dans l'espérance d'apercevoir encore une fois Amélie, Joséphine ou la jeune sourde-muette qui la saluait chaque matin d'un si joli sourire, en arrivant à l'école.

Mais non, la ruelle était déserte, la Mère Supérieure ayant choisi à dessein l'heure du repas de midi pour le départ, tant elle redoutait que des propos moqueurs n'insultassent à la détresse de ses pauvres défrôquées.

—Nous nous quitterons en bas de la rampe, dit la soeur Germaine, je dois prendre sur la place Grenette le tramway de Joseppe.

—Où dois-je vous conduire, soeur Praxède ? demande Marie-Ange.

—A l'asile des vieillards de la Tronche, les Petites Soeurs des pauvres ont la charité de m'accueillir ; ce ne sera pas pour longtemps, ajouta-t-elle tout bas. Mais vous, qu'allez-vous devenir, mes chères soeurs ?

—J'entre en condition dans une ferme.

—Mon frère marié me prend avec lui.

—Je vais chez ma tante.

Et chacun songeait à ce retour au pays qui, loin d'être une fête, leur apparaissait comme la pire épreuve. Les parents étaient morts, la vieille maman, qui avait tant pleuré au départ de la petite, n'était plus là pour l'accueillir à l'arrivée... On avait fait les partages, y aurait-il encore une place au feu et à la table pour la religieuse qu'on connaissait à peine et qui n'était pas désirée ?

Tout en songeant, tout en soupirant, les soeurs avançaient ; elles arrivaient au quai derrière. Il y eut un court arrêt, à ce moment cruel des adieux, chacune regardant les autres, avec toute son amitié dans les yeux.

—Il faut nous séparer là, dit la soeur Praxède, porter maintenant notre croix toutes seules, sans faiblir. Courage, mes amies, c'est pour le bon Dieu !

Puis un dernier serrement de main, une larme furtive, vite essuyée.

—Tenez-moi bien à présent, ma petite, je n'y vois plus.

Et se redressant avec vaillance, la pau-

vre vieille s'en alla à petits pas, du côté de la Tronche, avec la soeur Marie-Ange, tandis que les trois autres traversaient l'Isère sur le pont de bois et s'enfonçaient dans les rues étroites des vieux quartiers.

Il faisait chaud, le soleil brûlait les dalles blanches du quai, et l'éclat de son reflet dans la rivière était presque insoutenable.

—Si nous prenions le tramway, hasarda timidement Marie-Ange, il me semble que vous ne pouvez plus aller.

—Et la sainte pauvreté, ma petite, qu'en faites-vous ? Mes vieilles jambes sont lasses, il est vrai ; mais elles me porteront bien jusqu'au bout. Tâchons de ne pas oublier nos vœux, ma soeur, vous sur tout qui rentrez dans le monde et qui allez connaître la tentation. Ce n'était rien d'obéir à nos mères, rien de ne posséder aucun bien en propre, rien de nous garder tout entière à Jésus... Il nous avait conduit dans les gras pâturages, où lui, le Bon Pasteur, paissait ses petites brebis. Mais à présent que nous serons au désert, à nous de nous souvenir que nous sommes ses épouses et que nous devons vivre comme des anges, au milieu des loups dévorants. Une flamme courte et intense s'alluma dans les grands yeux bleus de soeur Marie-Ange.

—Nous nous sommes données à Lui, il ne nous regrettera pas, dit-elle simplement.

—Oh oui ! qu'Il daigne nous secourir et nous admettre bientôt dans sa paix, répondit la compagne d'une voix brisée.

Elles marchaient toujours, le visage en feu, le corps épuisé. De temps à autre, elles se retournaient, jetant un dernier regard sur les clochetons de leur couvent qui disparaissaient peu à peu, derrière la courbe de la montagne. Parfois elles s'interrogeaient pour se donner du courage :

—Vous allez chez votre tante, soeur Marie-Ange, est-ce loin d'ici ?

—A Clairevallée, il n'y a que dix kilomètres. Ma tante est une brave et digne fille, surveillante dans une fabrique de papiers ; à cause d'elle, peut-être y trouverai-je de l'ouvrage. S'il n'y en a point, j'irai à la montagne ; j'ai deux frères mariés dans l'Oisan. L'aîné a épousé une

femme riche, l'autre est pauvre et cultive nos terres.

—Vous pensez qu'ils vous recevraient volontiers ?

—Je l'espère, je n'ai pas réclamé ma part du bien de nos parents et je ne demanderai jamais rien. Peut-être me garderont-ils en échange. Et puis, je suis forte, je saurais encore travailler la terre.

La soeur Praxède regarda le teint pâle de la jeune fille, ses yeux clairs entourés d'un cerne bleuâtre, sa taille mince un peu penchée.

—Pas si forte, dit-elle avec un soupir. Il faudra vous ménager, mon enfant, prendre des précautions cet hiver. Vous savez que notre Mère Supérieure vous réservait les emplois faciles et que la soeur infirmière n'aimait pas vos longs rhumes. Il fait trop froid pour vous dans la montagne.

Aussi vais-je essayer d'abord de gagner ma vie à Clairevallée, où je ne dépendrai de personne. Mais c'est vrai, soeur je n'avais pas même la peine de penser à moi ; notre Mère prévoyait tout.

Elles soupirèrent toutes deux au souvenir de cette Providence visible qui allait leur manquer et se serrèrent plus étroitement, l'une soutenant l'autre. Il ne fallait pas s'attendrir cependant ; elles gravissaient à présent la rue montante de la Tronche et déjà le haut portail des Petites Soeurs des pauvres commençait à leur apparaître.

Elles sonnèrent, le guichet s'entr'ouvrit.

—Ah ! voilà une bonne petite vieille... entrez, entrez, Mesdames, je vais prévenir la Bonne Mère.

Il y eut des coups de cloche, des appels de timbre, tout ce va et vient des couvents, où chacun est à son emploi et ne doit en être dérangé qu'à bon escient. Après une courte attente, la Supérieure parut ; d'un geste infiniment tendre, elle ouvrit les bras à sa nouvelle pensionnaire.

—Ma pauvre soeur, ma chère fille, nous vous attendions, que le bon Dieu vous aide en cette dure épreuve ; croyez que nous vous l'adoucirons dans la mesure du possible.

—Hélas ! pensa la soeur Praxède, elle aura beau faire, ce ne sera plus la vie reli-

gieuse ; mais l'existence en commun de l'hospice.

Toutefois elle avait du courage et l'âme plus haute que sa peine.

—Je suis bien heureuse d'être recueillie par vous, ma mère, car je n'ai pas sur terre un lieu pour m'abriter. Dieu veuille que ceux qui nous persécutent respectent cet asile.

—Ils n'auraient garde de nous chasser, répartit la soeur portière avec un beau rire, que feraient-ils de tous nos petits vieux ?

Et son regard allait chercher les vieillards dispersés dans le jardin, ceux aussi qui ne marchaient plus et qu'il fallait trouver dans un fauteuil et soigner comme de petits enfants.

—Nous vous donnerons un lit de coin au dortoir, reprit la Bonne Mère, cela vous fera une petite cellule et, si vous pouvez travailler, vous aiderez la soeur sacristaine à la chapelle.

—Je viendrai vous voir, dit Marie-Ange d'une voix étouffée... vous prierez pour moi.

Ainsi entourée, consolée, la soeur Praxède essuyait ses larmes, tristes larmes de la vieillesse, lentes à couler, longues à sécher.

Puis les deux pauvres filles s'embrassèrent en silence et se séparèrent, sentant au plus intime de l'être le déchirement des adieux et combien est réel ce lien de fraternité religieuse, si bien exprimée par le chant triomphal du jour de la profession :

—“Oh qu'il est bon d'habiter ensemble dans la même demeure !”

C'en était fini maintenant.

II

La journée était terminée ; le cri strident de la sirène avait retenti au centre des ateliers, et lentement, l'immense usine se vidait, versant sur la route son contingent d'ouvriers et d'ouvrières.

Les familles se reformaient à la sortie, les pères prenaient dans leurs bras les petits enfants qu'on venait de retirer de la

crèche, les mères tenaient les autres par la main, tout en invectivant les grands, ceux qui faisaient voler la poussière en se battant, ou s'échappaient du côté du canal.

En arrière venaient les filles, plus soignées dans leur mise que les ménagères, ayant encore ce souci de plaire qui abandonne si vite la mère chargée d'enfants et de travaux. Elles étaient gentilles, pour la plupart, babillant comme une volée de moineaux et riant à la bise qui ébouriffait leurs cheveux et caressaient leurs joues hâlées. C'était des appels, des éclats de rire, où l'on se délassait de la discipline relativement sévère de la grande salle.

La surveillante, Mlle Dorothée, ne plaisantait pas; elle avait tôt fait d'imposer silence à un refrain équivoque ou à une parole légère. C'était une petite vieille sèche et active, fidèle à la simplicité d'autrefois, au bonnet suranné de sa jeunesse; ce bonnet blanc semblait un anachronisme au milieu des élégances rustiques et voyantes qui l'entouraient.

Ce soir-là, elle sortit une des dernières, près d'elle marchait une jeune fille dont l'aspect délicat différait de la fraîcheur robuste de ses compagnes. Elle se tenait un peu à l'écart, le front pensif, le regard levé sur l'azur pâli du soir.

Cette jeune fille était Marie-Ange, la petite soeur de Notre-Dame, devenue ouvrière à la papeterie de Clairevallée. Elle s'était mise à l'ouvrage résolument et gaiement comme elle faisait toutes choses, et personne ne savait qu'elle pleurait souvent en secret. Sa tante trouvait en elle une fille attentive et jouissait tellement de sa présence qu'elle en avait presque des remords.

—Voilà que je suis contente de penser que tu ne me quitteras plus et que tu seras là pour me fermer les yeux; ce n'était pourtant pas ton idée, ma pauvre petite.

Marie-Ange l'embrassait alors en disant :

—Il paraît que le bon Dieu ne m'a pas trouvée assez bonne pour me garder; mais Il aura beau faire, je suis à lui quand même.

Et c'était vrai, tout dans son attitude prouvait qu'elle se prêtait aux autres, plus

qu'elle ne se donnait. Mais rien d'affecté; une sérénité joyeuse sur le visage, une complaisance inépuisable pour ses voisines et leurs enfants.

Ce soir-là, elle se hâtait pour rentrer; le lendemain était un dimanche; il fallait se livrer aux grands nettoyages hebdomadaires, à quelques apprêts de cuisine, épargner, en un mot, toute la peine du ménage à tante Dorothée.

Comme elle arrivait à la Cité ouvrière, elle entendit pousser des cris déchirants. Ils venaient de chez la mère Morin, une pauvre vieille presque aveugle, à qui la mort de sa bru laissait la charge de trois enfants en bas âge. Le père travaillait à l'usine, ils conduisaient les aînés à l'asile, en se rendant à son ouvrage, mais la dernière, une fillette d'un an, chétive et souffreteuse, demeurait confiée aux soins de sa grand'mère. Marie-Ange la connaissait, comme on se connaît dans le peuple entre voisins, et plus d'une fois elle était déjà venue en aide à la pauvre femme, pour les besognes que son infirmité lui rendait difficiles.

Elle monta rapidement l'escalier et poussa la porte entr'ouverte du petit logement. Un pénible spectacle l'attendait : la pièce, sale et encombrée comme à l'ordinaire, était déjà à demi plongée dans l'obscurité. Sur le lit, on devinait, plutôt qu'on ne voyait, la forme confuse d'un enfant, se tordant en un paroxysme de souffrances, qui touchait aux convulsions.

Le plancher était inondé d'un liquide fumant, et le poêle découvert, la marmite renversée sur le sol, disaient assez ce qui avait dû se passer.

—La petite s'est brûlée? demanda Marie-Ange tout émue.

—Ne m'en parlez pas! répondit la grand'mère, j'en suis bouleversée; en se traînant à terre, elle a fait tourner sur elle la marmite que je venais d'y poser pour servir ma soupe. La voilà bien arrangée, la pauvre! je cherche de l'huile et du linge pour la panser.

Ce disant, la vieille fourrageait dans une armoire en désordre; mais ses mains tremblantes, ses yeux à demi-éteints la servaient mal.

—Si, au moins, ma soeur Rény était en-

core là, en voilà une qui s'entendait aux malades!

Une vive rougeur empourpra le visage de Marie-Ange.

—Laissez-moi la soigner, dit-elle doucement, j'ai un onguent chez nous.

Avec d'infinies précautions, elle prit dans ses bras la petite Thérèse dont les cris ne s'arrêtaient pas.

—Viens avec moi, viens, je te guérirai, ma chérie.

Sans attendre la réponse, elle emporta l'enfant dans sa chambre et se mit à la panser d'une main sûre et légère. Souvent à son école elle avait eu l'occasion de soigner des blessures semblables, quoique à un degré moins grave.

Quand ce fut fini, Marie-Ange alla chercher le berceau chez sa voisine.

—Je la garderai cette nuit, mère Morin; la pauvre ne dormira guère et vous avez besoin de repos.

Epuisée de cris et de souffrances, la petite s'était tue un moment, elle avait bu de l'eau de fleur d'oranger; toutefois ce n'était qu'une brève, toute la nuit, la bonne fille fut occupée autour d'elle.

Tante Dorothee n'était qu'à moitié contente.

—Travailler le jour, veiller ensuite, ce n'est pas raisonnable.

—Je n'irai pas à l'usine aujourd'hui, tante, le docteur va passer, je crains qu'il ne trouve l'enfant bien malade. On ne peut pas la laisser à sa grand'mère, ce serait de la cruauté, car elle est incapable de s'en occuper.

Morin frappait à la porte au même moment.

—C'est bien de la bonté de votre part, mademoiselle, cependant il faudra se décider à porter Thérèse à l'hôpital de Grenoble; je ne sais pas la soigner et ma mère n'est guère plus habile avec ses mauvais yeux.

—Attendons le docteur, nous verrons après; cela me ferait pitié de la laisser partir, souffrante comme elle est.

Quelques jours se passèrent ainsi, le docteur avait loué le traitement commencé, l'enfant commençait à faire de légers sommeils. Mais il fallait une surveillance attentive et des soins assidus, Marie-Ange

y mit tout son cœur.

—Notre ordre est aussi hospitalier, dit-elle à Mlle Dorothee qui s'inquiétait de sa fatigue. Si j'étais dans un hôpital, j'en ferais bien d'autres et personne ne s'étonnerait; je suis sûre que notre Mère m'approuverait de me rendre utile.

La petite Thérèse était douce et attachante, elle souriait à sa fidèle gardienne et ne la quittait guère.

—Ce serait bien dommage qu'elle ne vécut pas; voyez comme elle devient gentille.

Cet événement avait mis plus d'intimité entre les deux ménages; Marie-Ange, ne pouvant aller à l'usine à cause de sa maladie, avait du temps à elle; elle en profita pour mettre un peu d'ordre chez sa vieille voisine et procéder à un nettoyage urgent.

Morin n'était jamais là, toutefois, quand il rentrait à l'heure des repas, il jouissait de trouver la maison propre, les vitres claires, les enfants bien vêtus:

—C'est comme du temps de ma pauvre défunte, pensait-il.

Et de jour en jour, il vouait à la jeune fille, auteur de tant de bienfaits, une reconnaissance plus profonde; il la témoignait à sa manière en montant l'eau, en travaillant au jardinet affecté à tante Dorothee. Un dimanche même, après une promenade dans le bois, il rapporta à Marie-Ange un bouquet de fleurs et de feuillage.

—Je sais que vous aimez la verdure, dit-il gauchement.

Marie-Ange avait repris son travail; mais lorsqu'elle revenait de la fabrique, les petits Morin accouraient à sa rencontre et s'attachaient à ses pas, avec le sûr instinct qui guide les enfants vers ceux qui les aiment.

—Tu n'as plus un moment de repos, grommelait Mlle Dorothee, voilà ce que c'est d'être trop bonne.

—Laissez-les faire, tante, j'y suis habituée, j'en avais trente chez nous à l'école maternelle.

Toujours elle disait chez nous en parlant de Notre-Dame; cependant le monastère était abandonné, sur les murs de Grenoble se lisaient de grandes affiches an-

nonçant sa mise en vente... les pierres de ce foyer d'élection allaient être définitivement dispersées.

Les soeurs n'osaient plus s'écrire, leurs lettres arrivant ouvertes, et Marie-Ange, ne sachant rien de ses naciennes compagnes, n'avait d'autre ressource que d'aller se réconforter de temps à autres près de la pauvre soeur Praxède, qui s'éteignait doucement.

Elle en revint ainsi un dimanche soir et croisa sur la route les groupes de promeneurs qui profitaient de leur congé. Plus d'un ouvrier la saluait au passage; on l'avait adoptée à l'usine et, bien qu'on ignorât qu'elle sortit du couvent, on l'entourait d'un respect instinctif. Les jeunes filles changeaient de conversation à son approche, et les garçons n'osaient pas la plaisanter comme les autres.

La cité était presque déserte lorsqu'elle y arriva; tante Dorothee achevait à l'église ses longues oraisons dominicales, les voisins étaient sortis; il régnait dans la grande ruche un calme inaccoutumée. Marie-Ange se hâta de gagner sa chambre, elle était lasse et triste; la route lui avait paru longue, et la soeur Praxède l'avait à peine reconnue.

—Je ne la reverrai plus, pensait-elle, que c'est dur de mourir seule, loin de sa communauté!

Par un sentiment de regret pour son ancienne vie, elle sortit de l'armoire son costume religieux et considéra avec respect la lourde robe de bure, le long chapelet, le voile d'étamine, si amoureusement regus au jour de la profession.

Un coup frappé à la porte interrompit sa rêverie mélancolique, elle cacha les effets prohibés et vint ouvrir, un peu étonnée d'une visite à cette heure. Mais sa surprise ne fit que s'accroître, en reconnaissant Morin. Il se tenait sur le seuil, roulant son chapeau mou dans ses doigts.

—Vous cherchez sans doute vos enfants, Morin? mais j'arrive de Grenoble et ne les ai pas vus de la journée.

—Je ne les cherche pas, Mademoiselle, c'est la fête à Varcès et leur tante les a emmenés.

Il s'arrêtait, hésitant.

—Votre mère alors?

—Pas davantage, elle est au cimetière; c'est la promenade des vieux chez nous le dimanche, vous savez. Je voudrais... je voudrais vous dire un mot, ce ne sera pas long.

Marie-Ange n'était pas timorée; élevée à la campagne, elle avait repris au contact de ses ouvriers demi-paysans, les habitudes familières de son enfance.

—Entrez, dit-elle simplement, ma tante ne tardera pas à revenir, et si vous avez quelque chose à lui demander...

—Non, c'est à vous, rien qu'à vous, balbutia-t-il.

Mais rien ne venait, il demeurait debout sans mot dire, et la jeune fille ne put s'empêcher de penser qu'il avait arrosé un peu trop abondamment la partie de boules traditionnelle.

Toutefois, ce n'était pas le vin, mais l'émotion qui rougissait son front et faisait trembler sa voix.

—Pourrais-je vous rendre quelque service, reprit-elle avec bonté; parlez sans crainte, Morin, il faut s'entraider entre voisins.

Le jeune homme se décida à brûler ses vaisseaux.

—C'est justement, dit-il tout d'un trait, en vous voyant si douce avec les enfants et ne craignant pas votre peine, j'ai pensé...

Il s'arrêta, gêné par le visage sérieux et les grands yeux clairs.

—Je sais bien que vous êtes une demoiselle et moi un ouvrier, cependant on a du coeur à l'ouvrage et on en aurait encore bien plus, si vous vouliez vous mettre en ménage.

C'était dit... il baissait la tête maintenant, tout surpris lui-même de son audace.

Marie-Ange se taisait aussi, prise à l'improviste.

—Mon pauvre Morin, dit-elle enfin, vous vous trompez, je ne suis pas ce que vous croyez.

—Ah! je pensais bien que vous vous trouveriez trop dame pour moi et que vous me mépriserez.

—Ce n'est pas cela; je ne méprise personne et vous moins que tout autre. Notre Seigneur n'a-t-il pas honoré le titre d'ouvrier. Mais je suis sa soeur, on m'a chassé

de mon couvent avec toutes les autres.

Un immense étonnement se peignit sur les traits du pauvre amoureux.

—Vous une soeur! Ce n'est pas possible! Jamais on ne le croirait; vous savez si bien arranger une maison et soigner les enfants.

—Croyez-vous qu'on nous laissait sans rien faire là-bas, dit-elle en riant de bon coeur, personne ne faisait mon travail et j'avais trente enfants tous les jours à l'école.

Il se taisait, surpris de la confiance, ne comprenant pas bien cependant que ce fut un obstacle.

—Puisqu'on vous a chassée, puisque votre couvent est fermé, vous êtes libre.

Une vive rougeur empourpra le doux visage de la petite soeur.

—Je ne suis pas libre; je ne le serai jamais, répondit-elle doucement, quand on s'est donné au bon Dieu, mon pauvre Morin, c'est pour toujours. On peut briser nos grilles et nous renvoyer dans le monde, jamais on ne l'arrachera de nos coeurs.

—Vous feriez tout ce que vous voudriez; je ne vous tracasserais pas...

—Nul ne peut servir deux maîtres, et celui qui a mis la main à la charrue ne doit pas retourner en arrière.

Mais il ne saisissait pas encore, et se cramponnait à son idée avec l'espoir de la convaincre.

—Les petits vous aiment déjà, et je serais un bon mari, Mademoiselle.

Marie-Ange se leva, grandie, semblait-elle, par une incomparable dignité.

—C'est Jésus qui m'achoisie et je ne serai jamais qu'à lui, mon ami.

Cette fois, il perdit tout espoir; d'un geste brusque, il essuya les larmes qui lui venaient aux yeux et sortit sans rien ajouter.

Quand elle fut seule, la jeune fille s'approcha de la fenêtre. C'était l'heure où le jour tombe, où les ombres deviennent indécises et donnent une secrète douceur aux lointaines perspectives. Elle considéra un moment ce tableau familial, les jardins ouvriers soigneusement cultivés, le canal roulant ses eaux rapides à travers les roseaux, puis les prairies, les bois touffus; à l'horizon les hautes montagnes...

déjà elle tenait à ce pays par mille fibres intimes.

C'était la vie silencieuse et cachée, la sécurité reconquise, la paix qui renaissait peu à peu dans son âme troublée.

Marie-Ange eut un soupir de regret pour cette humble retraite, pour la bonne tante Dorothée, pour les pauvres et les petits qu'il fallait de nouveau laisser; mais elle n'hésita pas un instant:

—Je m'en irai, dit-elle avec fermeté.

III

Ma fille, as-tu tout ce qu'il te faut? n'oublies-tu rien?

—Mon bagage est vite prêt, tante, il est si petit!

—Ces gros bas que je viens de tricoter, ce bon châle de laine...

—Mais ils sont à vous, Dieu me garde de vous dépouiller.

—Ah! pauvre petite! tu en auras plus besoin que moi dans ta montagne. Seigneur! faut l'avoir retrouvée si brave et si gentille pour la perdre aussitôt? Prends encore une tasse de café, mets ces oeufs durs dans ton sac; tu as une longue route à faire.

C'était à l'aube grise d'une triste matinée pluvieuse, un de ces jours moroses où le vent n'arrête pas de souffler, où l'inclémence de la nature met une langueur dans le corps et dans l'âme. La pluie était tombée toute la nuit, et tante Dorothée avait le coeur navré en la voyant ruisseler sans trêve contre les vitres et déborder sur le chemin. Car c'était fini, sa chérie partait, elle devait affronter la tempête et s'en aller au loin chercher un nouveau foyer. Dans son émoi, la pauvre vieille ne savait plus de quelle suprême tendresse l'entourer.

—Tu m'écriras... si on te fait de la misère là-bas, ne te gêne pas pour me le dire, je saurai prendre ta défense. Car enfin, si tu voulais, tu ne serais pas sans ressources, tes parents ont laissé du bien au soleil. Cela n'a guère profité à Jérôme, il paraît; mais Baptiste est riche lui!

—Aussi voyez comme il me reçoit volontiers. Ne vous mettez pas en peine de moi, tante Dorothée; le Maître que je sers

est un bon maître, il ne m'abandonnera pas.

Elle riait avec vaillance, la petite soeur ; mais son sourire était mouillé de larmes. C'était un peu de son coeur qu'elle laissait encore ici, des habitudes reprises, l'avenir assuré. Jamais, depuis le brusque arrêt de sa vie religieuse, elle n'avait senti pareille amertume.

— Ah, pourquoi faut-il que tu partes ?

— Pourquoi ?... elles le savaient bien toutes deux, la vie n'était plus possible pour Marie-Ange à la Cité. Morin s'était ravisé ; avec la ténacité des êtres primitifs, il la poursuivait de ses soupirs, s'attachait à ses pas, et ne cachait point que rien ne le découragerait ; elle finirait bien par céder, disait-il.

Aussi était-ce avec mystère que la jeune fille avait réclamé l'hospitalité de son frère aîné et combiné son départ. Elle devait quitter Clairevallée par le premier train, pour rejoindre, quelques stations plus loin, la diligence qui l'amènerait à St-Michel en Oisans.

Là, du moins, elle serait tranquille et personne ne connaîtrait sa retraite ; il fallait prendre courage au moment des adieux et bâtir des plans pour une réunion prochaine.

— Tenez, tante, cela vaut la peine de se quitter pour avoir double joie à se retrouver un jour.

Mlle Dorothée hochait la tête, peu convaincue.

— Pauvre petite, pauvre enfant sans mère et sans maison ! Au moins quand tu étais au couvent, si je ne t'avais pas avec moi, j'étais tranquille sur ton compte ; mais à présent que vas-tu faire toute seule ? Prends bien garde, il y a des méchants partout, Marie-Ange, et l'on en veut aux religieuses.

— Je n'ai pas peur, le bon Dieu aussi est partout ; vous priez pour moi.

C'était l'heure de partir ; déjà on s'agitait dans les logis voisins. Encore un moment et l'usine tout entière s'éveillerait à la vie et au travail.

— Rassemble tes paquets, ma petite, et mettons-nous en route ; je veux t'accompagner à la gare.

— Y songez-vous ! par un temps pareil,

avec vos rhumatismes... Non, non, chère tante, demeurez là, tranquille, au chaud ; je suis assez grande pour m'en aller toute seule.

Toujours ce sourire et cette sérénité... D'un geste filial, la petite soeur s'agenouilla près de la pauvre vieille qui sanglotait, effondrée sur sa chaise.

— Bénissez-moi, tante, et que le bon Dieu vous rende vos bienfaits. Vous m'avez accueillie, aimée, soignée, je penserai à vous tous les jours.

Encore un baiser et, rapidement, sans défaillance, Marie-Ange prit son sac et son parapluie. Elle jeta un regard mouillé autour de la chambre, puis, avant que Mlle Dorothée ait pu la retenir, elle ouvrit la porte sans bruit et disparut dans l'escalier noir.

Quand elle fut revenue de sa stupeur, l'ouvrière se traîna à la fenêtre pour apercevoir encore une fois sa nièce bien-aimée.

Sous la pluie qui tombait toujours, dans la lueur grisâtre de l'aube qui naissait à peine, la jeune fille s'éloignait d'un bon pas. Au milieu de la route déserte, on distinguait seule sa silhouette amincie, alourdie d'un vaste parapluie.

Peu à peu elle disparaissait dans le brouillard et la tristesse de ce départ furtif était bien ce qui convenait à la pauvre déracinée.

IV

Belle-soeur, voulez-vous venir me donner un coup de main ? cria une voix dans l'escalier ; je ne sais plus lequel entendre, tant il ya du monde !

Marie-Ange plia son ouvrage sans rien dire ; elle n'aimait pas beaucoup le genre de complaisance qu'on lui demandait : aller servir à la salle les clients habitués, sans compter les rouliers de passage, déjà plus ou moins avinés. Cependant, elle quitta docilement la chambre haute où elle raccommoait d'ordinaire le gros linge de la maison.

Une parole du saint fondateur de leur

Ordre, qui lui revint en mémoire, ranima son courage.

—'Etre toute à tous, pensa-t-elle.

Alors elle descendit paisible, les yeux baissés aussi empressée que s'il se fût agi de distribuer, comme jadis, les portions au réfectoire. Quelques exclamations l'accueillirent :

—Ah! voilà la jolie fille!

—C'est fin comme l'ambre, ma parole!

—Et des manières!... on dirait une vraie dame!

—Ou plutôt une petite nonne; il ne lui manque que la cornette.

Cette parole, lancée par l'instituteur, fit pâlir Berthier qui se tenait au comptoir.

C'était le frère aîné de Marie-Ange. Il était gros, rouge, important, tout gonflé de la situation d'adjoint au maire et de propriétaire cabaretier. Ayant épousé la fille de l'aubergiste, il avait à la mort de ses beaux-parents, conservé un petit débit et ce commerce de vins et d'alcool frelatés qui marche toujours dans notre pays, même quand les autres sont en souffrance, ajoutait de bons profits à ceux qu'il tirait de ses champs.

Cependant Berthier ne jouissait qu'à moitié de sa prospérité, une ambition dévorait son cœur: le désir frénétique de remplacer le maire de St-Michel aux prochaines élections. Pour y arriver, il ne devait reculer devant aucun sacrifice. C'est ainsi qu'en toute occurrence, il votait avec les plus avancés et se montrait le plus empressé à suivre la politique anti-religieuse qui nous régit.

Il n'avait fait cependant aucune difficulté à recevoir sa sœur; mais en imposant ses conditions:

—Pas de mômeries, hein? cela n'irait pas chez moi. Quant au couvent d'où tu sors, si jamais tu en souffles mot au public, nous nous séparons pour la vie.

En somme, Marie-Ange ne se trouvait pas malheureuse; son frère et sa belle-sœur étaient bons pour elle à leur manière, et surtout il y avait la nièce, petite blondine aux yeux pâles, dont la nature flegmatique s'éveillait sous son influence.

Elle se consacra à cette enfant, avec toute la ferveur d'une nature ardente privée d'aliments; et goûtait quelque conso-

lation à trouver en elle une élève attentive.

—Eh quoi! tu sais à peine lire, pas coudre, pas tricoter... qu'apprends-tu donc à l'école?

—Je n'y vais guère quand il fait froid, répondit Angèle de sa douce voix traînante, je suis souvent malade en hiver. Mais je sais quand même de beaux chants et je suis la première en récitation.

—Et ton catéchisme?

—Oh cela ne presse pas, je m'y mettrai l'année prochaine. M. le Curé m'avait inscrite comme les autres, papa n'a pas voulu que j'y aille.

—Tu as bien l'âge, pourtant. Pense-tu quelquefois à ta première communion, Angèle?

—C'est sûr; maman a dit qu'elle me ferait très belle, on achètera mon voile et ma couronne en ville. C'est cela qui fera enrager Julie, la fille de l'autre cafetier; nous sommes plus riches qu'elle d'ailleurs, ses parents doivent à tout le monde.

La jeune fille soupirait devant cette inconscience naïve, lentement et prudemment elle tentait de ramener l'idée chrétienne, dans cet intérieur indifférent, sinon hostile.

Chaque matin, elle se glissait, dès la première heure, hors de la maison pour aller entendre la messe dans la vieille église romane qu'entourait le cimetière. C'était le meilleur moment de sa journée, elle oubliait son exil et priait avec la même ferveur que jadis à Notre-Dame. Dieu est partout, avait-elle dit à Mlle Dorothee et cette présence divine lui tenait lieu de tout ce qu'elle avait dû quitter.

Angèle se prenait d'une tendresse de plus en plus vive pour sa marraine. Elle demeurait volontiers auprès d'elle, l'accompagnant dans ses promenades et s'initiait aux travaux minutieux et parfaits, en honneur dans les communautés. Puis elle amenait ses amies, un groupe de fillettes attentives se formait peu à peu autour de Marie-Ange qui ne résistait pas, se laissant reprendre au charme souverain de l'enfance.

Dans son touchant désir d'apostolat, la petite sœur sacrifiait tous ses loisirs à ces écolières délaissées. Car on était au

temps des vacances, époque périlleuse à la campagne, où les parents, absorbés par les travaux des champs, se relâchent de toute surveillance.

Marie-Ange rassemblait sa petite troupe et l'on partait pour de longues courses, rendues délicieuses par la beauté de l'automne finissant.

Les bois taillis se teintaient d'or roux et de pourpre, les grands sapins noirs formaient un heureux contraste avec les prairies rafraîchies par la coupe du regain. L'air était doux encore; mais le brouillard commençait à se lever au fond des plaines. Déjà on assistait à la migration des troupeaux, quittant les Alpes pour aller chercher en Provence un climat plus propices, et les grands triangles des canards sauvages, traversant le ciel clair, annonçaient un hiver précoce.

La jeune fille avait gardé de son enfance paysanne une foule de talents champêtres qui faisaient la joie de ses compagnes.

Elle savait bâtir un four et faire cuire des pommes de terre sous la cendre, elle connaissait les champignons comestibles: la jaune chanterelle, le bolet charun, le mousseron brun, l'éclatant blanc des prés. Nulle mieux qu'elle ne découvrait les fraises tardives ou les framboises parfumées qu'on se partageait en mordant les tartines de pain noir. En un mot, elle avait le don de faire naître ces enchantements faciles que donne la vie au grand air, et savait descendre au niveau de ses petites amies, sans rien perdre de cette dignité sereine que lui avaient laissée les années passées dans le cloître.

Marie-Ange goûtait de pures joies en voyant briller tous ces regards candides, en essayant de faire naître l'amour de Jésus dans ces coeurs enfantins. On rentrait tard, un peu lasses, mais joyeuses et la journée lainsant un souvenir salutaire.

Berthier, lui-même ne contestait pas l'heureuse influence de sa soeur sur Angèle.

—La voilà toute ragaillardie depuis ton arrivée, tu sais ce qu'il lui faut mieux que sa propre mère. Ah! on a bien raison de dire que l'instruction sert à tout.

Et bourru comme à son ordinaire, il ajoutait parfois:

—Il faut bien que quelque chose me console de toute la misère qu'on me fait.

—Es-ce à cause de moi?

Il eut un geste vague:

—Je crois que jusqu'à présent on ignore d'où tu viens; mais, gare à nous si Champinot évente la mèche.

Champinot était maître adjoint à l'école des garçons; chétif et mal bâti, on eu dit qu'il voulait faire expier sa disgrâce à l'humanité. On le redoutait généralement, car il était bien le type de ces tyranneaux de village qui exploitent la lâcheté de leurs semblables. Berthier en particulier était fort tremblant devant lui et lui témoignait son estime par un crédit exceptionnel dans son établissement.

Ce n'était pas sans souci, vu sa nature craintive et le désir véhément qui le poussait vers la mairie, que le cabaretier avait donné asile à une religieuse expulsée. Mais outre un reste d'esprit de famille, plus respectable que profond, un sentiment moins noble l'unissait. A la mort des parents, Berthier s'était attribué les terres voisines de la maison paternelle. Son frère Jérôme avait eu les pâturages de la haute montagne, Marie-Ange n'avait rien réclamé pour sa part, étant déjà au couvent. Mais à présent qu'on l'en avait chassée, il se pouvait qu'elle désirât revenir sur le passé et faire valoir ses droits.

Là était le secret de la complaisance intéressée qu'on lui témoignait.

Cependant Champinot, toujours à l'affût de quelque délation, commençait à prendre ombrage de la popularité toujours croissante de Mlle Berthier parmi les enfants du village. Il la suivait des yeux d'un air mauvais quand elle entrait avec eux à l'église; un jour même il murmura avec humeur:

—Ce n'était pas la peine de renvoyer les soeurs de l'école, cette fille-là est encore plus à craindre.

Champinot parlait au hasard, il n'avait pas encore deviné la religieuse sous la personnalité gracieuse de Marie-Ange; mais conserverait-elle longtemps son incognito?

V

Tu es toute triste, Léontine, dit un jour Marie-Ange à une de ses petites amies, serais-tu malade ?

L'enfant, une fillette aux yeux noirs trop brillants, à la mine un peu sauvage, baissa la tête et demeura muette.

Ses compagnes la poussaient du coude : —Réponds-donc à Mademoiselle.

Au lieu de parler, Léontine se mit à pleurer.

—Il ne faut pas la tourmenter, reprit la jeune fille, je voudrais savoir son secret pour la consoler ; mais je ne veux pas la forcer à me le dire.

Les autres continuèrent à rire et Léontine se déroba à sa caresse. D'un geste brusque, elle repoussa la main tendue vers elle et gagna un sentier qui menait au bois. On voulait la poursuivre, Marie-Ange s'y opposa.

—Laissez-la tranquille, sinon je croirai que vous êtes méchante.

—Je suis bien contente que tu aies pris la défense de Léontine, dit Angèle quand elle retrouva seule avec sa tante, c'est mon amie, et tout le monde la méprise, elle est bien malheureuse.

—Pourquoi la méprise-t-on. N'est-ce pas une honnête petite fille ?

—Oh si ; mais ses grands-parents sont de mauvaises gens. Ils boivent tous les deux, et la pauvre Léontine attrape souvent des coups. Elle ne mange pas à sa faim et personne ne prend soin d'elle. Son papa et sa maman sont morts ; elle dit que ce serait heureux s'il lui en arrivait autant.

—Pauvre petite ! elle ne semble pas désirer qu'on sache ses peines.

—Oh non ! elle est trop fière et puis elle a bon cœur.

—Ne pourrait-on pas la tirer de là ? Il y a des maisons où l'on recueille les enfants maltraités dans leur famille.

—Oui, les couvents, dit Angèle d'un petit air futé ; mais il paraît qu'on va tous les fermer.

—Tu vois cependant qu'ils servaient à quelque chose, ne put s'empêcher de remarquer Marie-Ange. Quoiqu'il en soit, je

suis fâchée de ne rien pouvoir pour Léontine.

Mais sa bonne volonté devait être mise à l'épreuve. Comme elle revenait de l'église à la nuit close, une forme svelte sortit de l'ombre d'un mur et la jeune fille sentit une main la saisir au passage.

Elle reconnut la petite affligée du matin.

—C'est toi, Léontine, que désires-tu de moi ?

—Auriez-vous la bonté de venir voir ma Bonne Maman ? demanda l'enfant à voix basse. Elle est tombée en allant à la fontaine, je crains qu'elle ne se soit fait bien du mal, car elle a un gros trou à la jambe.

—Ton grand-père n'est-il pas là ?

—Non, il est à la foire du Bourg d'Oisans et ne reviendra que demain. Alors j'ai pensé que vous voudriez peut-être m'aider à la soigner.

—Tu as bien fait, ma petite, attends-moi là, je vais prévenir chez nous et je te rejoins.

Mme Berthier ne fut pas encourageante.

—Dans quel guépier allez-vous vous fourrer, belle-soeur ! Il n'y a que la fillette qui vaille quelque chose dans la maison. L'homme est un braconnier, un fraudeur, sa femme est toujours dans le vin. Avec cela, méchants, querelleurs, malhonnêtes !

—N'importe, la grand'mère est malade et la petite dans l'embarras. Je vais aller y voir avec elle ; ne vous inquiétez pas si je rentre un peu tard.

Marie-Ange prit dans la cuisine un flacon d'eau d'arquebuse, le spécifique par excellence du paysan dauphinois. Muni de ce précieux vulnérable et d'un paquet de vieux linge, elle se dirigea avec Léontine vers l'autre bout du village. L'enfant s'arrêta devant une mesure en ruines, à demi cachée dans les broussailles ; la jeune fille put se convaincre dès l'entrée que l'intérieur répondait à l'extérieur.

Au bruit que fit la porte en se refermant, une femme étendu sur un grabat, se tourna péniblement :

—Ah te voilà, fainéante ! s'écria-t-elle, ce n'est pas trop tôt...

Elle demeura interdite à la vue de Marie-Ange; mais son humeur ne s'adoucit pas.

—Léontine m'a dit que vous vous êtes fait mal, dit la jeune fille avec sa bonne grâce habituelle, j'ai soigné souvent des blessures, je pourrai vous panser, si vous le désirez.

—Je n'aime pas devoir des services.

—Celui-là est bien petit, je voudrais pouvoir vous soulager.

—Non, non, vous dis-je, ce ne sera rien, j'en ai vu bien d'autres. De quoi se mêle cette sottise d'être allée vous chercher?... on n'est donc plus maître chez soi.

—J'ai apporté de l'arquebuse; c'est bon contre les coups.

A ce mot magique, la résistance de la mère Collomb s'évanouit comme par enchantement.

—Donnez-m'en d'abord un petit verre, dit-elle d'une voix plaintive, j'ai été toute retournée par cette chute, j'ai besoin de quelque chose de fort pour me remettre.

—Je craindrais que ceci ne vous agite; nous en mettrons quelques gouttes dans de l'eau sucrée.

La vieille fit entendre un grognement.

—De l'eau sucrée?... me prenez-vous pour un nourrisson?

Toutefois, elle but avec avidité le breuvage qu'on lui présentait, car elle avait la fièvre et sa jambe la faisait cruellement souffrir. Marie-Ange eut enfin l'autorisation de soigner la blessure, plaie dangereuse et profonde, rendue plus grave par la poussière et les débris de toute nature qui s'étaient mêlés au sang coagulé. Elle eut beaucoup de peine à opérer un pansement complet, et la malade s'en trouva immédiatement soulagée.

La jeune fille arrangea la pièce en désordre, refit le lit, bien que son cœur fut soulevée par la malpropreté de tout ce qu'elle touchait.

—Reposez-vous maintenant, j'espère que vous dormirez un peu. Je reviendrai demain de bonne heure.

Marie-Ange poussa un soupir d'allègement en quittant ce taudis; l'air piquant du soir lui parut délicieux à respirer et ses yeux se reposèrent avec joie sur les étoiles brillantes qui scintillaient dans la

nuit sombre, tandis qu'elle pensait:

—Le grand Dieu qui règle leur marche s'inquiète de même de la moindre de ses créatures et moi, chétive, j'hésiterais à secourir cette malheureuse! Je me dévouerai de mon mieux, notre mère serait contente d'apprendre que la pauvre fille sait encore se vaincre.

Et de fait la besogne était rude. La jeune fille s'y mit avec courage; le lendemain près de l'âtre, elle trouva un homme à la figure patibulaire. C'était Collomb, une des fortes têtes du pays, celui qui se chargeait de colporter aux alentours les mauvais livres et les allumettes de contrebande sans compter les récits scandaleux qu'il forgeait de toutes pièces pour les besoins de la cause, car il était l'homme lige de Champinol et de sa bande.

C'était dans ce ménage si peu attrayant, que Marie-Ange était appelée à exercer la charité d'une vraie fille de Notre-Dame. Elle ne faillit point à la tâche qu'elle s'était imposée.

Chaque matin la voyait accourir, empressée et souriante pour aider Léontine et s'occuper de la malade. Mais la guérison n'avancait pas. La malheureuse femme, usée par l'alcool, offrait peu de résistance au mal, il fallut se décider à appeler le docteur du Bourg d'Oisans. Son verdict fut peu rassurant, et sans enlever tout espoir il prononça le mot d'amputation.

Bien entendu, personne, sauf Marie-Ange, n'ajouta foi à sa consultation, et la crédulité campagnarde aidant, chaque commère de St-Michel vint à tour de rôle essayer son remède. Cependant la blessure empirait tous les jours, et la malade s'affaiblissait visiblement.

Vers Noël on put tout craindre, alors la jeune fille prit son grand courage et se risqua à parler du prêtre; il lui en coûtait trop de laisser une âme glisser dans l'éternité sans qu'elle en eut conscience. Elle se doutait peu de la tempête qu'elle allait soulever. Collomb se mit de la partie et se joignit à sa femme pour l'accabler d'injures.

Marie-Ange, impassible en apparence, développait d'une main qui ne tremblait pas, les bandages et les compresses. Elle

recula effrayée : la jambe avait pris une teinte noirâtre, c'était la gangrène.

—Eh bien, qu'est-ce encore ? pourquoi demeurez-vous sans bouger. Cela va mieux, n'est-ce pas, je souffre moins depuis hier soir.

La jeune fille ne répondit rien.

—Pourquoi ne parlez-vous pas ? Vous voulez encore m'effrayer, pour dire ensuite que vous m'avez ramenée de plus bas et demander gros pour votre peine. N'y comptez pas, vous seriez volée ; nous ne sommes pas des rentiers, nous autres !

Et comme Marie-Ange se taisait toujours :

—Vous déciderez-vous à la fin ? Qu'avez-vous à la fin ? Qu'avez-vous à regarder mon mal avec des yeux tout ronds, ce n'est pas la première fois que vous le voyez peut-être. Collomb, viens ici, et dis-moi de quoi il retourne.

Mais, après examen, l'homme hocha la tête d'un air perplexe. Si peu expérimenté qu'il fut, on ne pouvait se tromper à l'aspect livide de la plaie et à l'odeur qui s'en échappait.

Marie-Ange eut pitié de l'angoisse de la malade.

—Dieu est tout puissant, dit-elle avec douceur, nous allons le prier pour vous, chère femme, il peut vous guérir. Ne voulez-vous pas vous joindre à nous ?

Une fureur, mêlée d'effroi, se peignit sur le visage de la mère Collomb.

—Que dites-vous ? Voudriez-vous me faire croire que je suis en danger ? encore une histoire pour amener ici votre curé. J'en ai assez de ces finasseries. Partez à la minute, je vous défends de remettre les pieds chez moi.

La petite soeur n'obéit point, elle achevait le pansement.

Folle de rage, la malheureuse se souleva et lui cracha en pleine figure.

Marie-Ange faillit défaillir d'émotion et de dégoût ; mais elle se contint avec vaillance et arrêtant d'un geste le père Collomb qui s'avançait vers sa femme la menaça aux lèvres.

—Il ne faut pas lui en vouloir, dit-elle avec un sourire héroïque, elle souffre tant, la pauvre !

Il se fit un grand silence, la colère de la

malade était tombée, elle fermait les yeux maintenant d'un air farouche.

A ce moment, Léontine entra, secouant la neige qui recouvrait son capuchon :

—Oh, comme il fait froid ce matin !

—Je vais aller couper du bois, répondit son grand-père, heureux de cette occasion de quitter la chambre.

—Voilà qui est fait, déclara Marie-Ange, qui avait achevé son office d'infirmière. Soigne bien ta bonne maman, petite, son café est tout prêt, tu n'as qu'à lui servir. On a mis le pot-au-feu chez nous, je lui apporterai du bouillon ce soir.

Elle hésita une minute, le front couvert d'une rougeur brûlante, puis n'écoutant que son cœur, elle se pencha vers l'horrible vieille et déposa, comme de coutume, un baiser sur sa joue.

VI

Ce ne fut pas sans un secret émoi que Marie-Ange se mit en route le même soir pour faire à la mère Collomb sa visite habituelle.

Le froid était intense, le ciel de plomb présageait la neige, les chemins glacés étaient déserts, c'était l'heure où les familles, rassemblées autour de l'âtre, se préparaient à prendre leur repas. De chaque maison, on entendait sortir le bruit affaibli des clochettes que secouaient les vaches dans l'étable. L'Angelus se mit à sonner, il fut suivi du glas qui annonçait un décès ; des bandes de corbeaux regagnèrent le bois en poussant leurs clameurs lugubres, la jeune fille eut l'âme envahie par la mélancolie pénétrante de ce crépuscule d'hiver et par l'isolement moral qui pesait sur elle. Son cœur devint lourd au souvenir de ce qu'elle avait dû laisser. Peu à peu, son grand courage l'abandonnait.

Elle retournait par la pensée, comme à une oasis, au vieux couvent de Notre-Dame. Elle songeait à l'existence utilement remplie, aux oraisons ferventes dans la chapelle, au grand silence recueilli des cloîtres, à la joie innocente des récréations. Elle songeait surtout à l'appui ma-

ternel de la Supérieure, à l'affection des soeurs, à la douceur austère de cette vie monacale, dont on avait privé, d'un trait de plume, celles qui l'avait choisie librement.

Mais il n'était pas dans sa nature active de s'enliser dans les regrets, la règle, qu'elle observait toujours, interdisait d'ailleurs la tristesse comme une faute.

Elle s'efforça donc de retrouver la paix et la résignation qui lui échappaient. Une prédiction de l'Évangile lui traversa l'esprit comme un secours: "Il y aura toujours des pauvres parmi vous."

—Tant que le monde existera, se dit-elle, il y aura de même des enfants sans mères à secourir, des malades, des vieillards à soigner. Il y aura donc toujours ainsi une tâche pour ceux, qui, dédaignant le bonheur terrestre, veulent répandre sur les déshérités le trop plein de leur coeur.

Marie-Ange souriait maintenant à la pensée des misères qui avaient sollicité son appui depuis sa sortie du couvent et qu'elle avait eu la foi d'assister: l'enfant brûlée, les écolières délaissées, la mère Collomb mortellement atteinte dans son âme et dans son corps.

—J'ai pu me rendre utile, se disait-elle, et sans doute mes soeurs ont fait de même. En vain voudra-t-on contrarier notre vocation, en vain nous forcera-t-on à quitter nos monastères, nous portons la vie religieuse en nous. Rien ne la détruira tant que l'appel du Maître se fera entendre aux âmes de bonne volonté.

A présent une sorte d'allégresse la soulevait à la pensée que, si humble, si seule, si pauvre fût-elle, rien ne l'empêcherait de continuer à Dieu et aux autres cette oblation de tout son être qu'elle avait faite un jour sans retour.

La petite soeur se hâtait maintenant, pour aller retrouver l'humiliation et les mauvais traitements qui l'attendaient peut-être chez sa malade.

Elle ouvrit la porte de la chaumière et recula suffoquée. La chambre était presque intenable, tant à cause du feu ardent qui la surchauffait que de l'odeur nauséabonde qui la remplissait. Evidemment le mal avait fait des progrès.

Le père Collomb qui avait travaillé en

forêt tout le jour, sommeillait à demi, la tête appuyée sur la table, Léontine tricotait avec le sérieux d'une ménagère.

Sa grand'mère était immobile au fond de l'alcôve et semblait dormir; mais la jeune soeur ne se trompa point au regard aigu qui filtrait entre ses paupières; on sentait qu'elle se tenait sur la défensive.

Marie-Ange s'approcha du lit:

—Comment avez-vous passé la journée? N'avez-vous pas trop souffert? J'ai là du bouillon et des oeufs, je vais vous les préparer.

Elle se pencha tout en parlant et donna à la malade le baiser filial auquel elle l'avait accoutumée... Une sorte de gémissement contenu lui répondit, puis des sanglots profonds, plus émouvants que des cris.

Oui, la glace était rompue; la misérable femme avait été vaincue par la charité de sa visiteuse, et maintenant elle lui tendait les bras, elle l'attirait à elle, comme pour chercher du secours.

—Je ne veux pas mourir, j'ai peur, murmura-t-elle.

Marie-Ange l'embrassa de nouveau avec une vraie tendresse:

—Ne craignez point, chère femme, Dieu est un bon père et il vous aime.

—Il faut bien qu'il soit bon pour l'être plus que vous, répondit la vieille d'une voix brisée.

Collomb avait surpris quelques mots du dialogue. Impressionné malgré lui par la mort qu'on devinait proche, lié cependant par des serments à la secte occulte dont il dépendait, il protesta à sa manière contre le mot de Dieu que l'on ne prononçait chez lui d'ordinaire que pour le blasphémer, et sortit en faisant claquer la porte.

—J'ai peur, répéta la malade avec un frisson, vous ne savez pas tout, j'ai volé, je me suis parjurée devant le juge.

—Ce n'est pas à moi qu'il faut le dire, répondit doucement la jeune fille.

Elle ne parut pas comprendre, son esprit étant réfractaire depuis si longtemps aux lumières de la foi.

—Si vous étiez une bonne fille, vous auriez pitié de moi et vous me guéririez.

—Hélas! nous ne pouvons rien sans le secours de Dieu, pourquoi ne voulez-vous

pas le lui demander?

—Il est trop loin, il n'entend pas!

—Ne savez-vous pas le moyen de le ramener dans votre cœur!

—J'ai peur du curé, nous l'avons insulté, Collomb l'a menacé... il ne voudrait pas venir, il nous connaît trop.

—Voulez-vous que j'aille le chercher? demanda Marie-Ange avec un grand battement de cœur.

—Et puis! que diraient les autres? continua la vieille sans paraître l'entendre, ceux qui emploient mon homme et lui donnent de l'argent.

—Croyez-vous que ce soit pour bien faire?

—Non, oh non. Ce sont ceux qui m'ont forcée à déposer contre les soeurs, tout ce que j'ai dit n'était que mensonge. Ce sont eux qui envoient Collomb clabauder contre la religion, dans les cabarets où l'on tient des réunions. C'est pour tout cela que le curé doit nous détester.

Notre Seigneur, sur la croix, lui a enseigné à pardonner à ses ennemis.

Mais elle se débattait encore.

—D'ailleurs, tout ça c'est des bêtises. Il n'y a pas de bon Dieu, on crève, et c'est fini.

Que fallait-il répondre? Marie-Ange se sentait impuissante à lutter seule contre l'esprit du mal.

Elle se tourna vers l'enfant qui écoutait pâle et saisie.

—Prions, dit-elle.

Et dans la pauvre mesure, on n'entendit plus que les répons sacrés de la salutation angélique, pieusement récités par la religieuse et par la petite fille.

Soudain une voix faible se joignit aux leurs.—Sainte Marie... pauvres pécheurs...

C'était la mère Collomb qui balbutiait en pleurant des mots sans suite, souvenir lointain de son enfance, surgissant peu à peu du fond de sa mémoire, paroles de supplication, paroles d'espérance aussi.

Les larmes coulaient sur le visage de la petite soeur; elle pensait à la grande joie qui est au ciel pour un pécheur qui se repent.

A ce moment, on ouvrit la porte: c'était Collomb qui rentrait.

Il se dirigea vers la hûche et se coupa

un morceau de pain, puis il décrocha une peau de bique qui pendait à la muraille et un carnier qu'il jeta sur son épaule.

—T'en vas-tu pour longtemps? demanda la malade. Ah! mon pauvre homme, tu ne me retrouveras plus.

—Oui, je m'en vais, dit-il avec une rudesse qui cachait son émotion; j'ai tout entendu et je vois ce qui va arriver. Si je demeurais ici je ne pourrais pas laisser entrer le curé, car je sais bien que tu finirais par l'appeler.

Sa voix s'enroua tout à coup.

—Nous avons eu de la misère ensemble, femme, et je t'ai cognée bien souvent, j'aurais voulu rester là pour te voir passer. Mais, je te l'ai dit, si tu as envie de faire ton devoir, je n'ai plus qu'à partir pour ne pas être obligé de t'en empêcher.

—N'êtes-vous pas maître chez vous? demanda Marie-Ange.

Il la regarda de travers.

—Je suis maître sans l'être; taisez-vous, la fille, ne parlez point de ce que vous ne connaissez pas.

Il s'arrêta un moment, quelque chose comme une crispation douloureuse passa sur son visage durci par le vent de la montagne.

—Vous avez été bonne pour elle; ne la laissez pas sur la fin. Moi parti, vous ferez ce que vous voudrez.

Et sifflant son chien qui dormait, couché en rond dans les cendres, il disparut avant qu'on ait pu dire un mot pour le retenir.

C'était bien la fin, en effet, puisque l'homme abandonnait la moribonde. Pris dans les mailles étroites d'engagements redoutables, il lui fallait partir, à moins de se résigner à monter la garde pour disputer à l'Église le droit de consoler la malade et de rendre à ses restes les derniers devoirs...

Un pâle soleil d'hiver éclairait à peine le sommet des montagnes, quand Marie-Ange sortit de la chaumière le lendemain matin. Ses yeux fatigués par l'insomnie se fermèrent éblouis. Il était tombé de la neige durant la nuit, une neige légère qui

pourrait à peine la cime des sapins noirs, dessinait le contour irrégulier des buissons, et donnait une beauté idéale aux lignes grandioses du paysage. Une grande douceur emplissait l'âme de la jeune fille, en même temps qu'une grande reconnaissance. Dieu avait permis qu'elle fût auprès de la moribonde une messagère de paix et que les erreurs de sa triste vie fussent réparées.

Marie-Ange hâta le pas, elle avait confié la mère Collomb à une voisine et ne voulait pas s'attarder. Non loin de la mesure, elle rencontra Champinot qui errait par là, comme au hasard.

Semblable aux oiseaux de proie, il flairait un cadavre, ou plutôt la possibilité d'organiser une manifestation anti-religieuse par un enterrement civil. Ce serait la première fois que le fait se produirait au village de Michel, et l'instituteur brûlait d'attacher son nom à une innovation si glorieuse. Il toisa la jeune fille au passage et ne put se défendre de l'interpeller railleusement :

— Vous voilà bien pressée, Mademoiselle, vous courez sans doute chercher le curé. Je crains que vous ne perdiez votre peine; ceux qui habitent cette bicoque n'étant point précisément de ses amis. Du reste, qu'il prenne garde de venir s'imposer ici! Le père Collomb n'est pas tendre, quand il s'y met; son fusil est toujours chargé et chacun sait qu'il n'a pas son pareil pour abattre les corbeaux.

Marie-Ange ne perdit pas son sang-froid à cette grossière plaisanterie.

— Je ne vais pas chercher M. le curé, répondit-elle tranquillement, par la raison bien simple qu'il était ici, il y a une heure à peine et que la mère Collomb a rempli tous ses devoirs de chrétienne.

Champinot blémit de fureur.

— Vous mentez, cria-t-il d'une voix étranglée, Collomb n'aurait pas souffert une telle comédie, nul n'ignore que sa femme et lui sont les ennemis jurés de la prêtraille.

— Le père Collomb est parti hier au soir sans dire où il allait, sa petite-fille assure qu'il est coutumier de ces absences.

— C'est vous qui êtes cause de ce départ, vous qui l'avez renvoyé pour surprendre

plus aisément la bonne foi de la malade. La petite soeur ne se laissa pas démonter.

— Voulez-vous venir l'interroger vous-même, demanda-t-elle froidement; elle a encore toute sa connaissance? Les voisins ont passé la nuit auprès d'elle avec moi, ils pourront vous dire que c'est à sa prière instante qu'ils sont allés chercher M. le curé à cinq heures ce matin. Mais hâtez-vous, car l'agonie n'est pas loin.

Champinot proféra un horrible blasphème et s'en fut à grands pas vers le bureau de poste; il allait chercher des ordres.

La mère Collomb s'éteignit vers le soir, tout le village avait pu voir dans la journée le vénérable curé se rendre chez elle, et ceux qui l'entouraient furent témoins de sa fin paisible et résignée.

Pendant ce temps, l'instituteur ne quittait pas le télégraphe; il envoyait des dépêches dans toutes les directions, chargeant ses amis de retrouver le père Collomb et de l'amener mort ou vif.

Mais tout fut inutile, le vieux demeura introuvable.

Ne sachant que penser de cette disparition, Champinot alla conférer avec le maire.

— Voilà ce qui se passe: Collomb a quitté son domicile et sa femme a défunté. Je sais pertinemment qu'il exigera pour elle un convoi civil, ne pourriez-vous mettre la gendarmerie à ses trousses pour le découvrir.

— Bah! ça n'en vaut guère la peine. Le père Collomb est un contrebandier inventé qui fait grand commerce d'allumettes et de tabac. Il aura passé la frontière, ainsi qu'il le fait souvent. Pas n'est besoin des gendarmes pour le prendre, les douaniers s'en chargeront.

— Mais le temps presse, le curé va nous jouer un tour.

Le maire était natif de l'Oisans, c'est dire qu'il était rusé et qu'on ne le prenait pas sans vert.

— Laissez-lui enterrer la femme, dit-il tout bonnement; vous vous rattraperez plus tard sur le mari.

L'instituteur frappadu pied.

— Ainsi vous refusez d'intervenir dans

cette circonstance.

—Je donnerai le permis d'inhumer ; quant à des obsèques civiles ou religieuses, ce n'est pas mon affaire. Le curé ayant été appelé chez cette vieille ivrognesse (du diable si je sais qui l'a décidée), il n'y a plus qu'à suivre les usages du pays.

Qui l'avait décidée?... Champinot s'en doutait bien. Il vit passer devantes yeux la fine silhouette de Marie-Ange, son visage énergique, son regard assuré.

—Je vais faire une enquête sur cette fille, et je la briserai comme du verre, pensa-t-il, Berthel aura sous peu de mes nouvelles.

L'enterrement eut lieu avec la solennité convenable, et Léontine fut emmenée dans un village voisin par une parente. Quant au père Collomb, on n'avait pas eu de ses nouvelles, quelque diligence qu'eût mis le garde champêtre à s'en informer.

On apprit à la fin de la semaine qu'il était tombé dans un poste de douaniers et qu'on l'avait conduit à la prison de Grenoble. Ceci mit fin à toutes les suppositions.

VII

Il y avait foule ce jour-là au café Berthel, il faisait grand froid dehors et bon nombre de paysans s'étaient arrêtés au retour de la foire de Vaujany pour vider une bouteille.

Les langues s'étaient déliées sous l'influence du petit vin piquant de la vallée ; on discutait le cours des boeufs, la hausse des foins, voire même les événements politiques, et c'était un vacarme assourdissant dans la petite salle.

Champinot pérorait dans un coin, il était très écouté, ayant le privilège de ce bagout brillant et creux qui est tout-puissant sur les foules.

Le facteur entra, en touchant sa casquette, et jeta sur le comptoir un paquet de journaux et deux ou trois enveloppes.

—Une lettre pour vous, belle-soeur, cria la Berthel à Marie-Ange qui travail-

lait comme d'ordinaire dans la chambre haute avec sa nièce.

Au café, on faisait sauter les bandes des gazettes et Champinot était le plus pressé.

—Voyons ce qu'il y a de nouveau, dit-il avec bonhomie ; un krack à la Bourse, une expulsion de nonnes dans le Morbihan, violente bagarre, trois blessés... encore une expulsion à Villefranche... Ah ça, ils nous ennuiant ces gens-là, il n'y en a que pour eux.

—Qu'est-ce que je vois ? s'écria un marchand de bestiaux du canton qui parcourait le "Réveil du peuple". Excusez du peu ! Vous faites parler de vous, écoutez-moi cela : "Un scandale à St-Michel en Oisans."

Toutes les têtes se rapprochèrent et les yeux se mirent à briller de curiosité.

—Un scandale à St-Michel, tiens, nous n'en avons rien su, firent quelques naïfs.

Mais on leur imposa silence.

—Lisez donc l'article, ce doit être drôle.

—C'est peut-être une farce !

Tout fier de son importance, le maugnon lut ce qui suit :

"Nos lecteurs n'apprendront pas sans intérêt un événement prouvant jusqu'ou peut aller l'ingérence de certains cléricaux dans les affaires privées. Le paisible bourg de St-Michel en Oisans vient d'être le théâtre d'un fait bien significatif.

"La femme d'un de nos plus anciens abonnés se mourait. Il était avéré dans le pays qu'elle ne fréquentait plus l'église depuis un demi-siècle, qu'elle avait eu maille à partir avec le curé et qu'elle comptait bien le priver du plaisir de réciter ses patenotres sur sa dépouille. Mais elle avait compté sans l'astuce d'une dévote. Sous le prétexte illusoire d'une charité désintéressée, cette personne, que nous nous abstenons de nommer, réussit à s'introduire dans la maison et sut se rendre indispensable à la malade ; tant et si bien que le mari évincé n'eut plus qu'à céder la place, non sans avoir témoigné son indignation. Profitant de son absence et de l'affaiblissement mental de la patiente, la de-

“moiselle en question fit prévenir le curé
“qui prodigua à Mme C. les ressources de
“son ministère, qu'elle ne lui demandait
“pas, et conquit du même coup le droit
“de l'inhumer selon tous les rites de la
“sainte église. La population indignée a
“failli lui faire un mauvais parti, tant
“était notoire le désir de la famille de
“procéder à des obsèques purement civi-
“les.

“Là ne se bornent pas d'ailleurs les em-
“piètements de Mlle XXX. Chassée d'une
“communauté enseignante par la loi d'as-
“sainissement de 1901, elle ne craint pas
“de détourner les élèves de l'école laïque
“pour continuer auprès de notre popula-
“tion infantine son oeuvre de propagan-
“de plus ou moins avouable.

“On nous assure que les actes illégaux
“de cette personne sont couverts par l'au-
“torité de son frère, une des personnalités
“les plus en vue de St-Michel, candi-
“dat municipal. Nous nous refusons à
“ajouter foi à cette calomnie.—X.”

Un morne silence régna dans la salle
après la lecture de cette prose haineuse.
Berthel, pâle de terreur, regardait autour
de lui comme pour chercher un appui ;
mais les assistants, gênés par la présence
de Champinot, se sentaient tout prêts à
l'abandonner.

Ce fut l'instituteur qui, le premier, prit
la parole.

—En voilà bien d'une autre ! Prétendre
que la soeur de Berthel (car c'est lui
qu'on vise, certainement) sort d'une de
ces boîtes à malice qu'on appelle un cou-
vent ! une si charmante demoiselle ! Il
faut répondre au “Réveil du peuple” et
lui prouver que sa bonne foi a été surpri-
se, pas vrai, Berthel ?

Tous les regards se tournèrent vers le
cabaretier pour le mettre en demeure de
répondre ; mais le malheureux, pris entre
sa lâcheté naturelle et un reste d'amitié
fraternelle, ne savait comment se défendre
et balbutiait des mots sans suite.

—Faut-il être vaurien tout de même !
faire des racontages pareils !

Champinot porta enfin un coup droit.

—Votre soeur est-elle vraiment une dé-
froquée ?

—Comment le saurais-je ? Il y a long-

temps qu'elle avait quitté le pays ; elle ar-
rive de chez ma tante à Clairevallée.

—Enfin comptez-vous la garder tou-
jours ici ?... C'est ce qu'il importe de sa-
voir, le reste ne vous intéresse guère ?

Ce ton menaçant était plus que suffi-
sant à Berthel pour lui faire renier sa fa-
mille. Il entrevit les taquineries sans nom-
bre de ses adversaires et la ruine certaine
de ses ambitions politiques. Son parti fut
pris à l'instant et sans hésiter, il jeta Ma-
rie-Ange par dessus bord.

—Elle est justement sur son départ, dit-
il avec empressement, ma femme tenait à
la garder parce qu'elle s'entend à soigner
nore petite ; mais mon frère de la Bérarde
la réclame depuis longtemps.

—A la Bérarde par cette gelée ! Mazette !
elle n'aura pas chaud pour le voyage.

—Justement, elle aime le grand air, ri-
posta le cafetier avec un rire forcé.

Puis détournant habilement le cours des
idées :

—Femme, cria-t-il, fais chauffer du vin
et n'épargne ni le sucre ni la canelle, j'of-
fre une tournée à ces braves gens. Cela
les réchauffera avant qu'ils ne se remet-
tent en route.

La proposition fut bien accueillie et
l'on recommença à boire, sans plus s'in-
quiéter de l'innocente victime de cette lâ-
che machination.

Pendant ce temps, Marie-Ange, bien
éloignée de se douter de ce qui se complot-
tait contre elle, lisait une lettre de tante
Delphine.

“Ma chère nièce, je suis contente que
“tu te plaises chez Baptiste, fais-lui mes
“compliments ainsi qu'à sa femme. Cela
“me fais toujours gros coeur de voir ta
“petite chambre vide, j'aimais tant à t'a-
voir près de moi.

“Le pauvre Morin ne se console pas
“non plus ; il est toujours bien poli pour
“moi et m'a scié tout mon bois de l'hi-
“ver. Ses petits font pitié, étant si mal
“soignés par leur grand'mère qui n'y voit
“plus du tout.

“Alors, j'ai pensé une chose, ma petite,
“si tu consultais tes supérieurs?... Je
“sais que d'autres ont fait ce que Morin
te demandait, bien sûr on leur avait per-
“mis. Puisque tu ne peux plus être reli-

“gieuse, qui t’empêche de te marier? Ré-
“fléchis un peu, tu aurais là un bien bon
“homme qui te protégerait quand je n’y
“serai plus. Je suis bien vieille, mon rhu-
“matisme me taquine beaucoup et je
“crains toujours qu’il me remonte au
“coeur et m’étouffe. Si je devais mourir
“bientôt, cela me tranquilliserait de te
“savoir établie.

“Je t’embrasse comme je t’aime et suis
“pour la vie,

“Ta tante affectionnée,

Delphine Rey.

Une rougeur pénible envahit le visage de la jeune fille.

—Elle non plus ne comprend pas, se dit-elle.

Angèle s’aperçut que quelque chose avait peiné sa tante.

—T’a-t-on fait du chagrin? demanda-t-elle avec anxiété.

—Non, ma chérie.

—Tu ne vas pas t’en retourner à Clairevallée, au moins; il faut rester avec moi. Tu vois, je suis bien plus sage et je commence à penser beaucoup à ma première communion.

—Sois tranquille, je resterai avec toi.

—Il le faut bien d’abord puisque je m’enrhume dès que je vais à l’école en hiver; c’est toi qui es ma maîtresse, dis, tante?

—Oui, chérie.

Et la soeur songeait, comme à un baume sur ses épreuves, à la joie d’enfanter en quelque sorte cette âme innocente à une vie supérieure.

Midi sonnait à l’horloge de la paroisse, des pas lourds se firent entendre, le cabaret se vidait peu à peu.

La jeune fille et l’enfant descendirent dans la cuisine où l’on prenait les repas. Marie-Ange vit tout de suite que sa belle-soeur avait pleuré et que Berthel n’avait pas sa mine ordinaire.

On se mit à table, personne ne parlait, on eût dit qu’une gêne invisible pesait sur toute la famille.

L’homme se décida enfin.

—Dis donc, Marie-Ange, j’ai reçu une lettre de Jérôme, il prétend que c’est son tour de t’avoir chez lui.

Elle le regarda étonnée.

—Vraiment, il ne m’en a pas dit un mot lorsqu’il est venu à la Toussaint, et cela m’avait fait de la peine de voir qu’il ne songeait pas à m’inviter.

—Eh bien! il paraît qu’il a changé d’idée, puisqu’il t’invite à présent.

Angèle s’agitait sur sa chaise.

—Mais tu n’iras pas, j’espère. L’oncle Jérôme n’a pas de petite fille et moi j’ai trop besoin de toi pour me soigner et me faire travailler.

—Toi, d’abord on ne te parle pas, interrompit Berthel, d’un ton rogue, ta tante est bien libre de faire ce qui lui convient.

—Mais c’est de rester avec vous, si vous voulez bien me garder, répondit Marie-Ange en souriant, je ne me soucie pas trop d’aller dans la haute montagne durant les grands froids.

—Je pensais, continua son frère embarrassé, que ce ne serait guère poli de refuser à Jérôme ce qu’il offre de bon coeur.

—Allons, Berthel, c’est pas la peine de faire des finesses et de dire des menteries, repartit rudement sa femme, tu sais aussi bien que moi que Jérôme n’a rien offert du tout; mais la belle-soeur nous a attiré de l’ennui avec son histoire de la mère Collomb, il est juste qu’elle en pâtisse comme nous.

—Mon histoire de la mère Collomb?...

—Eh oui! qu’avais-tu besoin de t’occuper de cette pocharde? tu as été t’imposer chez elle, tu as amené le curé, que sais-je? A présent, on t’a mise dans le journal, c’est agréable pour nous.

Comme tous les gens qui se sentent dans leur tort, Berthel se montait à mesure qu’il parlait.

—Oui, oui, fais bien l’innocente... je t’avais reçue sans penser à mal; voilà ce que c’est d’avoir été si bon, j’en suis bien récompensé.

Angèle ouvrait de grands yeux en écoutant ce réquisitoire dont le sens lui échappait.

—Montrez-moi ce journal, dit Marie-Ange.

Sa belle-soeur lui passa l’article, un peu

honteuse tout de même de ce tissu de mensonges habilement présentés.

Elle le lut et, levant sur eux ses yeux clairs :

—Vous savez aussi bien que moi que tout cela n'est pas vrai. Léontine est venue me chercher pour sa grand'mère abandonnée et malade, Collomb a quitté le pays de son plein gré.

—C'est bon, c'est bon, je ne sais rien du tout. Tu nous raconteras bien ce que tu voudras. C'est comme ces petits qui te courent après quand tu sors ! on t'accuse ensuite de les détourner de l'école.

—Ajoute aussi que j'empêche ta fille d'y aller, continua-t-elle tristement, ce sera aussi juste que le reste. Allons, je vois bien ce que vous attendez de moi. A quelle heure passe le courrier de la Bérarde ?

—Cela ne presse pas, fit la femme embarrasée.

—Oh si cela presse, le plutôt sera le mieux.

Angèle commençait à comprendre ; elle se mit à pousser des clameurs bruyantes.

—Te tairas-tu ? cria son père exaspéré, comme si je n'avais pas assez de tracas ! Puis se tournant vers Marie-Ange :

—Pour dire vrai, Jérôme ne m'a rien écrit du tout, et il doit faire terriblement froid à la montagne. Pourquoi ne retournerais-tu pas simplement à Grenoble ? Adroite comme tu l'es, tu trouverais de l'ouvrage.

—Pourquoi ? parce qu'on nous a donné à entendre qu'il fallait nous disperser. Plusieurs de nos soeurs ont dû s'y fixer à cause de leur famille, nous aurions pu communiquer... qui sait même ? reformer une sorte de communauté !

Berthel donna un grand coup de poing sur la table.

—En voilà des tyrannies !... Tonnerre de...

La douce main de Marie-Ange se posa sur son bras.

—Ne jure pas, je ferai pour le mieux et m'en irai demain... je serais fâchée de te faire du tort.

Il regarda cette petite soeur pâle et blonde, qui avait les yeux de sa mère, une pitié, mêlée de confusion, s'empara de lui :

—Tu reviendras, dit-il d'un air gêné, plus tard quand je serai maire. Il faut faire taire les bavards d'ici-là.

Elle sourit sans répondre et remonta pour vaquer à ses préparatifs, suivi d'Angèle qui s'attachait à ses pas et se cachait pour pleurer.

VIII

Le soir tombait, Marie-Ange approchait du but de son voyage. La diligence s'était arrêtée au village de la Bérarde, à trois kilomètres des Echanges, petit hameau où résidait Jérôme Berthel et qui n'était pas desservi.

La petite soeur marchait d'un bon pas, il fallait à tout prix arriver avant la nuit, et, quelque fût son courage, son coeur se serrait péniblement en avançant dans cette solitude glacée.

Aussi loin que ses regards pouvaient s'étendre, ils ne découvraient que de la neige ; à l'horizon le brouillard s'épaississant voilant les arêtes grandioses des hautes cimes, et dans le ciel gris et bas planait un vol de corbeaux. Tout était sombre autour d'elle, tout semblait menaçant.

Hélas ! n'était-ce point là une image fidèle de sa destinée ? Aux riantes journées d'été avaient succédé les rigueurs de l'hiver ; après l'existence calme et bénie de Notre-Dame, c'était la vie errante, l'isolement du coeur. La voie se faisait chaque jour plus étroite sous les pas de la pauvre expulsée.

Une fois de plus il fallait chercher un asile, et quêter une place dans un foyer étranger. Il se faisait tard quand elle aperçut enfin, des deux côtés du chemin, les maisons éparses qui formaient les Eclauzes. Marie-Ange savait que Jérôme était pauvre et ne s'attendait pas à un palais ; mais rien ne l'avait préparée à l'indigence extrême de la nature qu'on lui indiqua. C'était une de ces chaumières, presque sans ouvertures, qu'on trouve seulement dans la haute montagne, et qui confinent de si près à l'écurie que bêtes et gens y vivent dans une communauté presque absolue. Rien ne bougeait à l'in-

térieur et la jeune fille eût pu croire la maison abandonnée sans le mugissement profond d'une vache à l'étable et la mince colonne de fumée bleuâtre qui s'échappait de la toiture, pour se perdre dans un ciel de plomb.

Elle frappa et nul ne lui répondit; une angoisse plus profonde l'envahit à la pensée de se trouver sans abri, durant la nuit qui était proche, dans ce pays inconnu.

Un pas lourd résonna enfin sur la dalle, et la porte fut entr'ouverte à demi. Une tête de femme inquiète et maussade s'avança prudemment, tandis que des yeux fureteurs dévisageaient la nouvelle venue.

—Qui êtes-vous et que voulez-vous?

—C'est moi, Marie-Ange... Mon frère Jérôme est-il ici?

—Ah! vous êtes la belle-soeur, d'où tombez-vous comme cela?

La voix était méfiante et le sourire n'arrivait pas.

—Vas-tu me laisser geler bien longtemps avec cette porte ouverte? cria-t-on de l'intérieur.

—Allons, entrez, dit la femme comme à regret, mais on ne s'attendait guère à vous voir.

Il fallait se contenter de cette parole de bienvenue, Marie-Ange fit un pas et se trouva dans un véritable taudis. Une salle basse et noire, quelques bancs, un lit, des outils jetés sur le sol et la lueur fumante d'une petite lampe pour éclairer ce triste intérieur.

Par un contraste assez frappant avec la rusticité de l'entourage, le maître du logis était installé à un grand bureau pourvu de registres, de casiers et de tiroirs à serrures compliquées. D'un geste hâtif, il rassembla les paperasses qui l'entouraient, et ne parut pas faire attention à la visiteuse avant de les avoir mises à l'abri. Alors seulement il leva les yeux sur la petite soeur épuisée et tremblante qui se tenait debout devant lui.

—Tiens! te voilà, fit-il, avec autant de calme que s'il l'avait vue la veille.

—Eh oui, répondit Marie-Ange, s'efforçant d'être cordiale, bien qu'elle se sentit glacée par cette froide réception. Je n'é-

tais jamais montée jusqu'ici; Baptiste et sa femme m'ont engagée à venir vous trouver.

—Vous avez eu des mots ensemble? demanda la Josette d'un air méfiant.

—Vous voulez dire que nous nous sommes querellés? Oh non, pas du tout; ils étaient très bons pour moi, au contraire. Mais on a su, dans le village, que je sortais d'un couvent, et Baptiste a craint que ma présence ne lui fit du tort à la veille des élections.

—Oui, il veut se faire nommer maire et il a eu peur de sa clique, ricana Jérôme, pour ce que tout cela lui rapporte, il n'a pas besoin de se donner tant de tracas.

—Cela ne nuit jamais d'être dans les charges, reprit la femme, et quand on est habile, on y trouve à gagner. L'eau va toujours à la rivière d'ailleurs, Baptiste a de la chance; ce n'est pas comme nous. Il ne faut pas vous attendre à trouver ici vos aises, belle-soeur; pauvres nous sommes, pauvres nous resterons.

—Je ne suis pas difficile, Josette, et je ne crains pas ma peine; vous me ferez travailler.

La paysanne toisa d'un air méprisant le visage délicat, la frêle stature de la jeune fille.

—Je ne sais pas trop à quoi vous serez bonne, par exemple.

Jérôme s'avisa enfin que sa soeur était demeurée debout, son sac et son parapluie à la main.

—Allons, assieds-toi, on te gardera puisqu'il le faut. Tu allongeras la soupe, Josette.

—Où va-t-on la loger?

—Débarrasse la mansarde sous le toit, il y a là-haut un vieux bois de lit et j'aurai bientôt fait de remplir une paillasse de fougères, nous en avons plein la grange.

Le soir même, Marie-Ange dormit dans le réduit encombré qui devait lui servir de cellule, et si dans des jours de ferveur, elle avait rêvé à l'austérité des pénitents, il lui fut loisible de la pratiquer, car elle trouva peu de repos sur le grabat qu'était sa couchette.

Mais la lune brillait et, par la lucarne, elle apercevait au loin le clocher de la Bégarde; cette vue ranima son courage et

son coeur s'élança vers l'Ami qu'on trouve toujours, quand tous les autres font défaut.

—Je ne serai pas en exil tant qu'il sera près de moi, pensa-t-elle.

Dès le lendemain, elle commença à se rendre utile dans ce foyer si peu fraternel. Levée dès l'aube, elle déchargeait Josette des soins du ménage, elle lavait raccommodait, remplissait, en un mot, l'humble office d'une servante.

Le repas les réunissait tous les trois et c'était le moment de la journée que la pauvre fille redoutait le plus, car on semblait lui reprocher la nourriture. Mais son coeur était si bon qu'elle n'en souffrait que pour ses hôtes.

—Hélas! ils sont pauvres et se privent pour moi.

La conversation des deux époux ne pouvait d'ailleurs qu'affirmer leur misère : elle roulait sur les désastres des années précédentes. L'eau furieuse d'un torrent avait emporté le meilleur lopin de terre, le blé s'était mal vendu, le mulet s'était cassé la jambe. Ah, la vie était dure pour les cultivateurs!

Marie-Ange se risqua à faire une allusion timide aux pâturages que possédait son père à la montagne, et qui étaient devenus dans le lot de Jérôme.

—On en tirait jadis un bon prix...

—Autrefois, c'est possible, quand ils valaient encore quelque chose; mais depuis le temps que les moutons y broutent, le terrain est usé, il n'y a plus que du gravier. Ah! Baptiste a été adroit de me laisser cet amas de pierrailles.

—Les uns ont tout, les autres rien, bougonna Josette d'un air de féroce envie. Il y en a qui vivent dans la fainéantise pendant qu'on se tue à travailler pour eux.

La pauvre soeur prenait pour elle ces observations; de plus en plus elle s'épuisait à son ouvrage, de plus en plus elle s'ingéniait à satisfaire la passion d'économie de la rude paysanne.

Et cependant ses forces s'épuisaient rapidement. Elle avait pris un mauvais rhume, un de ceux que la soeur infirmière n'aimait pas, et pour ne pas l'aggraver, elle n'osait plus affronter le chemin neigeux qui conduisait à l'église. C'était son

unique consolation qui lui échappait. Les nuits lui paraissaient longues, tandis qu'elle étouffait sa toux dans ses couvertures pour ne réveiller personne.

Précaution inutile, on eût dit que Jérôme ne se couchait jamais. Si tard qu'on le laissât le soir, on le retrouvait au matin penché sur ses éternels chiffres, ces chiffres avaient quelque rapport sans doute avec les visites mystérieuses qu'il recevait fort avant dans la soirée.

Quand Marie-Ange s'était retirée dans sa mansarde, sa besogne accomplie, la salle basse se remplissait de rumeurs étranges. On percevait des paroles étouffées, quelquefois des cris de colère, plus souvent encore des pleurs. Tout ceci inquiétait la jeune fille; demander des explications eût été inutiles, son frère et sa belle-soeur étant d'humeur revêche, le hasard se chargea de les lui fournir.

Un jour qu'on avait négligé de fermer la porte, elle entendit distinctivement des supplications passionnées.

—Prenez un peu patience, père Berthel, disait une voix de femme. Vous savez que la mort de mon mari m'a mise en retard pour vous payer; mais je vous rendrai tout à la longue. Ne m'obligez pas à vendre ma vache.

—Votre billet est échu le 19, répondit Jérôme d'un ton sec, si vous ne me payez pas d'ici au 29 on vendra aux enchères la vache et le fourrage.

—Vous n'auriez pas le coeur d'affamer ainsi mes enfants, le dernier marche à peine. Je me louerai dès que les travaux recommenceront, le prix de mes journées sera pour vous.

—Et combien faudra-t-il de journées pour rembourser les trois cents francs que vous me devez?... Non, il me faut mon argent, je ne puis plus attendre.

—Vous n'avez pas d'enfants à nourrir, rien ne vous presse.

—Si je n'ai pas d'enfants, j'ai une soeur à ma charge, répliqua-t-il durement, cela revient au même. D'ailleurs, pas tant de paroles, c'est mon dernier mot, le percepteur me fait de la misère pour mes impositions, je ne veux pas me laisser saisir pour vous rendre service. Retenez bien ce que je vous dis, mère Armand, si vous

n'avez pas payé le 25, l'huissier sera chez vous le 26!

Mais elle ne s'en allait pas la pauvre! Marie-Ange entendait les sanglots qui sortaient de sa poitrine; elle se la figurait à genoux devant son frère et elle pleurait elle-même sur tant de misère.

—C'est à cause de moi qu'il est si dur! je me placerai n'importe où, se disait-elle, plutôt que de faire tort à des innocents.

La pauvre femme insistait; elle accumulait les promesses, les paroles suppliantes; mais les deux époux étaient inexorables, et la voix aiguë de Josette se mêlait maintenant à celle de Jérôme pour injurier la malheureuse.

Alors elle se mit à crier:

—Vous m'emporterez pour cela en Paradis, père Berthel, à votre lit de mort vous entendrez les plaintes qui vous font rire aujourd'hui. A votre enterrement, tous les misérables du pays feront cortège; mais ce sera pour vous maudire, entendez-vous!

—Oui, j'entends, vieille folle; taisez-vous et partez, sinon je vous jette dehors à coups de fourche.

—J'irai vous dénoncer au juge de paix. Je dirai que vous faites l'usure, qu'on vous emprunte deux cents francs et qu'il faut vous en rendre trois!... Tout le village témoignera pour moi!...

La voix s'éteignit alors dans un bruit de meubles renversés, mêlé d'imprécations et Marie-Ange comprit que son frère exécutait sa menace, en chassant la misérable qui l'implorait.

Elle demeura immobile et tremblante, peu à peu le silence se faisait en bas; mais son coeur éperdu continuait à battre désespérément. Était-ce possible? Son frère était-il vraiment descendu au métier honteux d'usurier, s'enrichissait-il au détriment des veuves, des orphelins, de tous ceux que leur pauvreté lui amenait dans un moment de détresse? Tout s'expliquait alors, c'étaient des débiteurs qui venaient à la nuit implorer la pitié de Jérôme, et c'était à tenir des comptes louches et mystérieux que s'appliquait sans cesse le paysan illettré.

Voilà pourquoi la présence de Marie-Ange semblait lui être à charge, il trem-

blait qu'elle ne découvrit ses fraudes et son déshonneur.

La petite soeur était courageuse, son parti fut pris à l'instant.

—J'irai l'implorer, pensa-t-elle, il m'accordera peut-être à moi ce qu'il refuse à cette pauvre veuve.

Vivement elle descendit l'échelle qui conduisait à sa chambre et entr'ouvrit la porte de la salle; mais elle n'entra pas, car le spectacle qu'elle avait sous les yeux la cloua sur le seuil.

Accroupis devant la cheminée, les deux époux remuaient de l'argent qu'ils venaient sans doute de tirer d'une cachette... Les pièces d'or et d'argent ruisselaient entre leurs doigts, une horrible expression de cupidité satisfaite animait leurs visages, si impassibles d'ordinaire.

La pauvre fille fut saisie d'horreur, jamais elle n'avait ainsi touché du doigt cette passion impérieuse qu'est l'avarice, ce culte honteux de la richesse qui tue la pitié et dessèche les coeurs.

Jérôme et Josette avaient donc menti à la femme qui les implorait et leur pauvreté n'était qu'une feinte, leurs plaintes qu'une habile comédie! Devant cet endurcissement, Marie-Ange comprit qu'elle n'avait qu'à se taire et que si elle parlait, si elle se montrait seulement, on lui ferait à cette heure un mauvais parti.

Elle se retirait sans bruit, quand le chien gronda sourdement. Jérôme leva la tête et aperçut sa soeur blottie dans un coin. Quel regard!... Une colère terrible se peignit dans ses yeux, il allait s'élançer; mais déjà Marie-Ange s'était enfuie et se barricadait dans sa chambre avec la hâte fiévreuse que donne la terreur.

Personne ne la suivit, et bientôt l'on n'entendit plus dans la maison que le battant de la grosse horloge qui marquait lourdement chaque minute écoulée.

La jeune fille eut tout le loisir de les compter, car elle ne ferma pas les yeux durant cette longue nuit. Elle sentait qu'une fois encore il lui fallait se remettre en route et qu'il n'y aurait place pour elle à aucun foyer.

Le monde sensuel, orgueilleux, cupide, battait en brèche en sa personne les conseils évangéliques; sa chasteté, son humi-

lité, son détachement étaient autant de témoins accusateurs et de reproches muets qu'il ne pouvait supporter.

—Je m'en irai dès la première heure, pensa-t-elle. Mais quand le jour vint, elle s'endormit à bout de forces. Il était tard quand elle s'éveilla, cependant on y voyait à peine, le temps avait changé durant la nuit et la neige tombait en flocons serrés.

Midi sonnait lorsqu'elle descendit. La marmite bouillait, suspendue à la crémaillère le pot de piquette, la miché de pain noir étaient déjà sur la table, et Josette allait et venait dans la salle, terminant ses préparatifs.

Jérôme écrivait à son bureau, il se leva en voyant entrer sa soeur et la regarda d'un air mauvais :

—Tu as les yeux trop perçants, dit-il sans préambule, je n'ai pas envie d'avoir une espionne chez moi, tu vas t'en aller.

Elle inclina la tête sans répondre, cependant ses yeux se tournèrent avec une muette angoisse vers la route couverte de neige. Il suivit son regard.

—Tu sais bien trouver ton chemin pour courir à l'église, reprit-il sans s'émouvoir, tu le trouveras pareillement pour aller chercher la voiture à la Bérarde.

—Le temps est mauvais et la nuit viendra vite, Jérôme. Ne pourrais-je attendre à demain."

Mais il fut implacable.

—Je ne t'avais pas priée de venir, cela ne nous convient pas de te garder.

Marie-Ange comprit que son sort était fixé, en voyant le visage haineux de sa belle-soeur.

Ils mangèrent en silence, puis Jérôme demanda :

—Veux-tu de l'argent pour payer ta place ?

Une flamme d'indignation empourpra le front de la petite soeur.

—J'aimerais mieux mendier que d'accepter le tien, répondit-elle, à présent que je sais d'où il vient.

Tout de suite, elle se reprocha sa colère, et joignit les mains d'un air suppliant.

—Songe plutôt à exaucer la pauvre femme qui t'implorait hier soir pour ses petits enfants... Mon frère Jérôme, souviens-toi de notre mère qui t'aimait ché-

rement et n'aurait pu supporter de te voir pâtir.

Il la repoussa avec violence.

—Je n'ai que faire de tes sermons... va-t-en.

Marie-Ange leva sur eux ses yeux de douleur et de paix :

—Dieu vous bénisse et vous pardonne ! dit-elle avec ferveur.

Alors elle s'enveloppa de son grand manteau de religieuse, rabattit son capuchon, et franchit la porte sans se retourner.

Le vent la faisait vaciller, et la neige l'aveuglait, cependant il ne fallait pas faiblir, car le voyage serait rude. Toute trace de chemin avait disparu, seuls les poteaux indicateurs que l'on plante dans la montagne, montraient les contours de la route. La jeune fille avançait au prix de tels efforts que, bien qu'il fit grand froid, elle était baignée de sueur. Il lui parut après un moment, qu'elle marchait depuis bien longtemps et qu'elle n'arriverait jamais au but de cette voie douloureuse. Des histoires lugubres lui revinrent en mémoire, celle des bergers, des voyageurs qui s'étaient égarés par des jours semblables et dont on n'avait retrouvé les restes qu'au printemps, sombre nécrologe des victimes de l'hiver.

Vaillamment elle luttait contre la bourrasque, mais ses forces s'épuisaient dans ce combat inégal ; le vent, qui s'engouffrait dans son manteau, la pénétrait de part en part. Un cercle de fer enserrait sa tête, tandis qu'un bruit de cloches sonnait à ses oreilles. Enfin la fièvre commença à marteler son cerveau, tandis que des lueurs étranges passaient devant ses yeux.

Les textes de l'Écriture sainte qui avaient si souvent alimenté ses méditations lui revenaient à la mémoire. Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête... le serviteur n'est pas plus grand que le maître. Mes proches, mes amis les plus chers m'ont abandonnée...

C'était comme une hallucination dont elle ne pouvait se défendre ; mais elle n'avait pas peur et marchait, ainsi que dans un rêve.

Sa vie entière passa devant ses yeux, ses années d'enfance innocente, remplies

La loi du plus Fort

par le travail et par les jeux, puis le beau temps de sa jeunesse active où le monde ne paraissait pas assez grand à son ambition... Elle eut la vision d'une novice fervente et enthousiaste, d'une soeur de Notre-Dame si fière de sa vocation!... enfin venaient les jours d'épreuve: l'exil, les adieux, l'existence difficile!

Et soudain, Marie-Ange eut l'impression très nette que tout cela était fini, qu'elle allait atteindre le port et que dans un peu de temps, oh bien peu! Celui qu'elle avait uniquement aimé l'accueillerait dans ses demeures éternelles.

Mais il fallait marcher cependant... encore un effort! Comme ses pieds étaient meurtris et ses vêtements pesants! Cette neige tourbillonnante l'enserrait comme une prison.

Tout à coup une pierre se trouva sous

ses pas qui la fit trébucher, elle tomba sur la route et tenta de vains efforts pour se relever; sa faiblesse était plus forte que son courage.

Un sommeil invincible alourdissait ses paupières, elle ne sentait plus le froid qui sévissait, le froid plus mortel encore de l'abandon des siens, une paix céleste remplissait son coeur. Puis il lui sembla que dans la nuit, ses soeurs défuntes lui faisaient signe et que le bruit des cloches se rapprochait.

—Je viens, murmura-t-elle.

Instinctivement elle s'enveloppa de son manteau, et peu à peu la neige implacable ensevelit sous ses flocons pressés la petite Marie-Ange, qu'on avait chassé de Notre-Dame, et qui n'avait point trouvé de refuge dans le monde inhospitalier... Mon Dieu, soyez béni, elle était arrivée...





UN DUEL A VAPEUR

I

Tout le monde connaît cette histoire ; mais personne n'en a jamais su ni la cause ni les détails. Lorsqu'un journaliste est à court de bruits à sensation, quand la marée aux nouvelles a manqué, loin de se passer sa plume au travers du corps, le publiciste cherche dans les vieilles collections, trouve le récit de mon duel, le fait précéder du fameux : "On nous écrit de New-York", l'insère avec calme et s'en va déjeuner consciencieusement.

Le lendemain, l'abonné lit le fait, sourit, et lui adresse un salut amical, comme à une vieille connaissance. Ainsi, tout le monde est content.

Il m'est venu à l'idée,—en présence de cet état de choses,—de raconter l'origine et le dénouement de la querelle. Et cela Tompson s'y connaît, car je suis aussi dépourvu de fausse modestie que de réelle vanité.

Avant qu'il eût l'honneur de devenir mon beau-père, Tom Tompson était laid. Je ne veux pas dire que la vieillesse et le seul fait de m'avoir accordé sa fille l'aient rendu beau ! Non ; mais on sait, dans la trente-cinquième avenue et aux environs, que le père de ma femme a été le plus laid des Tompson,—et Dieu sait s'il y en a d'affreux !—tandis que depuis mon entrée dans sa famille il est presque supportable.

par pure philanthropie, car les journalis-

tes, après m'avoir lu,—si tant est qu'ils lisent quelque chose,—auront l'inappréciable ressource d'ajouter une cinquantaine de lignes soigneusement condensées à la narration si fréquemment reproduite et tant soit peu vieillotte de mon duel. Quant aux abonnés,—qui lisent tout,—cela remplacera pour eux l'histoire d'un vol de chaussettes ou la cent vingt-septième édition d'un calembour moisi.

Une particularité entre mille, dont on n'a jamais fait mention, c'est que mon adversaire n'était autre que Tom Tompson, qui est bien le plus intrépide mécanicien d'Amérique,—ce que je puis proclamer sans jalousie, puisqu'il soutint ordinairement, à ceux qui le complimentent là-dessus, que son gendre est le premier mécanicien des deux mondes.

Et son gendre, mesdames, c'est moi, moi qui n'hésite pas à convenir que Tom

La nature l'avait affligé d'un nez horrible. Outre que cette partie cartilagineuse de son facies avait pris, dès son enfance, des proportions incroyables, par une farce lugubre du hasard, il était orné, juste à l'extrémité, d'une large, noirâtre, épaisse, poilue et grosse verrue, qui parfois avait des soubresauts et s'agitait comiquement, suivant les impressions que ressentait son propriétaire infortuné.

Ce qu'il y avait de terrible, c'est que personne au monde ne pouvait, même en se faisant une raison, regarder Tom Tompson sans lui rire au nez. Et jamais expression ne fut plus exacte, car c'était

Un duel à Vapeur

au seul aspect de cet appendice qu'un éclat de rire s'emparait de vous, sans que vous puissiez vous y soustraire.

Un fakir en eût pouffé au moins une grande heure sans plus s'inquiéter de son nombril, non plus que de Brahma, et j'ai toujours pensé que Démocrite, s'il eût connu Tom Tompson, aurait trouvé au moins une fois dans sa vie une occasion de crever de rire, au grand ébahissement de ses connaissances contemporaines.

Donc la première fois que je vis Tom



Il avait un nez horrible

Tompson, c'était à Albany, dans Hudson's-street, devant le numéro 9, je m'en souviendrai toute ma vie. Il s'avancait avec une certaine majesté, l'abdomen en avant et sa fille Ellen à son bras.

Je ne permettrai ni à l'ancien ni au nouveau monde d'oser penser que miss Ellen n'était pas la plus belle fille des deux Amériques, Antilles comprises. Aussi, lorsque je fus en présence du couple, mes regards se portèrent-ils exclusivement sur la jeune personne. Je ne soupçonnais pas de quelle incalculable gaieté je me privais en ne contemplant pas d'abord Tompson, son nez et sa verrue.

Mais ce plaisir, pour avoir été retardé, m'en fut pas moins vif, car aussitôt que l'admirable beauté d'Ellen me permit de porter mes regards vers son compagnon, je fus obligé de me tenir les côtes et de détourner les yeux, car si j'avais continué à le contempler, il est certain que j'aurais été forcé de me rouler sur le

trottoir, dans une crise de rire telle que l'expression homérique elle-même ne peut rendre ma pensée que dans une proportion homoeopathique, je veux dire infinitésimale.

—Tom Tompson! Tom Tompson! m'écriai-je aussitôt que mon accès me permit de parler. Ah! ah! ah! Tom Tompson! je parie cinquante dollars que vous êtes Tom Tompson! Ah! ah! ah! ah! Aïe! on ne devrait pas rire comme cela. Aïe! ah! ah! Vous êtes bien Tom Tompson!

On m'avait averti pourtant. Dans les ateliers des chemins de fer, dans les gares, sur les locomotives, le nez et la verrue de Tom Tompson étaient célèbres, et l'on m'avait prévenu que lorsque je le rencontrerais, je ne pourrais manquer de le reconnaître et de rire aux larmes, de rire jusqu'à la douleur et de crier. Vous êtes Tom Tompson! ce qui n'avait pas manqué.

Par malheur, c'était la première fois que le père d'Ellen venait à Albany, et par conséquent il n'y avait jamais exhibé ses désagréments physiques. Mon hilarité infinie attira l'attention des passants; une foule s'amassa, qui d'abord ne prit garde qu'à moi, et me crut fou; mais aussitôt que j'eus étendu le bras vers l'homme au nez, et que je lui eus lancé mon fameux: Vous êtes Tom Tompson! tous les regards suivirent machinalement la direction que j'indiquais. et à l'aspect de la verrue et de son propriétaire, dont les yeux furibonds roulaient de chaque côté de ce nez comme deux brasiers aux deux bords d'un double précipice, une clameur s'éleva, un rire inextinguible s'empara de la foule, et jamais, j'en suis certain, depuis que Noé a jugé à propos de se sauver de l'arche, jamais on n'a ri comme cela sur cette terre déplorablement désolée.

Intimidé par les regards qui s'étaient portés sur lui, singulièrement embarrassé par mon apostrophe, ahuri par les éclats de rire qui jaillissaient en fusées, ce malheureux faisait une mine qui devenait plus comique à chaque minute. Sa verrue, objet de l'admiration générale, commençait à se mouvoir, malgré lui, au bout de son nez, et prenait des poses, et faisait la belle comme pour mériter l'immense succès

d'enthousiasme qu'elle obtenait en ce moment.

Et plus Tom Tompson cherchait à donner à sa physionomie la placidité de l'étonnement, plus cette satanée verrue, agitée sans doute par des mouvements intérieurs de l'âme, se trémoussait sur son promontoire, et se plaçait de minute en minute sous un jour nouveau; en sorte que l'hilarité de la foule, qui semblait pourtant arrivée à son apogée, grandissait encore.

Il y avait des gens qui s'étaient assis sur le trottoir, et se tordaient en un rire nerveux. Vous jugez par là si le nez de Tom Tompson et la perle noire qui en faisait l'ornement produisirent leur effet.

Mais tout à un terme, même la patience de Tom Tompson. Il s'était séparé de sa fille Ellen pour se placer au centre du groupe dont il faisait la joie. Ses yeux furibonds allaient d'un rieur à l'autre, cherchant sans doute sur qui il pourrait faire retomber sa puissante colère.

Ce ne fut pas très long, s'il m'en souvient encore.

Nous étions deux personnes plus rapprochées de lui que les autres passants. Il s'avança droit vers mon voisin, et, repliant son formidable médius sur le pouce, pour lui donner la détente nécessaire, il asséna une terrible chiquenaude sur le nez du jeune homme, qui cessa de rire.

On pensa qu'il avait voulu s'attaquer ainsi à cette partie de la figure que tout être humain avait plus belle que lui. L'homme au nez meurtri poussa un rugissement, et porta précipitamment la main à son nez comme s'il n'eût pas été sûr de le retrouver à sa place, tant ce coup avait été violent.

Le public, qui s'attendait à quelque chose et qui commençait à se calmer, se reprit à rire de plus belle.

Quant à Tom Tompson, il se tourna vers moi pour se venger aussi. D'un puissant revers, il allait m'atteindre à la face et me casser peut-être deux ou trois dents, lorsque je me baissai rapidement; en sorte que son coup alla porter sur une figure voisine, mais non sans avoir fait voler mon chapeau à vingt pas.

Ce fut alors que les éclats de rire pri-

rent les proportions de la folie. Tout Hudson's-street ressemblait à un préau d'aliénés. Il y avait des gens qui se sauyaient à toutes jambes pour se guérir d'une telle hilarité.

Ce dernier accès, bien plus étonnant que les premiers, demande une explication, et je vais la donner de bonne grâce.

Dès l'âge de vingt-deux ans,— et j'en avais alors vingt-sept,—j'avais perdu la plupart des cheveux que je tenais de la mère nature. J'étais la victime d'une calvitie aussi absolue que possible.

Le mot victime n'est pas trop fort, car à l'époque même où j'avais vu mes cheveux s'en aller,—je n'ose pas dire un à un, puisqu'ils tombaient chaque jour par milliers,—sur le sommet de mon crâne on avait vu poindre une protubérance qui en peu de temps prit des proportions invraisemblables.

C'était une loupe, mais une loupe plus grande que nature, une loupe géante, qui, par-dessus le marché, affectait des formes bizarres. Vous voyez cela d'ici.

Quand je me découvrais volontairement, une perruque très admirablement construite dérobaît mon infirmité aux yeux de mes contemporains. Mais quand j'étais ce supplément dissimulateur et réchauffant, ma pauvre tête avait l'air d'un mamelon de montagne aride et désolé, au sommet duquel l'effort d'un volcan aurait produit une bosse immense.

Or, Tom Tompson, en faisant sauter mon chapeau, avait provoqué du même



Il fit sauter mon chapeau

coup l'enlèvement de ma chevelure artificielle, et l'effet de ma loupe sur les spectateurs de cette scène fut encore plus hi-

Un duel à Vapeur

larant que l'effet de la verrue automate dont Tom Tompson était si peu fier.

A peine étais-je décoiffé que la colère de mon adversaire tomba. Il éclata de rire à son tour, et se tint les côtes jusqu'au moment où, pouvant reprendre sa respiration, il s'écria :

—Vous êtes William Turkey!

Je fus stupéfait en entendant ainsi prononcer mon nom, et je ne comprenais pas, tant les hommes les plus enclins à rire des autres se figurent difficilement qu'on peut aussi se moquer d'eux, je ne comprenais pas comment Tom Tompson m'avait reconnu.

Je sus depuis que ma loupe était aussi célèbre dans les gares et sur les locomotives que la verrue de mon adversaire.

II

Je ne suis pas méchant, et, tout en faisant une plaisanterie à Tom Tompson, je pensais qu'il la prendrait du bon côté et finirait par en rire comme tout le monde.

Seulement je n'avais pas songé à me demander s'il me serait agréable, à moi, d'être aussi ridiculisé devant tous, et si je serais assez homme d'esprit pour m'amuser, avec la galerie, d'une mauvaise farce qui me serait faite.

Ce que j'avais espéré de Tom Tompson se réalisa. En fin de compte, il se mit à plaisanter avec les railleurs, trouvant lui-même des idées fort drôles sur son incomparable verrue.

Quant à moi, qui n'avais pas réfléchi à l'effet que produiraient sur mon esprit les railleries que j'appliquais aux autres, je me mis, — comme un imbécille, — dans une violente colère. Je pâlis, mes yeux s'injectèrent de sang, et toute ma face était hideuse de fureur. La foule, insultée par moi, riait de plus belle à chaque injure que ma furie me dictait.

Il en résulta naturellement que je devins encore plus enragé, et que je frappai deux ou trois personnes. Cette action déraisonnable pouvait m'attirer le mépris de miss Ellen et les repréailles de la foule; mais je n'avais plus conscience de rien.

Nous sommes généralement comme cela dans l'humanité!

Le public n'avait pas bien pris du tout les quelques horions que j'avais distribués, et je sentais, malgré ma folie passagère, qu'on allait me faire un mauvais parti.

Mais Tom Tompson s'approcha de moi, me mit la main sur l'épaule, comme s'il eût voulu prendre possession de quelque chose qui fût à lui, et, se tournant vers la foule, il dit :

—Cet homme, ladies and gentlemen, cet homme m'appartient. J'ai cru d'abord qu'il rirait, comme je venais de le faire, des disgrâces dont la nature l'a gratifié; mais il se fâche, frappe de droite et de gauche. Il juge donc que nous l'avons insulté. Pour être logique, il devra convenir que j'ai été insulté aussi, et par lui, qui a commercé. Un combat entre nous deux peut seul finir cette querelle, et je vous prie de me le laisser tout entier, afin que j'aie pour adversaire un homme et non un invalide.

Ce speech de Tom Tompson eut un succès énorme :

—Il a raison! il a raison! s'écria la foule. Hurrah pour Tom Tompson! hurrah pour sa verrue! hurrah pour son nez! hip! hip! hip! hurrah!

Je suis maintenant convaincu que Tom Tompson n'avait en aucune façon la pensée de me provoquer en combat singulier. Son seul but, en me réclamant sous cette forme originale, était de m'arracher à une populace qui, après son accès de violence gaieté, pouvait finir par m'écharper en un clin d'oeil.

Mais j'étais trop bête pour avoir compris la généreuse idée du père d'Ellen, et je m'écriai :

—Je veux bien. Entrons dans une taverne et réglons les conditions du combat.

Tom Tompson se mit donc à marcher à mon côté. Le gros du rassemblement continua sa promenade interrompue, et les curieux seulement nous suivirent, dans l'espoir d'apprendre quelque chose d'intéressant sur le duel qu'on leur avait annoncé.

Nous entrâmes dans un bar-room. La grappe d'indiscrets qui s'étaient attachés à nous s'égreña dans tous les sens,

sauf deux ou trois qui ne lâchaient pas aussi facilement le plaisir probable d'assister à la mort d'un homme.

Quoique je fusse encore ivre de ressentiment, je savais qu'il était d'usage d'être fort poli dans les circonstances où je me trouvais, et j'offris une bouteille de wiskey à mon adversaire.

On s'attabla,—miss Ellen était retournée à son hôtel.—On but énormément ; même on s'enivra si bien, que Tom Tompson, qui n'avait voulu que me sauver en m'enlevant à la foule, ne se souvint plus de rien, sinon que je l'avais insulté, qu'il m'avait injurié, et qu'il était parfaitement d'accord avec moi sur la nécessité absolue de la mort d'un de nous deux, la terre étant trop étroite pour supporter deux hommes dont le premier a une verrue, tandis que le second a une loupe.

—Ah ! mais, attention ! mon fils, s'écria Tom Tompson en frappant vigoureusement sur la table, attention ! il nous faut un combat dont on parle dans cent ans !

—Tom, je suis votre homme !

Comme je disais cela, je remarquai sa verrue : elle se dressait avec une allure des plus belliqueuses qui me fit plaisir.

—Ta loupe a bondi, mon fils, répondit Tom, et je suis sûr que tu n'auras pas peur. Inventons donc quelque chose qui soit... attends, il y a un mot de savant là-dessus qui peint bien la chose... hom... homénie... qui soit homérique : voilà le mot !

—Je ne sais pas ce que ça veut dire, mais j'accepte. Va pour homérique !

—Eh bien, mon fils, que dirais-tu d'un combat à la nage dans l'Hudson. On emporterait un poignard et... le reste se comprend.

—C'est joli, ce que vous proposez là, Tom, mais c'est peu pratique. Nous partirions, n'est-ce pas, chacun d'une rive pour nous rejoindre au milieu ?

—Naturellement.

—Eh bien, Tom, il se pourrait que, le courant nous entraînant l'un ou l'autre à quelques yards plus loin que nous ne le penserions, nous fussions obligés de nous rejoindre, de nous attendre et de dépenser beaucoup de force à nager.

—C'est vrai.

—De telle sorte qu'au moment où le combat réel commencerait, nous ne serions plus assez vigoureux pour ce beau moment : sans compter que celui qui serait dans le courant au-dessus de l'autre aurait un avantage.

—Tu as raison. Tu es un loyal "boy", mon fils. Il faut que les chances soient égales de part et d'autre. Trouvons autre chose.

Nous nous mîmes alors à boire du wiskey, et tant, que Tom ne trouva plus rien, pas même une lueur de raison dans sa pauvre tête.

Quant à moi, j'avais déjà combiné deux ou trois rencontres au couteau, à la carabine, et même au poison, lorsqu'il me vint une idée triomphante.

—Tom ! ne cherchez plus ! Tom ! j'ai trouvé ! m'écriai-je d'un air radieux.

—Tu as trouvé ! Il y a un mot de savant là-dessus, murmura mon adversaire en dodelinant sa tête. Voyons ce que tu as trouvé.

—Voilà : Un jour, sans rien dire, Tom Tompson montera sur sa locomotive et partira de Washington ; William Turkey, à la même heure, fera partir sa machine de New-York. Tom Tompson et William Turkey seront sur la même voie, comme par hasard. Ils seront seuls et donneront à leur monture toute la vitesse possible, jusqu'à ce qu'ils se soient rencontrés et qu'ils aient sauté en l'air tous les deux.

—Ça, c'est parfait, soupira Tom Tompson en ingurgitant un verre ; ça, c'est parfait.

—Il n'y aura plus qu'à s'arranger pour retomber sur ses pattes.

—Sur ses pattes ! sur ses pattes ! Tu en parles bien à ton aise, mon fils. Retomber sur ses pattes ! ça doit être fort difficile, grommela lentement Tom Tompson, qui avait toutes les peines du monde à articuler deux syllabes sans lancer un hoquet. Sur ses pattes ! Retomber sur ses pattes ! un problème, quoi ! C'est égal, mon fils, c'est convenu. Ton idée est superbe ; ce sera pour après-demain. Tu peux t'en aller, à moins que tu ne veuilles accepter à ton tour une bouteille de brandy.

III

Quand Tom Tompson voulut sortir de la taverne, il n'avait plus aucune idée des lois de l'équilibre, et il s'étala de tout son long sur la chaussée, en murmurant encore : Sur ses pattes ! un problème, quoi !

Ce qui n'empêcha pas cet excellent homme de se rappeler parfaitement ce qui était convenu, tandis que moi, qui en apparence était beaucoup plus froid que lui, je ne me souvins de rien, et si je partis de New-York ce jour-là, ce fut pour aller me promener dans la campagne.

Tom Tompson ayant fait sur sa machine les trois quarts de la route entre Washington et New-York, trouva que je manquais d'empressement à me porter à sa rencontre ; mais quand il entra en gare à New-York, il fut très surpris, peut-être même indigné de mes façons.

Aussi se mit-il à la recherche de votre serviteur pour lui faire sur sa conduite des reproches sanglants. Je revenais, — car il était déjà tard, — je revenais chez moi en suivant les quais, lorsque je me sentis frapper sur l'épaule.

— Je te cherchais, mon fils, dit gravement Tom Tompson, pour te dire que tu compromets les chemins de fer.

— Comment ! m'écriai-je en cherchant à reconnaître mon interlocuteur.

— Je suis Tom Tompson, mon fils, et tu devais partir aujourd'hui de New-York pour venir sauter en l'air avec moi et nos deux machines ?

— C'est vrai, Tom, c'est vrai.

— Eh bien, pourquoi n'es-tu pas venu ? tu n'as pas eu peur, je pense ? d'ailleurs tu dois te souvenir que c'est toi qui m'as provoqué.

— Eh bien, Tom, il faut me croire, car ce que je vais vous dire est la vérité pure ; c'est précisément le souvenir dont vous parlez, ou pour mieux dire la mémoire, qui m'a fait complètement défaut.

— Je veux le croire, dit Tom d'une voix assez railleuse.

— Vous m'aviez trop fait boire de wiskey, Tom, et j'en ai dormi quarante-huit heures ; après quoi je suis allé prendre

l'air, sans plus songer ni à vous ni à votre duel.

— Et alors ?

— Alors, ce sera pour demain, si vous n'avez pas mieux à faire.

— C'est bien, mon fils, ce sera pour demain.

Là-dessus nous nous séparâmes.

Le lendemain, en effet, je préparai ma locomotive comme si j'eusse été en service extraordinaire. Au milieu du brouhaha de la gare, on ne fit pas attention à moi.

Tom Tompson n'était pas retourné jusqu'à Washington. Il avait dû s'arrêter dans une petite ville intermédiaire qu'il m'avait désignée. A dix heures, sa machine se mettait en route aussi.

La seule difficulté réelle pour l'exécution de notre projet consistait à pouvoir prendre tous les deux la même voie sans exciter les soupçons des agents de la compagnie.

Je connaissais fort heureusement un aiguilleur dans une gare située à peu près aux deux tiers de mon parcours. Je lui dis que j'allais porter un secours sur la voie où la machine de Tom, lancée à toute vitesse, se dirigeait vers moi. Cet homme me crut, aiguilla, et je passai.

Vous dire que mon cœur ne battit pas un peu plus vite quand je me trouvai sur cette voie, et que je songai au choc imminent qui m'attendait, serait un mensonge infâme.

Aussi me mis-je en devoir d'accélérer la vitesse de ma locomotive, pour que le vertige de la course ne me laissât pas trop de temps à consacrer aux réflexions.

Je pouvais dérailler, je le désirais presque. C'était en effet une épouvantable idée, que celle que j'avais eue là. Deux fois dans ma vie, j'avais vu des locomotives se rencontrer, et je savais quel terrible chaos cela produit. Pour les hommes qui les montent, il n'en est plus question. Un miracle, un de ces miracles que l'imagination elle-même ne saurait inventer, tant il est improbable, peut seul sauver les malheureux.

Et puis, c'est une effrayante lutte. L'une des machines a l'air de vouloir monter

sur l'autre et l'écraser, mais celle-ci se dressa à son tour avec un bruit terrible. Les deux monstres se matent en jetant des cris aigus et sinistres de leurs sifflets; la respiration désordonnée de la vapeur se mêle à cette confusion; on jurerait qu'ils vont se prendre à bras le corps et chercher à se renverser l'un l'autre. Puis, souvent une chaudière éclate, des craquements de fer retentissent, et avec lourdeur les deux adversaires, vaincus, brisés, morts, retombent sur le sol déchirés par ce gigantesque et mortel embrasement.

Ce souvenir me revenait à l'idée perpétuellement, sans que je pusse parvenir à le chasser, et cela m'ennuyait fort.

—Ah ça! William Turkey, me dis-je enfin à moi-même, est-ce que par hasard tu aurais peur?... tu inventes un duel comme on n'en a jamais vu, et au moment même où le combat va avoir lieu, où en mourant tu vas épouvanter l'univers par ta gloire, voilà que tu te prends à trembler, et que tu voudrais bifurquer!... Du charbon dans le brasier, William, et en avant!

Ce léger speech me raffermi un peu. Je mis du charbon dans le foyer; mais comme je relevais la tête, je sentis une sueur glacée envahir mes tempes et mon dos. Tom Tompson n'était pas à plus d'un mille de moi, et nous allions l'un et l'autre d'un train d'enfer.

Voulez-vous que je vous dise tout? Eh bien, je fermai les yeux en m'adossant à ma provision de charbon, et j'attendis.

Une minute après, je perçus quelque chose qui ressemblait à un coup de vent, j'entendis un bruit rapide à ma gauche... et je chancelai.

Mais, chose étrange, je marchais toujours, et le choc n'avait pas eu lieu. Cela me surprit plus que vous ne pourriez le croire. J'ouvris les yeux. Devant moi, plus rien, pas plus de Tom Tompson que de guignes. Je faillis tomber d'étonnement. Où diable était-il passé? Je jetai un regard derrière ma machine, et alors je vis mon adversaire qui s'éloignait de moi.

C'est à croire à quelque sortilège. Comment avait-il passé sans me briser, sans se briser lui-même? Est-ce qu'à l'ex-

emple des gentlemen riders, il avait dressé sa locomotive à franchir les obstacles et à courir les steeple-chases?

Ce n'était guère probable. Cependant il devait y avoir une raison, et je me creusai en vain la cervelle pour la trouver.

Au fond, comme je n'étais pas fâché de m'être tiré de ce mauvais pas, je finis par donner ma langue aux chiens devant un pareil rébus, et je ralentis ma vitesse pour pouvoir revenir tranquillement sur mes pas. Ce qui fut fait.

Et en arrivant près d'une petite gare, aux abords de laquelle je jugeai que nous avions dû nous rencontrer, je vis aussi revenir Tom Tompson, mais non pas sur la même voie que moi, ce qui me surprit un peu.

Nous stoppâmes l'un et l'autre, et j'appris alors ce que je n'avais pu voir, tant mes yeux étaient bien fermés lorsque j'attendais stoïquement la mort.

Un aiguilleur, plein de naïveté et de présence d'esprit,—il faut bien l'avouer, ayant vu deux locomotives s'avancer l'une vers l'autre avec une vitesse de cinquante milles, avait d'abord poussé une exclamation d'étonnement, puis, prompt comme la pensée, s'était jeté sur sa barre, et avait tiré dessus d'une façon désespérée, de telle sorte que Tom Tompson, qui était arrivé le premier à la hauteur de la gare en question, avait pris, malgré lui, et pour notre salut commun, une autre voie.

—“Devil!” s'écria Tom Tompson aussitôt qu'il put se faire entendre, cet imbécile nous a fait manquer notre affaire.

C'est à recommencer, mon fils.

IV

Tom Tompson avait la réputation d'être extrêmement entêté. Il me fit bien voir qu'il n'avait pas usurpé cette renommée.

Le lendemain, il se présenta chez moi tout guilleret, et me fit mille excuses et compliments, traitant l'aiguilleur, à qui nous devions d'être encore en vie l'un et l'autre, de triple butor, d'âne enrégimenté, de boeuf obtus, et de cent autres ap-

pellations qui ne le cédaient en rien, comme anémité, aux premières.

Si je n'étais pas sûr d'avoir des lectrices,—et en grand nombre,—je transcrirais même la suprême injure qu'il lui adressa, injure qui n'a pas d'équivalent dans toutes les langues.

Mais je sais trop ce que je dois aux convenances, aux lecteurs et à moi-même, pour pousser l'amour du détail aussi loin, bien que je sois fanatique de la scrupuleuse exactitude des faits, lorsque je me permets d'écrire une narration quelconque.

Après avoir tempêté à son aise, et conséquemment fait prendre à sa verrue les diverses poses qu'elle affectait en pareil cas, Tom Tompson me tendit la main et me dit :

—Mon fils, ce sera donc pour après-demain.

—Va pour après-demain, Tom.

—Mais cette fois il ne faut pas manquer notre coup. Tu serais ridicule à jamais et moi aussi.

—A Dieu ne plaise, Tom, que cela arrive.

—Bien, mon fils, bien ! au revoir donc ! Je te dis au revoir !

—Au revoir, Tom.

Le surlendemain, je partis comme la première fois.

Il faisait très beau. J'ignore complètement si je dois attribuer ma bravoure à l'état de l'atmosphère ; mais il est certain que j'étais crâne, ce matin-là, à un degré incalculable. On a remarqué que les révolutions sont bien plus tôt faites et les batailles plus tôt gagnées lorsque le ciel est pur de tout nuage, ou tout au moins quand il ne pleut pas.

Le brouillard et la pluie refroidissent singulièrement le courage des hommes, et l'on n'aime pas mourir par un mauvais temps. Sans dissenter plus longuement sur ce sujet, je n'ajouterai qu'une dernière preuve : beaucoup, mais beaucoup de spleenétiques ou de désespérés ont remis leurs projets de suicide à une époque indéterminée, parce que l'eau de la rivière au fond de laquelle ils allaient se jeter leur semblait grise et froide.

Quoi qu'il en soit, j'étais fort décidé à

mourir comme un héros, quoique plusieurs fois (déjà, même en mettant mes chaussettes, le matin même, je me fusse dit que j'allais me faire tuer comme un imbécile, sans profit pour personne, pas même pour moi.

Mais enfin j'avais une loupe, et Tom Tompson une verrue ; il fallait bien que nous subissions les conséquences de cette malveillance de dame Nature.

Bref, quand je fus au grand air, filant un nombre considérable de milles à l'heure, je ne pensais plus qu'à écraser Tom, qui d'ailleurs, me paraissait mettre un acharnement singulier à me rencontrer avec sa locomotive. Je ne voulais apparemment pas me rappeler que c'était moi qui avais proposé la chose.

J'avais fait quarante-huit milles,—vous n'exigez pas le chiffre des fractions, je pense,—et j'étais toujours bouillant de courage et d'impatience, lorsque je dus obéir à un signal qui m'ordonnait impérieusement de m'arrêter.

Un accident grave avait eu lieu sur la voie. Je voulais bien me faire écraser par Tom Tompson, et l'écraser moi-même par la même occasion, mais je n'avais aucune raison d'aller me buter contre un fouillis de wagons déraillés et de voyageurs aplatis.

Je ralentis donc ma vitesse, et il était temps, car j'allai m'arrêter à vingt-cinq yards du lieu où avait eu lieu l'accident en question.

C'était une épouvantable marmelade de wagons, de locomotives, de marchandises de toute sorte : sucres, mélasse, balles de coton, barriques de vin, tonneaux de whiskey, etc., etc.

Le train qui venait de dérailer ne transportait pas de voyageurs. A la seule inspection de la machine, je sus par quel émécanicien il était monté. C'était toujours là notre première pensée à nous autres, parce que nous n'ignorons pas qu'un émécanicien il était monté. C'était toujours ces balistique.

Heureusement,—si ce mot n'est pas trop cruel,—j'acquis la certitude que le mécanicien et le chauffeur, qui étaient probablement morts à quelques pas de moi, se trouvaient être les deux plus misérables,

les deux plus paresseux, les deux plus ivrognes, les deux plus insupportables drôles de l'Amérique.

Je leur fis mentalement une oraison funèbre appropriée à leur mérite et d'autant plus courte que mon estime pour leur infortunée carcasse était moins grande.

Après avoir sommairement accompli ce devoir sacré, je mis pied à terre pour faire le tour des décombres et prêter mon secours au déblayement de la voie, si cela était nécessaire.

Quel ne fut pas mon effarement, lorsque je vis accourir vers le train le mécanicien que je venais de pleurer si brièvement ! On a bien raison de dire que la mort ne veut pas des vauriens.

Ce sacrifiant, lancé en l'air par l'arrêt subit de sa machine, avait été précipité,—par miracle,—dans une large et profonde mare au fond de laquelle il avait exécuté un plongeon incomparable,—de dos.

Grâce à cette bienheureuse circonstance, sa chute amortie était devenue un simple bain d'eau malpropre, mais protectrice.

—Un de sauvé ! me dis-je, tant mieux.

Comme je finissais cette réflexion, le chauffeur apparut à son tour. Il était alerte et gai, et quand il fut à deux pas de moi, je m'aperçus qu'il exhalait un parfum agréable et pénétrant, que sa cabriole n'expliquait pas assez.

Cela faisait du reste un étrange contraste avec l'odeur qu'exhalait le mécanicien.

Car celui-ci, tout imprégné de boue puante, aurait fait fuir un préparateur d'assa-foetida.

Interrogé, le chauffeur raconta qu'envoyé dans les airs par la vitesse acquise, il ne songeait qu'à mourir, lorsqu'il se sentit atteint dans sa parabole par de petites branches qui lui fouettaient le visage. Puis, comme il se rapprochait de la terre, une sorte de hamac se forma sous lui ; il était à demi soutenu par un bouquet de lauriers-roses très touffu, très doux et très parfumé. Il glissa encore quelques secondes sur ce lit de fleurs qui amortit l'impulsion à laquelle il obéissait malgré lui, et enfin ce chenapan, tout couvert de parfum, se trouva mollement étendu, sans une

égratignure, sur une pelouse épaisse et fleurie, à l'ombre des lauriers-roses, à deux pas d'une source, comme un demi-dieu de l'antiquité en rupture d'Olympe.

—Ah ! si ces deux gaillards-là eussent valu quelque chose, comme vous ou moi !

Mais au moment même où le chauffeur finissait de raconter son aventure, on entendit une voix qui partait du milieu du gâchis.

—Qu'est-ce encore ? s'écria-t-on de toutes parts.

—Vous pourriez bien dire : qui est-ce ? malhonnêtes ! répondit la voix.

Je tressaillis et me mis à courir dans la direction où se percevaient les appels. On me suivit ; et quel fut mon étonnement lorsque je finis par retirer de sous une vraie compote de marchandises, qui ? vous l'avez deviné, mais avouez que c'était un peu fort, qui ? Tom Tompson ! Tom Tompson en personne. Sa verrue était intacte, lui aussi.

Il m'aperçut ou me devina.

—C'est une mâle chance, mon fils. Il faudra recommencer. Toi qui ne trouvais pas mes idées pratiques, il me semble que les tiennes nous donnent un peu de mal au point de vue de l'exécution.

Une chose à laquelle je n'avais pas pensé, c'était la cause de l'accident. Je l'avais maintenant sous les yeux. Tom Tompson et sa locomotive, arrivant à toute vitesse contre moi, s'étaient heurtés, après une courbe de la voie, contre le train dont il ne restait plus que des miettes.

—Et comment avez-vous été jeté là-dessous, Tom ?

—Ma foi, mon fils, je n'en sais absolument rien. Il y a eu étourdissement. Je ne suis revenu à moi qu'au moment où tu m'as entendu crier.

—Vous avez du bonheur !

—Tu trouves ? William, mon fils, ne te moque pas de moi. Voilà deux journées que je perds, sans compter la locomotive, et c'est une affaire à reprendre. Mais pour la prochaine, je t'attendrai à un endroit où ce sera plus certain, près du pont de Black-River.

—Vous tenez donc beaucoup à me tuer ?

—Moi ! pas du tout. Mais puisque c'est

convenn... Est-ce que par hasard tu me enverrais capable de reculer?

—Je n'ai pas dit ça, Tom; je n'ai pas dit ça.

—Eh bien! mon fils, ce sera pour mardi, si tu veux!

—Non, pas mardi, j'ai une invitation chez mistress Tapeton... Mercredi, Tom, mercredi.

—Mercredi, mon fils, je suis à tes ordres. Viens prendre une goutte de brandy, cela nous remettra.

V

Il était dit que nous ne pourrions jamais nous rencontrer, et Tom Tompson avait raison; mon idée n'était pas pratique du tout.

D'abord, les surveillants des compagnies commençaient à s'étonner de nous voir partir si souvent l'un et l'autre sous des prétextes futiles, car enfin il fallait des prétextes des prétextes; ensuite, nous avions constaté qu'il était extrêmement difficile de passer tous les deux sur la même voie. A chaque instant, il se trouvait là un aiguilleur pour nous remettre dans le droit chemin, ou un inspecteur pour s'enquérir des causes de notre voyage dans des conditions si anormales.

Quoi qu'il en soit, le mercredi suivant, nous fûmes l'un et l'autre fidèles à notre promesse, Tom Tompson montait naturellement une autre locomotive, puisque la sienne avait précédemment servi à culbuter un train, à baigner un mécanicien et à parfumer un chauffeur par des procédés inconnus jusqu'à ce jour, et d'ailleurs difficilement praticables dans la vie courante.

Quant à moi, j'avais toujours la même machine.

Mais il semblait que j'eusse absolument changé de coeur; mes hésitations de la première journée ne se présentèrent seulement pas à mon esprit, et je hâtai le moment du choc autant qu'il était en mon pouvoir.

Avais-je comme une intuition de l'issue féconde que devait avoir ce combat terri-

ble et nouveau? Qui sait? Peut-être aussi le spectacle des trois mécaniciens sauvés dans une rencontre qui devait, d'après toutes les prévisions ordinaires, leur coûter dix fois la vie, me faisait-il penser, à mon insu, qu'un homme pris entre deux monstres de fer peut en réchapper.

En partant, j'étais non-seulement serein et tranquille, mais j'avais dans l'esprit une pointe de gaieté à laquelle, du reste, je n'aurais pu trouver de véritable cause. Tom Tompson, il me l'a dit plus tard, se déclarait incessamment à lui-même, tout en lâchant sa vapeur pour venir me tuer, que mon idée était absolument stupide, et que son combat dans la rivière aurait eu bien plus de physionomie.

J'ai encore le regret de n'avoir pas vu sa verrue dans ce moment-là, car elle devait être, vous n'en doutez pas, particulièrement phénoménale. Mais le bonheur ici-bas n'est jamais complet.

Vous allez trouver, lecteurs, que je vous fais languir et que je ne vais pas droit au but. J'aurais bien voulu vous y voir, pour juger de l'empressement que vous y auriez mis à ma place. Quant au but, un but suprême, je marchais vers lui, je vous assure, avec une rapidité que je jugeai très convenable.

Seulement, dans ces moments-là, l'esprit a une faculté de réflexion excessivement prompte, et je vous fais part de la centième partie, à peine, de ce que je me disais.

J'approchais de Black-River.

Il y a sur beaucoup de fleuves américains d'immenses ponts sur lesquels passent les chemins de fer. Mais ils ne sont pas fixes. Les nécessités de la navigation fluviale ont forcé les ingénieurs à trouver des systèmes qui permissent aux navires de passer.

Ces ponts peuvent donc s'ouvrir. Chaque moitié se replie vers la rive et laisse le passage libre aux plus grands navires. Lorsque les bâtiments ont traversé cette partie de la rivière, les deux moitiés de pont se rejoignent et se juxtaposent exactement pour laisser franchir le fleuve et l'espace aux trains les plus rapides qui soient au monde.

Sur Black-River existe un pont de cet-

te sorte. A mesure que j'avançaïs, j'acquiesçais la certitude que nous allions nous rencontrer sur le pont, et que ce choc serait effroyable dans ses conséquences.

Par suite d'une courbe assez vivement accusée, ni Tom Tompson ni moi ne pouvions voir le pont. Mais la voie ferrée côtoyant pendant quelques milles les deux rives opposées de Black-River, j'aperçus la fumée de sa machine; il devait voir la vapeur de la mienne.

C'en était fait, cette fois. Pas le moindre aiguilleur qui pût contrarier notre projet, pas le moindre train auquel nous dussions nous heurter avant de nous briser l'un contre l'autre. Le thermomètre de ma gaieté baissa de plusieurs degrés, je dois en convenir.

Cependant je ne faiblis pas. Je bourrai ma machine de charbon, et je me plantai debout sur le tender.

Il était maintenant certain que nous devions nous broyer au milieu de la rivière.

Mais au moment où l'un et l'autre, nous eussions dû entrer sur ce pont de malheur, j'entendis un craquement terrible sur la rive de Tom Tompson, et avant que j'eusse pu me faire une idée de ce qui se passait, un autre craquement, plus épouvantable encore, retentit à mes oreilles, et j'aperçus le vide devant moi, à mes côtés, partout...

—Le pont était ouvert!!! m'écriai-je machinalement, et Tom Tompson dut en dire autant. Nous n'avions songé ni l'un ni l'autre que c'était tout naturel, puisque nous avions choisi l'heure où aucun train ne pouvait gêner notre marche, et par conséquent ne pouvait obliger les gardiens à réunir les deux fragments du tablier.

J'eus comme une vague idée que j'avais brisé les barrières. Il me sembla voir de l'autre côté de Black-River quelque chose d'énorme faire un formidable plongeon pendant qu'un homme tourbillonnait dans l'espace; puis tout manqua sous mes pieds. J'étendis les bras, je perçus le bruit sourd de la chute d'un poids énorme et le sifflement particulier d'un brasier qui s'éteint, puis je me sentis entrer dans l'eau, la tête la première.

Je dois même ajouter que je dus pénét-

trer dans le liquide élément avec une telle impétuosité, que pas une goutte d'eau ne jaillit autour de moi. Je disparus au fond du fleuve comme une balle. Si quelque chose peu chanceuse eût passé en ce moment à l'endroit où je tombai, il est certain que j'aurais produit sur la pauvre bête étonnée l'effet d'un projectile foudroyant.

Que se passa-t-il alors? Oh! mon Dieu! je pourrais avoir l'air de l'ignorer et profiter de l'occasion pour vous faire accroire que je fus sauvé par un miracle et par un ange... du sexe féminin.

Mais comme je sais très bien comment je fus tiré de là, j'aime mieux vous le dire tout de suite.

Tom Tompson était vraiment un homme admirablement constitué. En supposant que ma loupe fût un désagrément physique composable à sa verrue, il est certain que je lui étais bien inférieur sous tous les autres rapports.

Il fut,—vous le comprendrez,—il fut naturellement un peu étourdi par le plongeon qu'il venait de subir; mais cet étourdissement ne dura pas, et, quelques secondes après l'événement, on le voyait reparaître à la surface du Black-River; même son premier mot fut pour moi, car il murmura entre ses dents:

—Cette idée est vraiment impraticable. Encore une fois, il va falloir recommencer. William Turkey, mon fils, tu aurais dû accepter ma première proposition.

Cela dit, il jeta, tout en nageant, un regard autour de lui, et se mit à m'appeler de toutes ses forces. Mais j'étais toujours au fond de l'eau, sans plus me douter qu'il existât au monde des ponts, des verrues, des rivières, des loupes, un Tom Tompson, et des locomotives.

—God! s'écria alors mon adversaire, est-ce que cet imbécile serait assez inconvenant pour se noyer ici, sans se soucier de son honneur et de la promesse qu'il m'a faite de nous briser l'un contre l'autre?

Puis, après avoir repris haleine:

—Mais je ne l'entends pas comme cela. Je ne veux pas qu'il meure noyé, tant que notre duel n'aura pas eu de résultat satisfaisant.

Cela dit, Tom Tompson plongea comme

Un duel à Vapeur

un marsouin, et se mit à faire des perquisitions au fond de la rivière. Plusieurs fois il fut obligé de remonter à la surface pour respirer. Mais enfin il m'aperçut, plongea une dernière fois, me saisit par un bras et me fit gagner avec lui la rive, sur laquelle il me déposa sans connaissance et à moitié asphyxié.

VI

Après m'avoir fait rendre à la rivière une bonne partie de l'eau que je venais de lui emprunter, Tom Tompson me prit dans ses bras et me porta dans une ferme située à peu de distance du théâtre de notre cabriole.

Tout le bruit que nous avions fait en tombant dans le Black-River ayant attiré une copieuse quantité de curieux, on aida mon imperturbable adversaire à me transporter. Cela n'empêcha pas d'ailleurs ces braves gens de s'égayer à leur aise du nez de Tom et de ma tête. Mais ça ne parvenait plus à nous émouvoir.

On m'étendit sur un lit; la fermière voulut me faire de la tisane, et on alla chercher un chirurgien pour me soigner. Mais avant que la tisane fût infusée, avant que le médecin fût arrivé, j'étais sur pied, toujours grâce à cet animal de Tom qui, connaissant mieux ma nature et jugeant de moi par lui-même, s'était contenté de me faire absorber une pinte d'eau-de-vie.

Naturellement, nous ne jugeâmes pas à propos de rester plus longtemps dans la ferme, et nous reprîmes le chemin d'une gare, afin de pouvoir rentrer chacun chez nous le plus tôt possible.

Chemin faisant, Tom Tompson m'adressa la parole :

— Mon fils, me dit-il, nous sommes certainement dans une fausse position vis-à-vis des compagnies.

— Oh ! certainement, comme vous dites ; certainement, Tom.

— Voilà trois locomotives que leur coûte ton idée, sans parler d'un train tout entier dans lequel se trouvait beaucoup de mélasse et de brandy.

— Il est probable, répondis-je, qu'on va nous demander des explications.

— Et que diras-tu, mon fils, lorsqu'on t'interrogera ?

— Je dirai, Tom... je dirai... ma foi, je n'en sais rien. Et vous ?

— Moi ! je dirai la vérité.

— Ah !

— Oui, mon fils, et tu feras bien de m'imiter en cela. Si ces messieurs ne sont pas contents nous saluerons la compagnie, et, Dieu merci ! la jeune Amérique ne manque pas de chemins de fer où l'on sera heureux de recevoir et de payer fort cher les deux intrépides mécaniciens du monde, au lendemain du jour où ils ont tenté de s'immortaliser.

— Vous avez peut-être raison. Mais...

— Je te comprends, mon fils, et comme toi je pense que c'est là la difficulté ; nous laissera-t-on recommencer ? car il faut que nous recommencions.

— Tom, croyez-moi, on ne nous laissera pas recommencer.

— Eh bien, mon fils, nous nous passerons de la permission.

Quand je vous disais que Tom Tompson était entêté.

Le soir même nous étions rentrés. On nous fit venir au siège de la compagnie, comme nous l'avions prévu, et nous fûmes interrogés.

Tom Tompson, sans hésiter, fit un



Tom fit un speech de 20 minutes

speech qui dura bien vingt minutes, dans lequel il entremêla quelques mots latins à beaucoup de paroles inutiles sur l'hon-

neur, le devoir et la gloire. Bref, il parla comme un livre, au grand étonnement de ses chefs et de moi-même; puis il déclara que, pour la compagnie, la gloire d'avoir deux mécaniciens aussi acharnés compensait et au delà, le léger inconvénient de perdre quatre locomotives et vingt-cinq wagons, sans compter les marchandises.

On l'écouta, on l'admira, on lui donna raison, et même on nous rendit notre emploi, mais avec précaution de nous demander notre parole d'honneur de ne plus recommencer.

—S'il ne s'agit que de ne plus recommencer sur les lignes de votre compagnie, messieurs, je suis prêt à faire cette promesse, m'écriai-je alors; mais il ne peut pas nous être défendu d'essayer encore une fois sur un autre chemin de fer!

—Sur un autre chemin de fer, cela ne nous regarde pas, répondit, avec beaucoup de sagesse, le président.

Quand nous fûmes dans la rue, Tom Tompson me dit :

—Écoute, William, il ne faudrait pas laisser traîner cette petite affaire.

—Certes, Tom, je comprends aussi bien que vous la nécessité d'en finir une bonne fois; mais j'avoue que je suis un peu découragé.

—Découragé, mon fils! qu'est-ce que c'est que ce mot-là?

—Ne vous emportez pas, Tom; voici ce que je veux dire: Mon idée, que nous avons trouvée si admirable au premier abord, me semble aujourd'hui impossible comme exécution.

—Je te l'ai dit cent fois, mon fils; mais tu es entêté. Moi, vois-tu, je cède à tout le monde, et pourvu qu'un combat ait lieu, dont notre honneur sorte sauf, je me range à ton opinion nouvelle, si toutefois tu en as une.

—Hélas! Tom, je n'en ai pas.

—Il faut nous creuser la tête alors.

A ce moment je quittai Tom Tompson pour entrer dans une boutique, afin d'acheter une nouvelle perruque; car vous pensez bien que mon ancienne était restée au fond de la rivière en compagnie des deux locomotives.

Quand je revins, enchanté d'avoir recouvert ma protubérance capitale, mon

compagnon marcha vivement vers moi et me dit :

—Mon fils, j'ai une idée et une idée que je crois honorable en même temps que nouvelle.

—Parlez, Tom, parlez. Je suis tout oreilles.

—Demain, nous reprendrons notre service. En conséquence, nous nous croiserons sur la voie au moins deux fois par semaine.

—C'est exact, Tom.

—Eh bien, mon fils, au premier voyage pendant lequel nous devons nous rencontrer, nous emporterons chacun un solide revolver, et nous lâcherons nos six coups l'un sur l'autre avec autant d'adresse que possible.

—Et si nous nous manquons?

—Alors, on cherchera autre chose. Mais je te recommande d'apporter tout tes soins à me bien viser; je ferai tout, de mon côté, pour ne pas te manquer, car il faut l'avouer, mon fils, nous perdons notre temps d'une pitoyable façon.

Trois jours après, le train de voyageurs que traînait ma locomotive s'avancait à toute vitesse sur une ligne droite, lorsque je vis poindre à l'horizon une panache de vapeur; c'était le convoi de Tom Tompson.

Je priai poliment mon chauffeur de se mettre à l'abri, le suppliant d'ailleurs de ne pas m'en vouloir s'il attrapait quelque éclaboussure, et j'armai mon pistolet.

Monsieur, je vous assure que mon émotion, cette fois-là, fut plus grande que les autres. Tom s'avancait comme la foudre; il m'ajustait déjà de loin, et moi-même je m'étais mis en position de viser aussi bien que faire se pouvait.

Quand j'y pense maintenant, je trouve ça très bien. Tom Tompson m'était évidemment supérieur, et son idée était superbe.

Pour un spectateur, cette scène n'aurait pas manqué d'être émouvante. Les deux trains, comme des oiseaux de proie, fondaient l'un sur l'autre; nous n'étions plus qu'à cent yards, puis jusqu'à cinquante, qu'à trente yards de distance; enfin nous nous rejoignîmes. Je pressai la détente deux fois, trois fois, six fois.

Un duel à Vapeur

Pif! paf! pif! Ce fut une vraie fusillade. Pif! paf! pif! encore, et déjà nous étions loin l'un de l'autre. Les voyageurs épouvantés mirent le nez à la portière. Je n'avais assurément aucune idée de ce qu'était devenu Tom Tompson, mais je me sentis soudain aveuglé par quelque chose de chaud qui décollait de mon front sur mon nez et dans mes yeux :

—Etes-vous blessé! me cria le chauffeur.

—C'est possible, lui répondis-je.

—C'est sûr, dit-il, vous êtes couvert de sang.

Malgré l'affirmation du chauffeur, je doutai. Je ne sentais, en effet, aucune douleur, sauf un léger picotement sur la tête à l'endroit de ma loupe, mais je connaissais ça.

Enfin, je cherchais encore la cause de mon hémorrhagie, lorsque j'arrivai à destination.

Sans plus attendre, je repris le train de retour, et je partis à toute vapeur, pour tâcher de rejoindre le convoi de Tom Tompson, qui n'avait qu'une douzaine de milles d'avance sur celui que je ramenaïs.

Je chauffai si bien, que j'arrivai en gare presque en même temps que lui. Il avait deviné ma pensée; et sautant à bas de sa machine, il se mit à courir vers la mienne, sur laquelle il sauta comme un chat, en criant :

—O Providence! ô Providence!

—Tom, qu'avez-vous?

—Ce que j'ai? Demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Regarde-moi, mon fils, regarde-moi. Tu m'as opéré sans douleur! tu m'as opéré et cautérisé du même coup.

Je reculai ébahi. Tom Tompson avait toujours son nez, mais il n'avait plus de verrue: il me parut beau.

Ce fut un trait de lumière. Je fis sauter mon chapeau à tous les diables, je lançai ma perruque ensanglantée à vingt-cinq ou trente pas, et je tendis mon crâne à Tom Tompson.

—Comme la main! unie comme la main! Mon fils, nous avons inventé le duel chirurgical. Tu n'as plus de loupe, je n'ai plus de verrue; une seule chose m'inquiète à présent.

—Quoi donc?

—J'ai peur de loucher quand mes yeux ne la rencontreront plus au bout de mon nez. C'est égal, mon fils, viens dans mes bras: tu es beau, je suis superbe. On dîne ce soir chez Tom Tompson, et on dînera toute la nuit. Tu m'as opéré, je t'ai opéré; William, veux-tu ma fille?

—Miss Ellen ne me connaît pas beaucoup et ne doit pas m'aimer.

—Elle t'adore! imbécile de chirurgien à vapeur que tu es, elle t'adore; et, sans ta loupe, je te l'aurais déjà offerte. Mais maintenant que tu ressembles à tout le monde, je te dis: Prends-la.

—Tom, cela suffit: je la prendrai demain. Le révérend Smith nous mariera à deux heures.

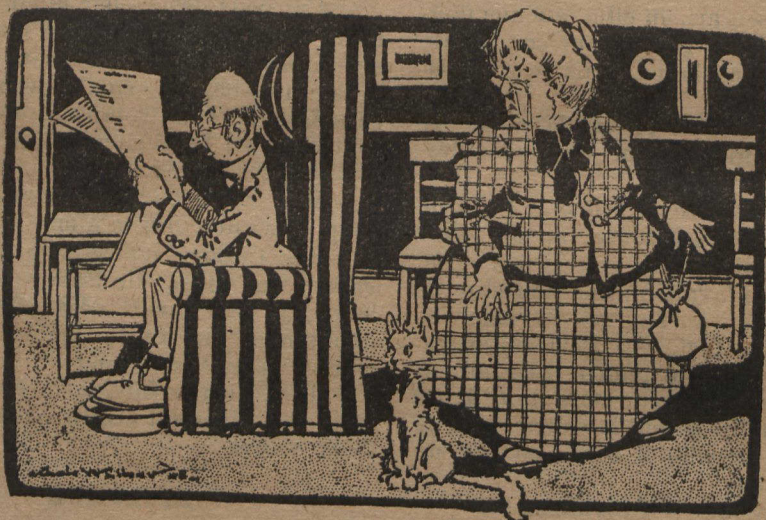
EPILOGUE

Ellen est un ange; mes cheveux ont repoussé, et j'ai onze enfants des deux sexes,—sans verrue et sans loupe.



Ellen est un ange...

AMENITES CONJUGALES



Lui, (après avoir lu son feuilleton, dans lequel un des héros découvre un trésor enfoui sous terre).—Ah! combien je voudrais moi aussi découvrir un trésor enterré.

Elle.—Et moi! ne suis-je donc pas ton trésor?

Lui.—Oui, mais tu n'es pas enterrée.

Un Dejeuner A La Campagne

UN beau matin de mai, Granbidard, petit épicière de la rue Brise-Miche, s'éveilla de bonne heure; à côté de lui son épouse ronflait.

—Mélanie! appela-t-il.

—Et puis, après? fit la femme, qui avait le réveil grincheux.

—Mélanie, j'ai acheté, hier, quarante caisses de pruneaux à vingt cents plus bas que le cours.

Mélanie, pour toute réponse, se tourna de l'autre côté avec un grondement inarticulé.

—Et des beaux pruneaux, tu sais, poursuivait l'épicière, des pruneaux bien en chair, bien savoureux!... On en mangerait!... Une vraie occasion, ces pruneaux-là!

—Ah! laisse-moi tranquille!... je dors!

—Ça fait 8 piastres de bénéfice net, continua l'autre sans s'émouvoir. Aussi, j'ai une idée. Quand on gagne 8 piastres dans un jour, on peut bien se régaler d'une petite distraction... Ma foi! c'est décidé!... Jeudi prochain, nous irons déjeuner sur l'herbe, à la campagne.

Du coup, Mme Granbidard se mit sur son séant. Depuis quinze ans qu'elle était mariée, elle n'avait jamais quitté son comptoir, où l'attachaient les exigences du commerce. Et, pourtant, que de fois, les jours de soleil, elle avait envié le sort de ces privilégiés qu'elle voyait partir gaiement pour la campagne!

—Dire qu'ils vont manger sur l'herbe! soupirait-elle.

Manger sur l'herbe, c'était son rêve!... et voilà qu'il allait se réaliser!

—Mais le magasin? objecta-t-elle.

—On le fermera! repartit carrément le mari. Je sais bien que c'est des folies,

mais tant pis! Après nous la fin du monde!...

Tout le reste de la semaine, on parla de la promenade projetée. Le quartier fut mis au courant. A chaque client qui pénétrait dans la boutique, l'épicière ne manquait pas de dire:

—Faites vos provisions d'avance, vous savez... parce que nous fermons jeudi...

—Ah! vous fermez jeudi?

—Oui, nous allons à la campagne! ajoutait-elle en se rengorgeant.

Et il fallait entendre comment elle mordait à pleine bouche dans ce mot de "campagne".

—Vous avez bien de la chance! lui disait sa voisine la mercière.

—Pourquoi donc ne viendriez-vous pas avec nous? fit Mme Granbidard, que l'excès de la joie rendait expansive.

—Oh! je ne voudrais pas abuser...

—Allons, c'est dit. Vous nous accompagnerez. Plus on est de fous...

Mme Picadet se hâta d'accepter.

Quant à Mme Granbidard, elle avait à peine laissé échapper cette phrase qu'elle eût voulu la retirer. C'est qu'elle était jalouse, l'épicière! Et sa voisine avait une réputation avérée de coquetterie. Elle se ruinait en pommades, en sachets et en eaux de senteur, cette femme! Une méchante petite mercière de la rue Brise-Miche, je vous demande un peu; si cette chipie allait séduire Granbidard!

Mais il n'y avait plus à y revenir. Ce qui était dit était dit. N'empêche que l'épicière enragea jusqu'au dimanche. Granbidard eut à essayer des "scènes" successives et multipliées auxquelles il ne comprenait absolument rien. Il était devenu tellement ahuri, le pauvre homme! qu'il en oubliait jusqu'aux traditions les

plus sacrées de l'épicerie. Il donnait le poids juste à ses clients!...

La mercière, elle, planait au-dessus de ces querelles de ménage. Assise toute la journée devant sa machine à coudre, elle piquait, elle piquait sans relâche. C'était une jolie robe rose qu'elle étrennerait pour ce jour-là.

Enfin il se leva, ce grand jour si ardemment attendu! Dès six heures du matin, Mme Picaudet, vêtue de sa robe rose, entra chez les époux Granbidard, radieuse, le sourire aux lèvres. Mélanie, au contraire, avait l'air rechigné d'une personne ayant mal dormi.

—Vous n'êtes pas malade, au moins, madame Granbidard? demanda la mercière, tremblant déjà pour le sort de l'excursion champêtre.



Et la pluie tombait toujours...

—Pas du tout, ma's ce sont les punaises qui m'ont empêchée de fermer l'oeil.

—Des punaises!... chez un épicier? dit la robe rose en riant; vous ne manquez pas de poudre insecticide, cependant?

—Ah! ouiche! la poudre insecticide... ça les engraisse! fit Mme Granbidard avec impatience.

Il y avait là un parti pris manifeste de contradiction; la mercière se tut, et pendant que Mme Granbidard achevait sa toilette, elle aida le mari à disposer dans un panier les provisions du déjeuner: un morceau de veau froid, une boîte de sar-

dines à 25 cents, 10 cents de fromage et un flacon de wiskey à 25 cents, plus une bouteille de café froid pour combattre les indigestions que risquait d'engendrer un menu aussi somptueux.

—On fait les choses en grand ou bien on ne s'en mêle pas, déclarait noblement Granbidard... Et, maintenant, en route! Alors, la caravane se mit en marche. Granbidard tenait d'un bras le panier, et de l'autre sa femme, qui se cramponnait à lui comme pour affirmer son droit de propriété exclusive. Mme Picaudet suivait.

Et la troupe défila dans la rue Brise-Miche, saluée au passage par les voeux du charbonnier, de la fruitière et de divers autres commerçants échelonnés sur son passage.

Mais comme on arrivait sur le boulevard St-Laurent quelques gouttes d'eau commencèrent à tomber.

—Diable! fit l'épicier.

—Cela va abîmer ma robe! gémit la voisine.

—Quelle idée aussi de mettre une robe rose pour aller à la campagne! remarqua aigrement Mélanie.

—Le rose va très bien aux blondes, déclara le galant Granbidard, surtout quand elles ont la peau bien blanche, et Mme Picaudet a la peau comme du lait.

L'épicière lança à son conjoint un regard furibond.

—Peuh! ricana-t-elle, ce n'est pas difficile d'avoir la peau blanche, quand on se beurre de cold-cream et de poudre de riz!

Mme Picaudet, qui voulait à tout prix éviter un esclandre, ne releva cette impertinence que par un silence dédaigneux.

Grâce à ce mutisme pacifique rien n'éclata, si ce n'est l'orage.

Les touristes, qui avaient d'abord ouvert leurs parapluies, lurent s'abriter sous une porte.

Au bout d'une heure, on se remit en route par les rues inondées.

Peu après, nouvelle averse, deuxième station sous une porte.

—Comme c'est amusant! grogna Mélanie.

—Ma pauvre robe! se lamenta Mme Pi-

Un déjeuner à la Campagne

caudet, en regardant sa fraîche toilette fripée par la pluie et mouchetée de taches de boue.

Granbidard, qui connaissait le cœur féminin, voulut consoler la mercière.

—Elle vous va néanmoins très bien, votre robe... Elle vous fait une taille ravissante... Aïe! eh bien! qu'est-ce qu'il te prend?

Mélanie venait de le pincer jusqu'au sang.

—Madame se serre peut-être trop? fit-elle avec ironie.

—Non, certes, répondit la mercière blessée par cette supposition malveillante; seulement, j'ai un corset de bonne faiseuse... Vous qui êtes si grosse, ajouta-t-elle d'un ton vinaigré, vous devriez bien vous fournir chez elle... Elle saurait vous amincir la taille.



C'était un joli temps!

—Ne dirait-on pas que je suis faite comme un sac de patates?

—Je ne dis pas cela, mais enfin...

—Je ne tiens pas à avoir l'air d'un manche à balai, moi!... Il y en a qui croient avoir une taille fine parce qu'elles ressemblent à la catin à Jeanneton.

—Plaît-il?... C'est pour moi que vous dites cela, madame?

—Comme vous voudrez, madame?

La querelle menaçait de s'envenimer, Granbidard s'interposa. Mais sa femme, exaspérée, voulut continuer son chemin sur-le-champ.

—Il pleut encore, observa le mari.

—Tant pis! ragea sa douce moitié qui

pensait: "Tant mieux! ça va finir de lui gâter sa robe!"

Le fait est qu'au bout d'un quart d'heure, la toilette de Mme Picaudet, si triomphante le matin, n'était plus qu'un chiffon informe; les deux femmes clapotaient dans l'eau, côte à côte, sans dire un mot, s'envoyant sournoisement dans le cou les égouts de leurs parapluies...

Bref, quand la caravane déboucha sur le square Viger, il était midi et demi: on était en route depuis huit heures du matin.

—Si nous prenions les chars, proposa Granbidard, dont le poids du panier commençait à paralyser le bras; quand on est en partie de plaisir, il ne faut pas regarder à la dépense.

Hélas! toutes les voitures étaient archi-pleines.

—Bigre! fit l'épicier en se grattant la tête. C'est que je commence à avoir faim, moi! Et vous, mesdames?

—Oh! moi, je n'y pense pas, déclara poliment Mme Picaudet.

—Mais, moi, j'ai l'estomac dans les talons, s'écria la hargneuse Mélanie. Je ne vais pas plus loin. Mangeons.

—Où ça?... sur le trottoir?

La querelle allait se rallumer; Granbidard faisait assez sotte contenance.

—En somme, insinua-t-il en désignant le square qui est en face de la gare, nous pourrions peut-être déjeuner-là.

Mme Picaudet se récria: dame! ce n'était pas ce qu'elle avait rêvé!

—Quoi! dans le square? fit-elle.

—Pourquoi pas? dit Mélanie qui aurait été désespérée d'être du même avis que la mercière.

Et Granbidard de s'extasier:

—Il y a des arbres, de la verdure!... C'est presque la campagne!... Et puis... c'est presque salissant! acheva-t-il avec un regard suppliant à l'adresse de Mme Picaudet.

Celle-ci se laissa enfin fléchir. Les excursionnistes s'installèrent donc dans le square, sur un banc mouillé, près du bassin, et se mirent en devoir de débaler leurs provisions.

Hélas! quel spectacle! Le pain ressemblait à une éponge; le veau avait em-

prunté au journal qui l'enveloppait l'empreinte des caractères d'imprimerie; le fromage ne formait plus qu'une pâte gluante. Horreur! trois fois horreur!

Inutile de dire que le repas fut lugubre.

Pour comble de malheur, une averse s'abattit sur les dîneurs au milieu du festin, de sorte qu'ils durent manger leurs derniers morceaux d'une main, en tenant de l'autre leur parapluie ouvert.

Les passants étonnés qui apercevaient ce trio de gens mangeant sous la pluie dans le square désert les prenaient pour des fous.

Résultat: une copieuse et multiforme indigestion, qui obligea les trois touristes à venir s'échouer, lamentables épaves, dans l'arrière-boutique d'un ice-cream d'où ils passèrent leur après-midi à ingurgiter des tasses de thé...

Drôle de partie de campagne!

—Eh bien? fit le charbonnier d'un ton goguenard, en les voyant déboucher dans

la rue Brise-Miche vers les six heures du soir, vous avez été mouillés, hein?

—Les grenouilles auront eu beau temps, ricana cette mauvaise gale de fruitière qui avait la spécialité des mots à double entente.

Malgré la rage qui la suffoquait, Mme Grandbidard eut l'héroïsme de sourire.

—Il a donc plu à Montréal? demanda-t-elle hypocritement.

—Pas une goutte à la campagne! appuya Grandbidard.

Et pendant que son mari ouvrait la porte de la boutique et que Mme Picaudet rentrait vivement chez elle pour dissimuler le désastre de sa robe rose, l'épicière conclut, avec l'intonation joyeuse d'une petite folle qui a passé sa journée à cueillir des fleurs et à courir après les papillons:

—C'est égal! de temps en temps, une promenade comme ça... au grand air... ça fait du bien... ça repose!!!...

LE CHEVREUIL

Octobre nait.—Alors, on voit au boulevard,
Devant ces restaurants où le boeuf est né vache,
Des chevreuils avancés, dont le poil se détache,
Suspendue par le pied à leur dernier hart.

Les mouches à gogo, se taillent une part
Sur le ventre qui prend les tons de la pistache,
Mais, contemplant le sol où du sang noir fait tache,
Ça doit être bien bon!—dit un gamin bavard.

Mon Dieu, préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis et mes ennemis même,
Dans le mal triomphants.

D'avoir jamais, Seigneur, aux tables à prix fixe,
Sous le nez, dans les flots d'une sauce proluxe,
Un cuissot de ces faons!



AUTOMNE

A mon ami Charles Gill.

O les funèbres chants que nous gémit l'automne!
O la triste pitié des estivals sanglots!
Automne: froids rayons, bruit des vents, chocs des flots,
Fuites d'oiseaux zébrant les fonds du ciel atone!

O toute la sombreur des soirs endoloris
Ombrageant les grands pins qui branlent des fronts chauves
Et, sur le sol crispé, l'amas des feuilles fauves,
Symbole de nos coeurs, de nos chairs, de nos cris!

Automne!... Pleurs et deuils... N'éveillons pas la tombe...
Dormez, nature, et vous, marchez vos pas tremblants;
Et toi, silence... et toi, vieil homme aux cheveux blancs,
Va mêler ta poussière au brin d'herbe qui tombe.

Partez, humain, allez enclore vos néants
Sous l'immobilité qui pour toujours vous garde,
Vils troupeaux confiés à l'immortelle garde
De l'Ombre et de la Mort ces deux lutteurs géants.

Partez: car il n'est plus de feuilles dans les arbres,
Plus de fleurs dans les prés, ni d'oiseaux dans les bois:
Ce n'est plus le printemps, ce n'est plus l'autrefois,
Et les fronts sont roidis comme le froid des marbres.

Pleurs et deuils!... Oh! partez pour l'éternelle nuit
Qui, de ses doigts plombés, clora votre paupière
Et vous endormira sous votre croix de pierre
Avec tout ce qui passe, avec tout ce qui fuit!

Adieu!... Le vent dira votre glas monotone,
Nos douleurs planeront sur vos spectres glacés...
Dors, nature! Dormez aussi, bons trépassés.
O le funèbre adieu que leur clame l'automne.

A. de BUSSIÈRES.

LES MONSTRES DISPARUS

La vie immense ouvrait
ses informes rameaux.

(Victor Hugo.)

IL Y A des milliers d'années quand, sous le geste puissant du Créateur, la terre sortit du néant, elle ne ressemblait guère à ce qu'elle est aujourd'hui.

Elle eut alors de terribles convulsions dont les plus meurtriers tremblements de terre d'aujourd'hui ne peuvent pas donner une idée.

Son aspect et sa végétation changèrent

souvent comme changèrent également les animaux qui vivaient à sa surface. Des monstres horribles et gigantesques l'habitaient; on a été longtemps sans les connaître d'une manière exacte, mais à notre époque, les savants sont arrivés à déterminer leur forme et leur grandeur au moyen des empreintes et des squelettes parfois presque entiers que l'on a découverts.

Passons donc un peu ces monstres en revue; nous ne choisirons que les plus curieux et cependant cela formera une collection importante qui intéressera les lec-



Deux stégocéphales qui se demandent peut-être ce qu'ils sont venus faire sur la terre et paraissent déjà atteints d'un spleen intense



Dycinodon. Quels animaux étranges nous révèle la paléontologie! Êtres hideux, d'ailleurs, et qui ont bien fait de disparaître...

teurs de la "Revue Populaire", nous en sommes sûrs.

Bien que nos gravures représentent les animaux entiers, comme s'ils vivaient, il est à peine besoin de faire remarquer que ce n'est pas ainsi qu'on les retrouve dans le sol. Les seuls vestiges que les géologues arrivent à retirer des terrains sont des ossements plus ou moins incomplets, parfois, bien rarement, nous l'avons dit, des squelettes entiers. Mais les savants sont gens de ressource; il leur suffit d'un simple morceau d'os pour reconstituer—à peu près, bien entendu—la charpente entière. Une fois le squelette connu, il est assez facile, par l'examen de la surface des os auxquels ils s'inséraient, de supputer l'épaisseur des muscles qui formaient la chair de l'animal. Recouvrez le tout d'une peau plus ou moins écailleuse, plus ou moins poilue, et vous aurez un animal reconstitué, restauré, comme l'on dit, en partie par l'imagination, en partie par suite de déductions scientifiques.

Dans les terrains que nous ont laissés les périodes au cours desquelles les terres étaient en majeure partie submergées, on ne rencontre guère que de rares poissons, mais pas un seul animal terrestre ou amphibie.

A l'époque carbonifère les terres commencent à émerger sensiblement, et ces continents se peuplent d'une abondante végétation—telle peut-être qu'il ne s'en est plus formé depuis—végétation qui a donné naissance à la houille. Dans ces immenses forêts de fougères, d'arbres, n'apparaît cependant aucun animal terrestre, sauf d'assez rares insectes qui ne réussissaient pas à en égayer la morne solitude. Néanmoins un lent travail d'évolution s'accomplissait sous les eaux. Des espèces aquatiques, en gagnant la terre ferme, se transformaient les unes en batraciens, les autres en reptiles.

Il y avait d'énormes salamandres, dont la tête atteignait parfois 3 ou 4 pieds de long et était recouverte de plaques osseuses rappelant celles des poissons de l'époque précédente. La bouche, énorme, était largement fendue et portait à l'intérieur une multitude de dents, aussi bien sur les mâchoires que sur les autres os, armes peu terribles d'ailleurs, qui ne leur servaient qu'à happer les animaux sans défense dont elles faisaient leur nourriture. Des recherches habilement conduites ont permis de retrouver les larves de ces animaux; elles étaient pourvues de branchies comme les jeunes têtards de nos grenouilles. Ils présentaient donc des métamorphoses: aquatiques dans leur jeune âge, ils ne devenaient terrestres qu'à l'état adulte. Certaines espèces avaient une taille infime: le protriton, par exemple, n'était pas plus gros que les tritons actuels, dont il était le précurseur. D'autres, au contraire, étaient allongés, comme passés à la filière, et leur corps serpentiforme ou presque dépourvu de membres, avait—ou plutôt devait avoir, car on n'a pas retrouvé d'animaux entiers—plus de 45 pieds de long.

C'est dans ce même goupe des batraciens qu'il faut ranger les labyrinthodontes. Ces énormes bêtes se traînaient dans les marais et les lagunes et, de temps à

autre, traversaient l'eau en nageant ; leurs membres postérieurs, tournés en arrière, indiquent en effet des animaux nageurs. Leur peau était en partie lisse, en partie couverte d'écailles. Leur tête, avec ses orbites petites et ses narines terminales, rappelait assez bien celle des crocodiles. En examinant les terrains où ils avaient vécu, on a trouvé des empreintes rappelant celles produites par la main humaine et les géologues qui les virent pour la première fois eurent une émotion rappelant celle de Robinson Crusoé à la vue d'une empreinte du pas de Vendredi : mais il fallut bien vite déchanter ; ces empreintes aux doigts renflés au milieu furent reconnues pour être celles des labyrinthodontes. On a retrouvé aussi l'empreinte de leur queue, qui vraisemblablement traînait sur le sable ou la vase.



L'apparition de ces vertébrés marque la fin de la période primaire. Dès le commencement de la période secondaire, on les voit s'épanouir avec une ampleur sans pareille, tant par le nombre des individus que par la variété des espèces.

Plus tard, nous retrouvons les énormes labyrinthodontes, qui se développent beaucoup, puis disparaissent sans qu'on sache ce qu'ils sont devenus : des gars aussi bien taillés cependant auraient dû, semble-t-il, durer plus longtemps. Mais c'est là un cas fréquent : on voit une espèce apparaître plus ou moins timidement, plus ou moins imparfaite. Peu à peu, on la voit se transformer, prendre de l'embonpoint, augmenter ses moyens de défense, et, comme preuve que tout cela est utile, pulluler en grand nombre. Puis, presque tout d'un coup, l'espèce disparaît sans qu'on sache exactement pourquoi.

À côté des empreintes de pas à cinq doigts des labyrinthodontes, on trouve d'autres empreintes de pas à trois doigts. On a cru longtemps que ces vestiges appartenaient à quelques oiseaux gigantesques et le fait aurait été vraiment intéressant. Mais les illusions ne durèrent pas

longtemps. On reconnut qu'il y avait deux sortes de ces pas, les unes larges produites vraisemblablement par les pattes de derrière, les autres plus faibles représentant les pattes de devant : on avait donc à faire à un quadrupède. Quant à savoir quel était ce quadrupède—un reptile, selon toute probabilité,—on n'a jamais pu savoir qui il était ni comment il était constitué. Peut-être était-ce un descendant des labyrinthodontes. Comme consolation, on l'appela brontozoum et tout fut dit.

Les reptiles prennent ici une grande importance : ils pullulaient véritablement surtout au bord des marécages, et il n'aurait pas fait bon vivre au milieu d'eux. La plupart rappelaient beaucoup par leur mode d'existence les crocodiles, nos contemporains, c'est-à-dire qu'ils vivaient presque constamment dans l'eau, en nageant assez peu ainsi qu'en témoignent leurs pattes à peine palmées, mais plutôt en se traînant sur la vase du fond des marais. De temps à autre, ils venaient sur le bord des étangs prendre un bain de soleil. Leur corps était revêtu de tubercules coriaces qui leur permettaient d'échapper à la dent des autres reptiles. La tête fort longue était garnie de nombreuses cornes,

À citer parmi ceux-ci le dicynodon qui donne vaguement l'impression d'une tor-



Zanglodon

Malgré la lourdeur de son corps, il a "de l'allure", et, s'il existait encore, aurait un succès fou dans les jardins zoologiques et les salons dans une séance de "cake-walk"

Les monstres disparus

tue gigantesque qui serait sortie de sa carapace. Cette analogie est surtout produite par la tête énorme qui, à part deux grosses canines caillantes, portait une véritable armature cornée. Comme étranger, il faisait bien pendant au zanglodon qui se promenait — quel étrange animal — sur ses jambes de derrière, avec la lenteur d'un bourgeois déambulant sur le boulevard. Parmi les "élégants" de cette époque, le zanglodon devait occuper un bon rang, non pas qu'il eût l'air bien spirituel, mais parce qu'il était bien "taillé" et pou-

Cette époque présente encore un autre intérêt: c'est elle qui a vu apparaître le premier mammifère, c'est-à-dire le premier chaînon qui, se continuant dans les âges ultérieurs, devait aboutir enfin à l'humanité. Bête très modeste, d'ailleurs, que ce mammifère, le dromathérium, sorte de petit rongeur marsupial, sarigue en miniature et encore imparfaite.



Les faunes que nous venons d'étudier



Le plésiosaure

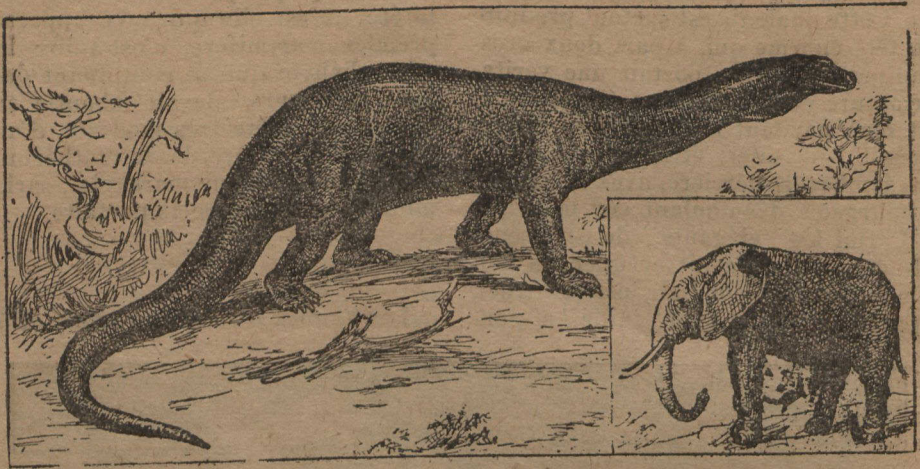
La terreur des mers secondaires, l'animal sournois qui se glisse dans les herbes et engloutit sa proie avant qu'elle ait le temps de s'en apercevoir.

vait sans doute se livrer avec ses mains à toutes sortes de facéties.

Il faut remarquer que tous ces reptiles diffèrent profondément des espèces actuelles, non seulement par l'allure générale, mais encore et surtout par les moindres détails de leur anatomie. La plupart même ne peuvent rentrer dans la classification actuelle, on a été obligé de créer pour eux des groupes spéciaux aux noms plus ou moins barbares que j'aime mieux ne pas vous répéter.

étaient déjà bien curieuses, mais ce n'est encore rien à côté de celles de la période jurassique qui leur succèdent immédiatement. La nature semble avoir voulu en faire le repaire des êtres fantastiques, inouïs, tels par exemple que des reptiles volants comme des chauves-souris ou pourvus de plumes comme des oiseaux.

Quelle faune bizarre et fantastique! La sculpture et la peinture chez les Anciens et les modernes ont agrandi le monde réel en inventant des êtres qui n'ont jamais



L'atlantosaure

L'animal qui bat le record pour la longueur. Pour faire apprécier sa grande taille comme elle le mérite, on a figuré à côté de lui un éléphant, un pygmée!

pu exister. Pense-t-on que les sphynx des Egyptiens, accroupis sur le sable, les centaures, les faunes, les satyres des Grecs, les griffons moitié hindous, moitié perses, les goules du moyen âge, les anges-serpents de Raphaël ne puissent trouver d'analogie dans les êtres vivants qui ont peuplé la terre en ces temps antiques ? Il semble, au contraire, que tous ces reptiles pourraient rivaliser avec les dragons à gueule enflammée de Médée, les serpents volants avec les serpents de Laocoon, les plus anciens ruminants et les grands animaux avec les taureaux couronnés de Babel, les sphynx gigantesques de Thèbes, les hydres d'Hercule et les harpies d'Homère.

Tout être a son cadre naturel. De même qu, de nos jours, il est difficile de se représenter le chameau sans l'associer au désert, il est également difficile de ne pas associer les crocodiliens de l'âge jurassique à la forme de la terre jurassique dont ils étaient les seuls habitants. Ils s'aventurèrent sur la plage. Mais quelles terres trouvèrent-ils devant eux ? Basse, marécageuse, étroite, la terre ne sollicitait d'aucun être un effort puissant pour en prendre possession. Quand le troupeau des sauriens s'était traîné sur la vase, aucune proie ne l'attirait, il s'arrêtait. Une

patte informe, courte, palmée, l'arrière-bras serré au corps, suffisait pour occuper et visiter le banc de terre, informe, étroit, qui tour à tour noyé et émergeant, offrait un sol amphibie à une vie amphibie. Et comme, sur cette vase desséchée, où chacun se traînait lentement, il n'y avait pas de péril à éviter, il n'y avait aussi ni nécessité ni désir de fuir et de se hâter. C'est dans ce sens que l'on peut dire que cette antique figure du globe impose sa forme et ses habitants.

Cette forme fut celle des reptiles. Là où le sol manquait, la mode de progression terrestre ne pouvait se développer. Il n'était besoin ni de marcher, ni de courir, ni de voler ; il suffisait de ramper. Avec les sauriens, se hasardaient les tortues ; comme il s'agissait pour elles de se poser à terre, et que cette terre n'était qu'un point, elles n'eurent pas besoin de se hâter ; sur cette terre rampante, elles n'eurent qu'à ramper pour conquérir leur domaine ; elles reçurent là comme un sceau d'immobilité.

Sur cette langue de terre, si la patte, le pied ne pouvaient se développer par le mouvement et la rapidité, comment l'aile aurait-elle pu acquérir sa puissance ? La nécessité de l'aile ne se comprend que lorsque de grands espaces terrestres s'ou-

Les monstres disparus

vrent à l'horizon, qu'il faut les traverser pour atteindre une proie visible de loin, ou pour changer de climat par les migrations vers une autre contrée.

Mais sur les plages perdues des temps jurassiques, quel être avait besoin de prendre l'essor pour parcourir un si étroit do-

git pas de plonger en un clin d'oeil du haut d'un roc inaccessible dans une vallée béante. Il n'y a encore ni montagnes ni vallées, mais un sol uni, rare, rampant, échanéré, où tous les objets sont rapprochés. Que le reptile, caché dans le marécage puisse happer au vol un essaim de



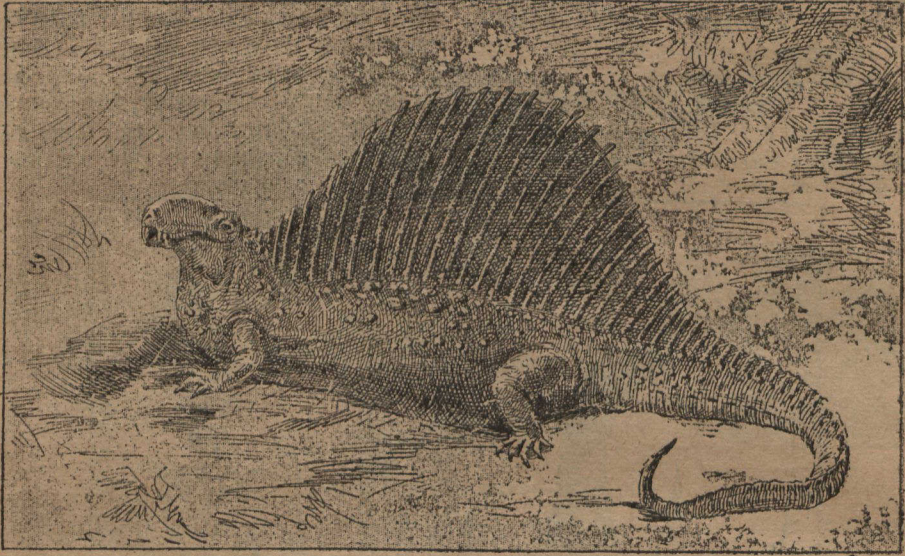
Iguanodon des Montagnes-Rocheuses

Ah! la curieuse bête, et qu'il aurait été amusant de chasser à l'époque où elle vivait !
Voyez-vous un corps-à-corps avec ce monstre? Pauvre de nous!...

maine? Aussi les oiseaux manquent encore. Lorsqu'un premier vestige d'aile paraît, c'est l'aile d'un reptile, le ptérodactyle, avec sa gueule dentée d'un saurien, et deux ailes membraneuses. C'est assez pour lui car il ne s'agit pas de traverser pour lui ces vastes océans pour aborder des continents qui n'existent pas encore; il ne s'a-

libellules ou quelque grand scarabée, cela suffit à son premier instinct de mouvement.

Le temps du vol véritable n'est pas encore venu; l'aile ne se déploiera, dans sa grande envergure, qu'avec le déploiement et l'envergure des terres fermes, avec le soulèvement des montagnes, l'approfondis-



Le dimétrodon

Le grand-oncle de nos lézards et, malgré son aspect, pas plus féroce qu'eux

sement des vallées, le changement des climats, des températures, l'émersion des archipèls et des continents qui offriront des lieux de repos pour les vastes traversées et un but aux migrations lointaines.

Ainsi les âges du monde ne s'écoulent pas sans laisser une figure vivante d'eux-mêmes. Ils s'impriment d'une manière ineffaçable dans les créatures qui se succèdent. Ils revivent en elles. Chaque moment de la durée s'est pour ainsi dire fixé dans un type, dans une espèce, une famille, qui le représente. Si le désert disparaissait, il serait encore figuré dans le chameau. A ce point de vue, la série des êtres organisés reproduit, de nos jours, la série des grandes époques écoulées. Chaque végétal, chaque animal, ramené à son type, est comme une date fixe dans la succession des événements qui forment l'histoire du globe.

Parmi les reptiles les plus communs de la période jurassique, il faut citer les ichthyosaures, dont le nom, assez bien choisi, veut dire "poisson-lézard"; ils sont en

effet aux lézards ce que les cétacés sont aux autres mammifères. Quand je dis "lézard" c'est une manière de parler, car les ichthyosaures ne rappellent que d'assez loin les gentilles petites bêtes que, le long du chemin, on voit s'étaler voluptueusement au soleil. Les ichthyosaures étaient en effet des animaux massifs, ayant parfois trente-six pieds de long. La tête, longue et pointue, rappelait un peu celle des brochets, avec des yeux énormes, — de la grosseur d'une tête humaine, — qui devaient leur donner un aspect terrifiant. La gueule était garnie de tout un bataillon de dents longues et pointues au milieu desquelles il n'aurait pas fait bon mettre la main.

C'était un reptile à queue médiocre et à long museau pointu, armé de dents aiguës; deux yeux d'une grandeur énorme devaient donner à sa tête un aspect tout à fait extraordinaire, et lui faciliter la vision pendant la nuit. Il n'avait probablement aucune oreille externe. Il respirait l'air en nature et non pas l'eau comme les poissons; ainsi il devait venir souvent à la surface de l'eau. Néanmoins ses membres courts, plats, non divisés, ne lui

Les monstres disparus

permettaient que de nager, et il y a grande apparence qu'il ne pouvait pas même ramper sur le rivage, autant que les phoques; mais s'il avait le malheur d'y échouer, il y demeurerait comme les baleines et les dauphins.

Non moins curieux sont les plésiosaures qui donnent un peu l'impression d'un phoque, avec une queue assez longue, des pattes transformées en larges nageoires et, — ce qui leur donne un caractère bien particulier, — un cou d'une longueur extraordinaire, très mobile, et terminé par une

crainte d'échouer. Des mollusques de toute sorte devaient être la pâture des espèces faiblement armées, tandis que les pliosaures, au cou court, à la tête trapue, aux dents longues et fortes, donnaient la chasse aux poissons, cependant puissamment cuirassés, aux crustacés qui pullulaient dans les mers jurassiques et aux nombreuses ammonites qui flottaient à la surface de l'eau. Les plésiosaures proprement dits étaient généralement des animaux d grande taille. D'autres, les pliosaures, eux, arrivent à une taille vraiment gigan-



Stégosour

Il paraît fortement armé. C'est un trompe-l'oeil! Les autres animaux et les intempéries en ont eu rapidement raison.

tête de lézard, petite relativement au reste du corps et garnie de nombreuses dents. Un genre voisin, le pliosaure, avait un cou plus court.

Ces animaux étaient essentiellement des animaux de haute mer; la forme et la disposition de leurs dents indiquent un régime exclusivement carnivore; il est probable que les espèces qui avaient le cou très allongé, pouvaient saisir leur proie à une grande distance, soit à la surface de l'eau, soit dans les bas-fonds où le reptile n'aurait guère pu aborder, dans la

tesque; leur mâchoire n'avait pas moins de 5 pieds 8 pouces; le crâne avait 4 pieds 9 pouces, sa largeur la plus grande était de 2 pieds et 1 pouce; certaines dents ont jusqu'à 1 pied de long, et nous connaissons des mâchoires qui ont au moins 6 pieds de long, ce qui doit faire supposer une taille vraiment colossale.

C'étaient de vraies baleines!

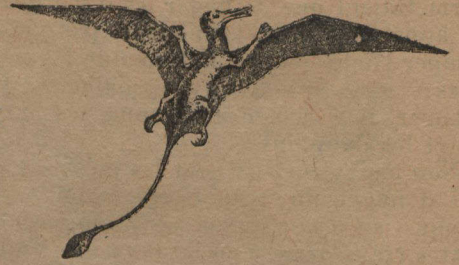
Pour faire pendant aux gigantesques

plésiosaures de haute mer, on trouvait sur terre également d'énormes monstres. Ils ont valu à leur période le nom bien choisi de "règne des reptiles". A ce moment, il régnait par toute la terre une grande chaleur qui semblait indispensable à la vie des dinosauriens : on les voit disparaître, en effet, presque totalement, dès l'époque où tout concorde à montrer que le froid commençait à devenir vif, surtout en hiver.

C'est parmi les dinosauriens que doit prendre place le plus grand animal qui ait jamais paru sur la terre, l'atlantosaure, auprès duquel les éléphants ne seraient ne seraient que des pygmées, puisqu'on en connaît qui atteignaient près de 120 pieds de long. Il marchait sur ses quatre pattes volumineuses, en laissant traîner une queue assez longue. Le cou était très allongé et mobile, terminé par une tête remarquablement petite, comme cela se voit souvent chez les reptiles jurassiques. C'était sans doute une bête lente et stupide, se promenant à la façon des ours actuels : chaque empreinte de ses pas n'avait pas moins de 3 pieds de diamètre,—excusez du peu.

Il y a aussi l'iguanodon qui avait près de 30 pieds du bout du museau à l'extrémité de la queue et debout sur ses membres de derrière, attitude qu'il avait en marchant, il s'élevait à plus de douze pieds au-dessus du niveau du sol.

La tête est relativement petite, très comprimée ; les narines sont spacieuses et comme cloisonnées. L'extrémité des mâchoires devait être vraisemblablement pourvue d'un bec destiné à couper les grandes fougères qui poussaient sur les bords des lagunes et des marécages dont le sol était entrecoupé ; les dents, qui sont crénelées aux bords, indiquent un régime essentiellement herbivore et se remplaçaient aussitôt qu'elles venaient à être usées. Le cou devait être très mobile. Les côtes, qui sont fortes, indiquent de vastes poumons. Les membres antérieurs, bien plus courts que les postérieurs, se terminent par une main garnie de cinq doigts ; le pouce est terminé par un énorme épéon qui, revêtu de sa griffe, devait être une arme extrêmement redoutable. Le



Rhamphorynque

Le premier pas vers la conquête de l'air ; un "plus lourd que l'air"

membre postérieur est muni de trois doigts seulement, probablement réunis par une palmure ; le bassin ressemble plus à celui des oiseaux qu'à celui des reptiles actuels. La queue, un peu plus longue que le reste du corps, a jusqu'à 15 pieds, et se compose de près de 50 vertèbres : elle est très comprimée latéralement, comme celle des crocodiles, et devait servir de rapide et puissant moyen de propulsion.

Quand il nageait lentement, il se servait des quatre membres et de la queue. Voulait-il, au contraire, avancer rapidement pour échapper à ses ennemis, il ramenait les membres antérieurs, les plus courts, le long du corps et se servait exclusivement des membres postérieurs et de son appendice caudal. Dans ce dernier mode de progression, il est clair que plus les pattes de devant sont petites, plus elles se dissimulent, et moins, par conséquent, elles causent de résistance au déplacement de l'animal dans l'eau. Comme confirmation de ceci, on observe que, parmi les formes ayant la manière de nager sus-indiqué, les membres antérieurs sont d'autant plus réduits que la bête est plus aquatique.

A terre, les Iguanodons marchaient à l'aide des membres postérieurs seuls ; en d'autres termes, ils étaient bipèdes à la manière de l'homme et d'un grand nombre d'oiseaux, et non sauteurs comme les kangourous ; de plus, ils ne s'appuyaient point sur la queue, mais la laissaient simplement traîner.

Mais, dira-t-on, vous avez comparé tout à l'heure, en parlant de la vie aquatique, les iguanodons aux crocodiles ; ceux-ci

Les monstres disparus

pourtant ne sont pas adaptés à la station droite. Qu'avaient donc besoin les iguanodons d'une marche bipède s'ils possédaient des moeurs analogues? Il me paraît au contraire, que se tenir debout a dû être un grand progrès, et voici pourquoi:

Les iguanodons- étant- herbivores devaient servir de proie aux grands carnivores de leur époque; d'autre part ils séjournèrent au milieu des marécages. Parmi les fougères qui les entouraient, ils auraient vu difficilement ou pas du tout arriver leurs ennemis; debout, leur regard pouvait planer sur une étendue considérable. Debout encore ils étaient à même de saisir leur agresseur entre leurs bras



Hesperornis royal

Un oiseau qui a des dents; les poissons dont il se nourrissait trouvaient sans doute qu'il en faisait un mauvais usage

courts mais puissants, et de lui enfoncer dans le corps les deux énormes éperons, vraisemblablement garnis d'une corne tranchante, éperons dont leurs mains étaient armées.

Enfin, la marche bipède devait certainement permettre aux iguanodons de regarder plus rapidement le fleuve ou le lac dans lequel ils prenaient leurs ébats, qu'une marche quadrupède continuellement contrariée par les nombreuses plantes aquatiques jouant, en quelque sorte, le rôle des broussailles.

A la même époque, vivaient dans les Montagnes-Rocheuses, des reptiles analogues aux iguanodons mais couverts de plaques osseuses, d'épines énormes, qui leur constituaient, surtout dans les régions dorsale et caudale, une armature formidable.

Citons encore le dimétronon, grand lézard de 6 pieds de long, qui, malgré son aspect terrifiant, était un animal inoffensif. Son énorme crête, qui sans doute pouvait se ployer et se déployer à volonté, ne servait probablement qu'à effrayer ses ennemis.

Peu méchant non plus le stégosaure de 36 pieds de long, au corps formidablement armé de tubercules cornés et de crêtes osseuses. Il était lourd et ne se déplaçait sans doute pas plus que les paresseux d'aujourd'hui. Sa bouche petite et peu armée ne devait pas d'ailleurs lui être d'un grand secours pour se défendre de ses ennemis.

Ces deux reptiles, comme tant d'autres, se protégeaient de l'attaque de ceux qui voulaient les détruire, plutôt par leur armature cutanée que par la fuite. Il n'en est pas de même des ptérosaures qui mettaient une distance respectueuse entre eux et leurs ennemis en s'envolant dans les airs à tire d'ailes.

Chez les ptérodactyliens la disposition de l'aile ne ressemble en rien à ce que nous voyons chez les oiseaux, mais rappelle jusqu'à un certain point ce qui existe chez les chauve-souris; mais bien que tous les doigts prennent part à la formation de l'aile, le petit doigt seul s'allonge démesurément pour soutenir une large membrane qui va s'insérer tout le long du bras, dans toute l'étendue du tronc et se continue jusqu'à la queue.

Les ptérodactyles proprement dits ont quatre doigts: le pouce porte deux phalanges, le doigt suivant est composé de trois phalanges, on compte quatre phalanges au troisième doigt, tandis que le doigt qui supporte l'aile a quatre phalanges très allongées.

On avait émis l'idée que la membrane du ptérodactyle était un organe de natation, non de vol; nous savons positivement au-



Le dinocéras

L'animal le plus cornu qui ait jamais existé. Record! Record!

jour d'hui que le ptérodactyle volait et ne pouvait nullement nager.

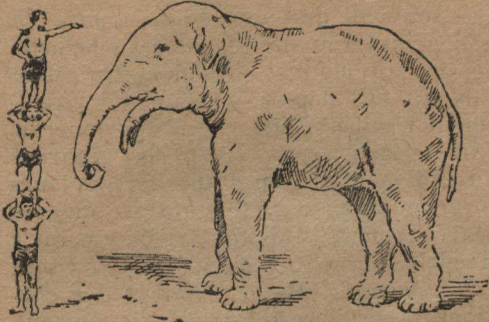
Dans la Bavière, qui nous a fourni tant d'animaux intéressants, tant de spécimens remarquables par leur admirable état de conservation, il a été trouvé, en 1873, un rhamphorynque sur lequel l'aile est intacte. Cet échantillon, qui a été étudié, montre que l'aile était une membrane semblable à celle des chauves-souris, lisse et finement réticulée. La membrane s'attachait, en dedans, dans toute l'étendue du bras; le cinquième doigt, très allongé, soutenait une fort longue membrane qui se prolongeait jusqu'à la base de la queue. Celle-ci était très longue et les vertèbres en étaient retenues par des tendons ossifiés; elle se terminait par une membrane de forme ovalaire soutenue par des tiges membraneuses s'appuyant sur les vertèbres; bien que flexibles, ces tiges étaient cependant assez rigides pour ne pas être

fléchies; le singulier appareil que l'on voit à l'extrémité de la queue du rhamphorynque remplissait évidemment le rôle de gouvernail à l'animal et servait à prendre le vent.

Chez les ptérodactyles proprement dits le gouvernail faisait défaut; la queue était très courte et toutes les vertèbres étaient mobiles les unes sur les autres.

La découverte de ces animaux fossiles a singulièrement modifié aujourd'hui la notion que nous nous faisons des divers groupes d'animaux; nous connaissons des oiseaux ayant des dents comme les mammifères, des mammifères ayant un bec comme les oiseaux; certains êtres sont si étranges qu'ils ont pu être alternativement regardés par les anatomistes les plus compétents comme des reptiles ayant des plumes, ou comme des oiseaux ressemblant à des reptiles par une grande partie de leur squelette. C'est que les groupements

Les monstres disparus



Le dinothérium

Les trois acrobates figurés à côté de lui indiquent sa haute taille

en classes, en ordres, en familles tels que nous les admettons dans nos classifications n'existent en réalité pas dans la nature ; il y a un enchaînement continu des êtres, les uns par rapport aux autres ; chaînons d'une même chaîne, ils se relient entre eux.

La période qui vint ensuite, est peu riche en animaux fantastiques. On y voit s'achever l'ère des reptiles, qui ne subsistent plus que par des types dont les espèces actuelles nous donnent une connaissance suffisante.

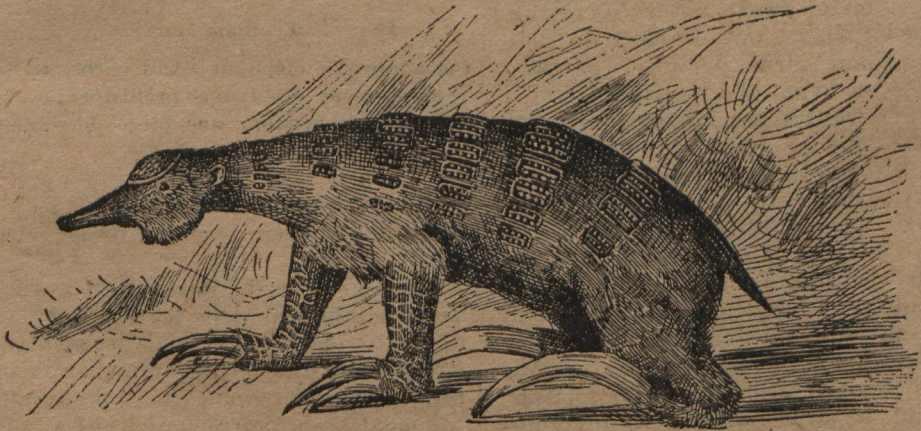
Un seul point à citer, mais celui-ci fort important. Les oiseaux s'affirment ici net-

tement. Mais ce ne sont pas, cependant, encore tout à fait des oiseaux modernes, car ils possèdent des dents.

Le plus ancien et le mieux connu de ces oiseaux est l'"*hesperornis regalis*". C'était un oiseau aquatique. Il habitait les rives de la mer qui s'étendait alors sur l'Amérique du Nord ; il était très grand et pouvait ressembler à un énorme pingouin. Ses ailes étaient très courtes. Le bec était pointu comme celui du plongeon ou de la cigogne, la mâchoire supérieure portait quatorze dents, la mâchoire inférieure en portait trente-trois de chaque côté, et ses deux branches, réunies par une articulation cartilagineuse, pouvaient peut-être se dilater afin de permettre à l'animal d'avaler des proies volumineuses, comme chez les serpents. Caractère essentiellement reptilien : les dents sont implantées avec de fortes racines dans une rainure commune ; elles sont couvertes d'un émail lisse, coniques, à pointe dirigée en arrière, c'est-à-dire qu'elles sont propres à saisir les aliments, comme chez les reptiles, et non à les mâcher.

On est assez peu renseigné sur le mode de vie de ces curieux oiseaux à dents.

Un de ceux-ci, l'"*ichtyornis*" aimait à planer dans les airs ou à suivre une course rapide à fleur d'eau. Ses dents solides, recourbées indiquent que cet oiseau se nourrissait de proies vivantes et notam-



Le mégalyonx

Avec son petit chapeau il devait passer dans son temps pour un élégant tout à fait "smart"

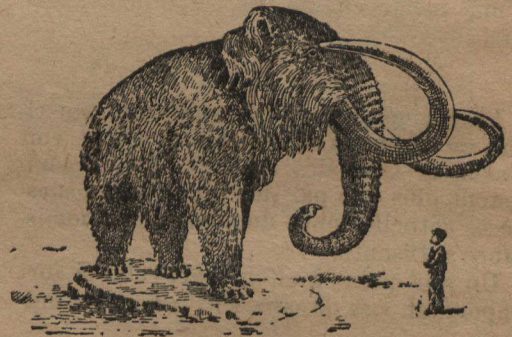
ment des poissons dont on trouve les nombreux restes à côté de ses propres débris.

Ces curieux animaux avaient belle prestance—c'étaient de "beaux gars",—mais aussi bêtes qu'ils étaient bien constitués physiquement. C'est du moins ce qui semble résulter de la capacité de leur cerveau qui était extrêmement réduite : tel individu gros comme un éléphant n'avait pas un cerveau plus gros que le poing. Belle tête, mais pas de cervelle. Cela leur a joué un mauvais tour : habitués à leur petit train-train d'existence, ils furent quelque peu désorientés quand arrivèrent les conditions climatiques de la période crétacée. Leur "jugeote" ne leur permit pas de faire contre fortune bon cœur et de s'adapter au milieu nouveau. Au lieu de réagir, ils se laissèrent aller et disparurent pour jamais. Quelques espèces, néanmoins, résistèrent, par exemple le curieux tricératops, à la tête armée de deux cornes latérales et d'une corne médiane et à la bouche en forme de bec ; mais c'était l'exception.

La tête d'un reptile de cette espèce avait 6 pieds de longueur. L'animal auquel elle a appartenu était un herbivore, mais un herbivore capable de se défendre contre ses plus puissants ennemis, car il était protégé par l'armature la plus formidable qu'on ait jamais observée chez un quadrupède. Il y avait d'abord un bec aigu, tranchant, formé par un os particulier, placé en avant des maxillaires. Un peu en arrière, les naseaux supportaient une corne aplatie en forme de hache. Il y avait encore une paire de très grandes cornes sur le sommet de la tête. De pareils êtres déroutent l'imagination la plus capricieuse. Les artistes de l'antiquité, qui ont représenté tant d'animaux fabuleux, n'ont pas composé de chimères plus extravagantes. Il y a dans cette tête de tricératops à la fois quelque chose de grotesque et de terrible.

Ils sont disparus ; laissons-les donc dormir en paix et ne nous occupons plus que des mammifères dont le règne va commencer et prendre une extension fantastique.

On se souvient que nous avons trouvé le premier individu de cet embranchement dans les premières périodes. Qu'est-ce qu'ils ont fait depuis cette époque extrêmement reculée ? Bien malin qui pourrait le dire. Il est probable qu'ils vécurent tranquillement, si peu d'ailleurs que leurs vestiges ne nous ont été transmis que très imparfaitement. Mais tout vient à point à qui sait attendre ; les mammifères en sont un bel exemple. Ils attendaient des conditions favorables à leur développement, elles se présentèrent dès le début de la période tertiaire et mes gaillards ne tardèrent pas à en profiter. Les reptiles—je l'ai déjà dit—ont disparu, les poissons mènent toujours leur existence calme au sein des mers et des eaux douces, les oiseaux sont relégués au second plan ou du moins se contentent du domaine de l'air que les mammifères ne cherchent pas

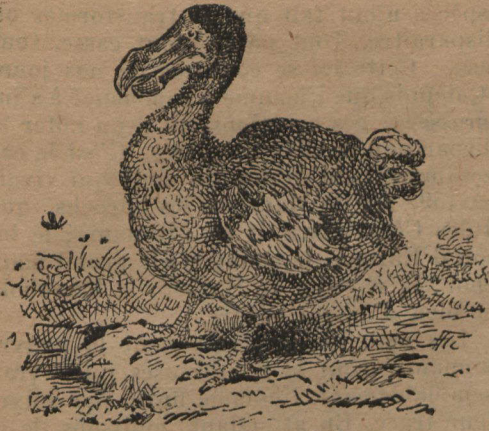


Le mammoth

Cet admirable éléphant vivait encore au commencement des temps préhistoriques et devait constituer une pièce de gibier de poids

à leur disputer ; quant à ceux-ci, ils s'emparent de la terre ferme et ne la quittent plus.

En Amérique, la faune était curieuse. C'est notamment dans les couches datant de cette époque qu'on a rencontré le monstrueux dinocéras l'animal le plus connu que l'on ait jamais vu. Il possédait notamment trois paires de cornes allant en grandissant depuis le nez jusqu'au sommet du crâne. Le cerveau n'était pas plus gros que celui d'un reptile. L'animal de-



Le dronte ou dodo

Cet oiseau est rayé de la surface du globe. Aujourd'hui il fait "dodo" dans l'éternité

vaît être intermédiaire comme aspect et comme dimensions entre les rhinocéros et les éléphants.

Ces derniers sont de la même époque que le dinotherium. Cet animal, les plus grand des mammifères terrestres qui aient jamais existé, ne possédait de défenses qu'à la mâchoire inférieure. Trois hommes montés l'un sur l'autre donnaient sa hauteur.

Un peu plus tard vint le mastodonte. A la même époque vivaient des tapirs, des rhinocéros, des antilopes, des gazelles, des girafes, des chats sauvages, des civettes, des singes, etc..

Citons encore parmi les curieuses espèces de la période tertiaire, le curieux mégathérium.

Plus gros qu'un rhinocéros, il a 6 pieds de haut et 12 pieds de long; sa forme est lourde et massive, sa tête relativement petite, sa queue puissante et ses pattes munies d'ongles énormes et recourbés; sa dentition le rapproche de celle des édentés actuels. Il devait couper les racines avec ses ongles tranchants, puis s'appuyant sur sa queue et ses pattes postérieures, qui sont énormes, il étreignait l'arbre avec ses membres antérieurs, le secouait vigoureusement et le renversait pour dévorer plus facilement ses fruits et ses feuilles.

A l'époque quaternaire, de laquelle da-

te l'apparition de l'homme, les fossiles curieux ne manquent pas non plus. En Amérique vivait un singulier édenté, aux ongles énormes et au dos portant une série de plaques osseuses rangées en demi-cercle, le mégalonx.

On connaît aujourd'hui le mammoth grâce à une série d'heureuses découvertes. La Sibérie et les îles voisines sont un vaste ossuaire où abondent dans le sol gelé les restes de ces animaux. Le tiers de tout l'ivoire employé dans le commerce provient des mammoths de Sibérie. Non seulement on y trouve les ossements, mais assez souvent même les éléphants entiers couverts de leur chair et de leur peau. Celle-ci était protégée par une épaisse toison d'un rouge brun contre les rigueurs du climat. La première découverte de ce genre date de 1799. A l'embouchure de la Léna, un Toungouse trouva un mammoth entier; sept ans après seulement, le naturaliste Adams se rendit au lieu de la découverte. L'animal avait été en grande partie dévoré par les ours, les loups, les renards et les chiens; il restait cependant quelques lambeaux de chair et de peau et des tendons; le squelette était entier. Il fut apporté au Muséum de Saint-Petersbourg, où il se trouve encore. Ces exemplaires de mammoths entiers conservés dans le sol gelé de la Sibérie sont mis à nu quand les fleuves attaquent fortement leurs berges. On ne sait trop quelle est l'origine du sol où sont ensevelis ces animaux. Dans beaucoup de cas il semble qu'on ait affaire à un ancien marécage où les éléphants se soient embourbés; ce sol, gelé ensuite, serait resté tel depuis la période glaciaire. Ailleurs, par exemple, au golfe d'Eschscholtz, dans le nord-ouest de l'Amérique, on trouve un dépôt de glace d'âge quaternaire où sont intercalées d'anciennes lignes de rivage et sur lequel repose une argile contenant des restes de mammoths.

Autrefois, on regardait les éléphants fossiles de la Sibérie comme n'ayant pas vécu sur place; on imaginait des courants d'eau diluviens venant du sud et apportant en Sibérie les restes d'animaux des tropiques. D'après Cuvier, au contraire, les mammoths et les rhinocéros qui les

accompagnent en Sibérie y avaient vécu sous un climat chaud; un refroidissement subit les avait ensuite tués. Aujourd'hui on ne peut plus se refuser à admettre que le climat de la Sibérie, à l'époque des mammoths, était comparable au climat actuel. L'épaisse toison de l'animal lui permettait de braver les rigueurs du froid; d'ailleurs, on trouve fréquemment entre les dents et l'estomac des mammoths plus ou moins bien conservés qu'on a découverts récemment, des débris de plantes, notamment de conifères, qui existent encore aujourd'hui en Sibérie.



On voit que, depuis leur création, les

espèces n'ont fait que se transformer ou disparaître. Tout passe, tout casse, tout lasse. Cette loi se continue de nos jours et, depuis que l'homme a commencé à s'intéresser à ces questions, on a pu noter la disparition de divers espèces. C'est le cas notamment du dronte ou dodo qui vivait en 1598 à l'île Maurice; les aurochs, que Jules César chassait en Lithuanie; le bison d'Europe; le couagga; le grand manchot; la rhytine de Steller; le blaaubok, et bien d'autres encore.

Les maladies qui attaquent la pauvre humanité sont si nombreuses que, vraisemblablement, l'homme finira par suivre leur trace. En attendant, jouissons de la vie et prenons-la dans ce qu'elle a de meilleur: "Gaudeamus" et "laboremus!"



UN GENDRE

Par J. E. L.

"A ma future belle-maman, je dédie ces lignes..."

JACQUES Renaud avait épousé quatre ans auparavant la plus charmante des femmes une de ces créatures à part que le poète voulait sans doute chanter dans ces vers :

"Dieu prit astres, fleur neige en ses doigts
[glorieux,
"Et, rêvant un chef-d'oeuvre avec cet
[amalgame,
"Fit de la neige un corps, des étoiles deux
[yeux
"De la rose une bouche et du tout une
[femme."

Car, il ne faut pas se faire illusion, cette louange ne concerne qu'une faible partie des membres de cette catégorie communément appelée "beau sexe"!

Grâce à un héritage, que venait de lui laisser un de ces oncles se faisant par malheur des plus rares de nos jours, il vivait aussi parfaitement à l'aise.

Madeleine, ainsi se nommait sa tendre moitié, l'entourait de mille prévenances, l'adorait et aurait certainement pu être classée au nombre des perles précieuses.

Et pourtant, depuis un mois surtout, Jacques Renaud n'était pas heureux.

Au milieu d'une conversation, on l'entendait quelquefois rire aux éclats, d'un rire nerveux et qui faisait peur... Puis, tout à coup, sa figure s'assombrissait, ses traits exprimaient une profonde terreur; de sa main, il se voilait les yeux comme s'il eut voulu repousser une étrange vision.

Madeleine, je n'ai pas besoin de vous le dire, devenait fort inquiète; et les nombreux amis du jeune ménage commen-

çaient à croire que l'intelligence du pauvre Jacques n'était pas tout à fait dans son état normal.

Mais enfin, allez-vous me demander, quelle était la cause de ses tourments?...

Mon cher lecteur, dans ces temps où l'incommensurable bêtise humaine règne par tous les pays, peut-être souffrez-vous de neurasthénie aigue, de névroses, que sais-je! Allez consulter bien vite alors le docteur "Chose" et son collègue "Machin" et, dans deux mois si la mort n'est pas venue vous chercher, on vous délivrera un certificat de guérison complète...

Mais il est une maladie terrible,—et je suis convaincu qu'Alfred de Musset aurait dû la mentionner d'une manière toute spéciale, quand il a défini le mal du siècle,—une maladie que nul remède au monde ne peut mettre en fuite.

On peut ramener à la santé une personne atteinte de poitrine; dans cinq minutes, on vous sauvera du mal de mer; mais la science, hélas! malgré ses grandes découvertes, ne sait encore comment s'y prendre contre le "Mal de belle-mère"!

Et c'était là ce qui faisait mourir Jacques Renaud; surtout depuis que Belle-Maman avait envoyé une dépêche télégraphique, annonçant son arrivée prochaine.

Ne souriez pas, Monsieur; car ils sont plus dangereux qu'on est généralement porté à le croire les ravages causés par ce ver rongeur. Et puis, voyez-vous,—si votre foyer fait exception,—la plupart n'éprouvent pas ce suprême bonheur, digne d'être inséré sur les colonnes du "Livre d'Or," d'avoir une belle-mère plus charmante parfois que l'épouse.

Mais laissons de côté toutes ces digressions et abordons enfin le sujet.

Ce soir-là, Jacques, avec une humeur

massacrante, lisait une feuille quotidienne près de la cheminée et ne prêtait aucune attention à sa petite femme, qui raccommodait silencieusement une paire de bas. Madeleine, de temps en temps, lui lançait un oeil furtif, mais elle n'osait point engager la conversation.

Fatigué, l'âme ravagée par son éternel souci, ennuyé au possible par ces tas de balivernes couvrant le journal, la "pauvre victime du sort" finit par s'assoupir.

Tout-à-coup, des pas qu'il craint de re-



connaître, se font entendre dans l'escalier et Jacques sent son coeur battre avec une force à tout broyer.

— "Madeleine, s'écrie-t-il, pâle d'émotion, entends-tu?"

Mais la jeune femme n'est plus là et l'on dirait qu'elle s'est esquivée pour ne pas être témoin de l'orage qui va éclater.

La porte s'ouvre avec fracas et Jacques voit se dresser devant lui, dans la personne de Belle-Maman, une espèce de colosse, les dents serrées, la figure contractée.

Un simple coup d'oeil lui suffit, il est certain qu'elle va devenir enragée tout à l'heure. Et pourtant, la loi, par une négli-

gence impardonnable, n'a point prévu ce cas; et le droit de museler Belle-Maman n'est pas encore parvenu jusqu'à nous.

Pauvres gendres! Si vous saviez ce qui vous est réservé bien souvent... Avant de vous embarquer sur les flots du mariage, dans cette pénible galère, s'il vous était permis d'entrevoir de quoi demain sera fait, il me semble que vous ne prendriez jamais trop de précautions. Et l'on vous apercevrait courant de village en village, d'hospice en hospice peut-être, en quête d'une orpheline quelconque...

Un peu à contrecoeur, Jacques néanmoins tendit ses mains vers celles de Belle-Maman; mais elle le foudroya du regard.

— "Où avez-vous encore envoyé Madeleine?"

— "Mais je ne sais pas; elle était ici il y a un instant, j'étais à lire et..."

"Et vous laissez courir de la sorte votre femme, pendant que vous empoisonnez votre esprit de mille stupidités! N'est-ce pas une honte? Ah! Mon Dieu; si j'avais su avec quel sacrifiant le fruit de mes entrailles allait tomber..." Et elle défila ainsi son chapelet, toujours sur le même ton, pendant plus d'un quart d'heure.

— "Voyons, Belle-Maman, calmez-vous."

— "Me calmer, moi! Il me donne des ordres maintenant, le lâche! Tenez, voilà pour les menaces..."

Et Jacques sentit une douleur atroce à la joue droite, où le poing de Belle-Maman venait de s'abattre.

— "C'est trop fort, ose-t-il protester, je..."

— "Ah! vous n'êtes pas satisfait? Attendez un peu, je vais vous exaucer..."

Avec une rage de plus en plus grandissante, elle se rue sur son gendre et lui inflige, par sa seule pesanteur, de sérieuses contusions.

Le malheureux tombe à la renverse et c'est alors que la scène la plus dramatique se déroule.

Les rares dents qui restent à la vieille s'enfoncent dans les chairs, ses ongles déchirent la peau et Jacques, fou de terreur, constate soudain que Belle-Maman appartient à la race des Cannibales.

Enfin, le moment suprême est arrivé.

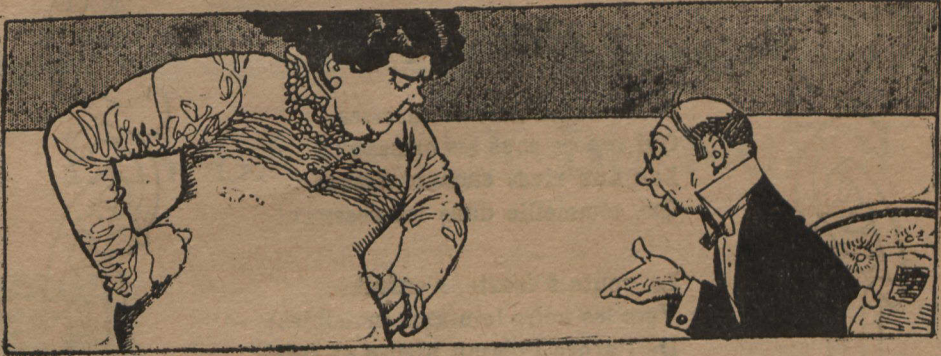
Un gendre

Belle-Maman tire de sa manche un long couteau, l'aiguise, le plonge et le replonge dans le sein du mari de Madeleine.

Un dernier râle s'échappe de la poitrine de Jacques... et celui-ci s'éveille, le front baigné de sueurs...

née, pour raison de santé. Préfère remettre mon voyage à plus tard."—Zoé La-douceur.

Alors, une quiétude indescriptible l'envahit et, sous les yeux de sa femme ne sachant plus quoi penser, Jacques tombe



—“Une dépêche pour toi,” s'écrie Madeleine qui vient d'entrer.

Toujours bouleversé, il ouvre l'envoi et lit ces simples mots :

“Ne puis me rendre chez vous cette an-

née, à genoux les mains jointes et on l'entend murmurer, dans un pieux recueillement :

“De la présence, des sarcasmes et des violences de Belle-Maman, délivrez-moi, Seigneur!”

Jacques est maintenant hors de danger.

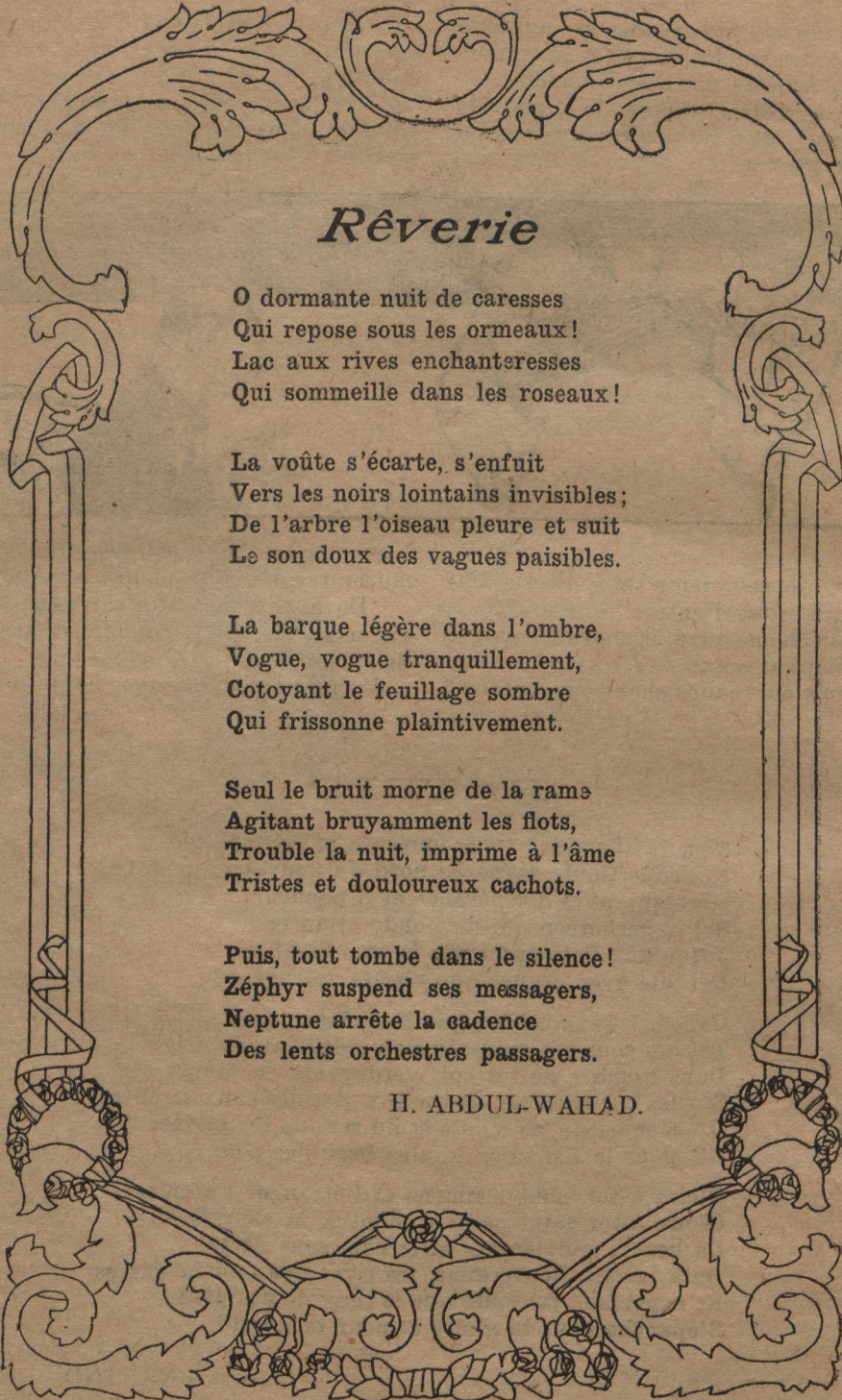
PATRIE

Canada! Canada! terre immense et féconde!
Nouvelle Gaule assise au nord du nouveau monde!
Héroïque pays d'espérance et d'honneur!
Sol hyperboréen qui de l'onde atlantique
Jusqu'aux flots azurés de la mer Pacifique
Déroule avec orgueil son altière splendeur!

Canada! Canada! toi que le ciel protège!
Toi qui sous ton manteau de verdure ou de neige
Dans l'ombre de tes bois verdoyants ou jaunis,
Sur les bords de ton fleuve aux grandes eaux sereines,
Du sommet de tes monts et du sein de tes plaines
Est pour le Canadien le plus beau des pays!

Gloire à toi, nous t'aimons et l'étranger t'admire!
Gloire à toi Saint-Laurent, dont je ne saurais dire
La beauté sans amour ni le nom sans fierté!
Qu'à jamais, fleuve aimé, tes rives nous soient chères
Et rappellent toujours que le sang de nos pères
S'épancha pour ta gloire et pour ta liberté!

Albert FERLAND.



Réverie

O dormante nuit de caresses
Qui repose sous les ormeaux !
Lac aux rives enchanteresses
Qui sommeille dans les roseaux !

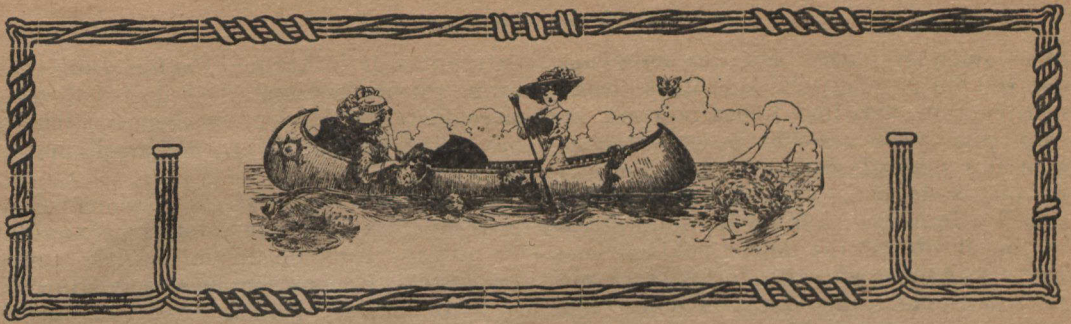
La voûte s'écarte, s'enfuit
Vers les noirs lointains invisibles ;
De l'arbre l'oiseau pleure et suit
Le son doux des vagues paisibles.

La barque légère dans l'ombre,
Vogue, vogue tranquillement,
Cotoyant le feuillage sombre
Qui frissonne plaintivement.

Seul le bruit morne de la rame
Agitant bruyamment les flots,
Trouble la nuit, imprime à l'âme
Tristes et douloureux cachots.

Puis, tout tombe dans le silence !
Zéphyr suspend ses messagers,
Neptune arrête la cadence
Des lents orchestres passagers.

H. ABDUL-WAHAD.



LES BATEAUX DU MONDE



L'HISTOIRE de la navigation est une des plus attachantes qui soient, une de celles où s'attestent le mieux les résultats des longs efforts du génie humain. Passer en revue les divers bateaux qui flottent sur les mers

du globe, c'est dresser un raccourci de cette histoire, car les formes les plus rudimentaires subsistent encore aujourd'hui parmi des populations arriérées. Nous parlerons seulement, en ces quelques pages des formes les plus caractéristiques.

C'est ainsi qu'en faisant une revue rapide des bateaux du monde, nous trouverons une prodigieuse diversité. Nous passerons par d'insensibles transitions du simple radeau de bois brut au gigantesque lévrier des mers, dont la masse imposante passe avec une vertigineuse vitesse à travers les vagues en courroux.

L'appareil le plus simple et le plus primitif, celui sur lequel l'homme préhistorique osa se risquer dès le premier jour du monde, fut certainement le simple radeau fait de branches d'arbres plus ou moins artistement réunies.

Mais ce premier produit d'une observation enfantine et d'un art rudimentaire, dut bientôt céder la place à des ouvrages qui témoignent d'une industrie plus avancée. Alors apparaissent les premières ébauches des bateaux véritables et ce sont de simples troncs d'arbres creusés par des

moyens variables, assez souvent à l'aide du feu.

Aujourd'hui encore, les naturels de la Nouvelle-Guinée creusent des canots de ce genre, avec lesquels ils se risquent le long des rivages et entre les petites îles du large. Avec des procédés à peu près identiques, un grand nombre de peuplades nègres d'Afrique arrivent aux mêmes résultats.

Mais le simple radeau du début n'est même pas partout abandonné. Nous le retrouvons chez les Papous et beaucoup d'autres Polynésiens, sous le nom de catamaran. Le catamaran d'Océanie se compose le plus généralement de trois grosses poutres de bois blanc réunies par des traverses. Il peut généralement supporter le poids de deux hommes. Ceux-ci, agenouillés un à chaque bord, le font mouvoir avec une sorte de pagaie.

Dans beaucoup d'îles du Pacifique, l'incéléme de la mer a suggéré un petit perfectionnement qui donne un peu plus de stabilité à cet appareil vraiment trop sommaire. Ce perfectionnement consiste à placer sur les côtés du radeau, perpendiculairement à sa longueur, un certain nombre de perches réunies vers leur extrémité par d'autres perches transversales. Ce large treillis se trouve un peu au-dessus de la surface de l'eau par les temps calmes; quand la mer est agitée, il offre une certaine résistance à la vague et contribue pour une large part à la stabilité de l'ensemble.

Dans les Nouvelles-Hébrides, à Fidji, et

dans quelques autres îles, les indigènes ont fait un pas de plus dans l'art de la construction maritime. Leurs radeaux ne sont plus grossièrement assemblés : ce sont des plates-formes étanches formées de pièces de bois, soigneusement équarries. Un feutrage en fibres de noix de coco garnit l'intervalle de ces poutres. Une sorte de gomme extraite de l'arbre à pin est finalement coulée dans les joints. Des radeaux de cette espèce sont souvent réunis par deux, et, progrès considérable, munis d'une voile très simple, à la vérité, mais qui, néanmoins, est fort pratique. Les voiles sont faites d'une toile filée par les femmes. Les hommes réunissent les bandes de toile et les assemblent en pièces de dimensions appropriées. Ils se servent pour cela des seules aiguilles que la nature met à leur disposition : épines d'arbres ou arêtes de poissons.

Ailleurs, nous trouvons des canots de guerre mieux établis encore, fruits de méthodes plus perfectionnées et d'une patience extraordinaire. Tel de ces canots, pouvant porter en tout une vingtaine d'hommes, exigera deux ou trois ans de travail.

L'achèvement en est célébré par de grandes fêtes et l'on comprend en effet que pour ces populations, l'événement équivalait à peu près à ce que représente pour nous le lancement d'un cuirassé dans un de nos arsenaux.

Dans ces mers du Sud où la forme et la grandeur des bateaux sont variées à l'infini, les naturels des îles Salomon ont droit à une mention spéciale. Ils furent les premiers à construire des bateaux au moyen de planches assemblées.

Le bateau caractéristique des îles Salomon est le "somako", long de 50 à 60 pieds. Ses proportions sont fort gracieuses, l'avant et l'arrière sont fortement relevés, de sorte que l'ensemble prend la forme générale d'un croissant.

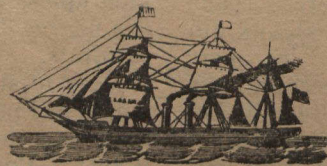
Fiers à juste titre de leur travail, les constructeurs indigènes l'ornementent avec amour : ils la parent de coquillages choisis, formant de lourds chapelets aux

extrémités de la barque. Parfois enfin, la proue est ornée d'une pièce de bois grossièrement sculptée où les formes humaines sont naïvement et maladroitement ébauchées.

Ces bateaux sont toujours construits près du rivage, sur des points à proximité de quelque forêt de façon à éviter tout transport. Les constructeurs campent près de leur chantier pendant toute la durée du travail.

La jonque de la Chine ou du Japon est un des bateaux les plus caractéristiques : elle donne un aspect inoubliable et particulier aux paysages fluviaux de l'Extrême-Orient. Sur tel fleuve de Chine où le travail est intense, on en voit par milliers, chargées ou non, les unes à l'ancre, le long des rives, d'autres allant vers la mer ou remontant vers l'intérieur des terres. Les jonques n'usent généralement de voiles qu'à la mer : sur les rivières, elles

avancent par la propulsion de deux énormes rames, placées une à chaque bout du bâtiment. Il ne faut pas moins d'une douzaine d'hommes pour manoeuvrer chacune de ces rames. L'arrière des jonques porte



de grandes peintures, pour l'exécution desquelles les artistes populaires laissent libre cours à leur fantaisie. Ce sont tantôt des scènes mythologiques, tantôt de gigantesques oiseaux fantastiques ou d'horribles dragons. La proue porte généralement un énorme poisson sculpté dont les larges yeux et les écailles sont peints des plus vives couleurs. La chaîne de l'ancre passe généralement dans la gueule de ce poisson.

Chaque jonque porte généralement trois mâts solides et les vergues sont en bambou.

Le spectacle d'une petite flottille de jonques à l'ancre près du rivage et sechant ses voiles, est un des plus pittoresques qui se puisse voir. Il frappe toujours les Européens voyageant en Chine, par l'impression de fraîcheur et de propreté qui s'en dégage. Cette propreté, hâtons-nous de le dire, est tout en façade. Les

propriétaires de jonques sont obligés, aux termes de la loi, de les repeindre complètement tous les deux ans. Une autre disposition légale règle l'emploi des couleurs, de sorte qu'il est possible, au premier coup d'oeil, de reconnaître à quelle province de Chine appartient le propriétaire du bateau.

Plus intéressants encore que les jonques sont les sampans que l'on rencontre en quantité innombrable dans les fleuves chinois et particulièrement sur la rivière de Canton. Ce sont de véritables petites maisons flottantes. On estime que plus de 300,000 personnes à Canton n'ont pas d'autre abri qu'un sampan. En règle générale, une famille entière, et l'on sait si les familles chinoises sont souvent nombreuses, vit, mange et dort sur ces sampans dans un espace qui ne dépasse guère comme dimensions celles de l'intérieur d'un omnibus. Le sampan est abrité par une solide couverture de bambous et de roseaux; il renferme toujours un petit autel voué aux dieux de la famille. La grande majorité des habitants de ces curieux petits bateaux appartient à la classe des ouvriers occupés au chargement et au déchargement des jonques. Un certain nombre de sampans servent aussi à transporter les voyageurs d'une rive à l'autre.

Cette population flottante — jamais forme ne fut littéralement plus juste — forme une véritable caste, jalouse de certaines prérogatives anciennes et méprisant profondément le commun des mortels qui vit à terre. En règle générale, tout homme né sur la rivière de Canton y travaille et y meurt.

Cette innombrable population a des rites et des besoins spéciaux: il y a donc des bateaux spécialement affectés à des services particuliers. Les cérémonies religieuses se célèbrent sur les bateaux des prêtres; il y a aussi des sampans peints de couleurs vives, gaiement décorés de festons et de lanternes, et sur lesquels se célèbrent les mariages. C'est sur des sampans funéraires aux teintes de deuil, que les corps des décédés sont conduits à leur dernière demeure. Enfin, on distingue encore les "Hongs", véritables bateaux d'excursion et de plaisance dont la for-

me et l'aspect général, aussi bien que la destination rappellent les gondoles de Venise.

Puisque nous voici ramenés par ce souvenir vers la reine de l'Adriatique, notons en passant que la gondole, née sur la lagune au XIV^e siècle, a conservé jusqu'à nos jours la forme que lui donnèrent ses premiers constructeurs. La seule différence essentielle est qu'une cabine centrale a remplacé le dais dont les riches étoffes et les lourdes tentures laissaient un passage vers les deux extrémités. Autrefois, comme aujourd'hui, le batelier se tenait à l'extrémité de la longue nacelle. Les riches familles vénitiennes luttaient d'extravagance pour la décoration de leurs gondoles et il fallut, au XVI^e siècle, un édit somptuaire pour mettre un terme à ces folies. Les règles décoratives alors imposées ont continué à avoir force de loi par simple coutume traditionnelle.

Mais revenons vers ces rivages d'Extrême-Orient, inépuisable mine pour des recherches telles que les nôtres. Au Japon, nous retrouvons la jonque et le sampan chinois, sans modification appréciable, mais un autre type fait son apparition, adapté à la navigation de cours d'eau rapides et semés d'îles. Ce sont des bateaux à fond plat, carrés à l'arrière et effilés à l'avant. Bien qu'ils atteignent quelquefois quinze mètres de long sur plus de trois mètres de large, on les utilise sur des rivières n'ayant pas, en certaines passes, plus de cinquante centimètres de tirant d'eau. Ces barques rendent également de grands services sur les points où la navigation est difficile et le chenal des rivières encombré de rochers. Celles qui font le service sur certains rapides tels que ceux de Katsuragarva sont construites avec un bois indigène extrêmement souple et résistant qui rebondit en quelque sorte contre les obstacles au lieu de s'y briser.

Un des modèles de bateaux les plus anciens qui soient au monde, est assurément la dahabieh d'Egypte, qui n'a bien certainement que très peu varié depuis l'époque des Pharaons. On voit toujours à Boolak, le port du Caire, un grand nombre de ces constructions flottantes sur les-

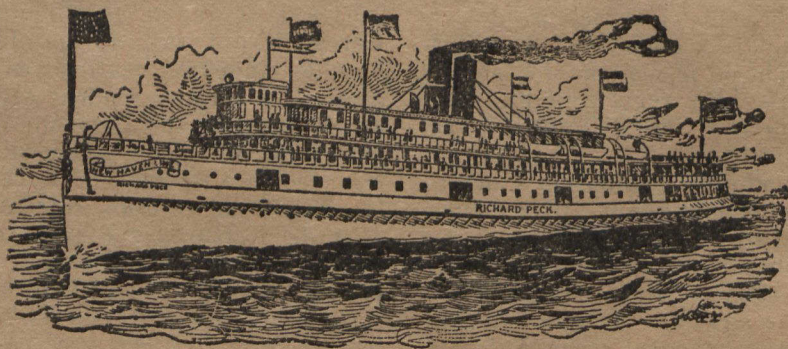
quelles nombre de touristes aiment à remonter le Nil. Un voyage de quelques semaines en dahabieh, compte certainement parmi les souvenirs les plus agréables que l'on puisse rapporter d'une visite au pays des Pyramides. L'installation y est confortable, et comprend salon, salle à manger, cuisine, sans compter les aménagements indispensables pour la demi-douzaine de marinières qui suffisent à la manoeuvre.

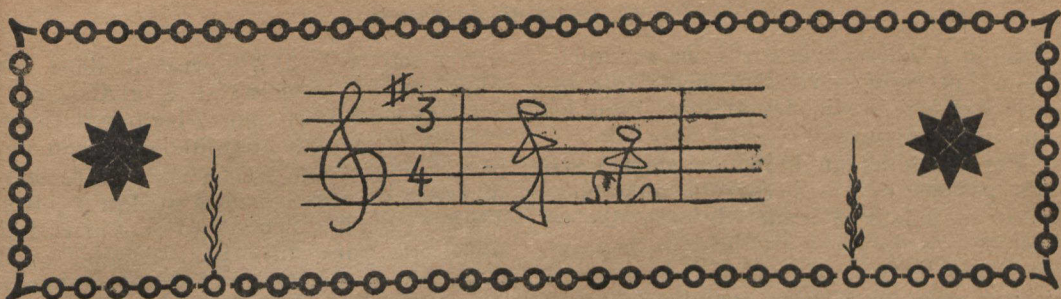
Si nous abandonnons les pays ensoleillés, où nous nous sommes tenus jusqu'ici, nous trouverons, sur des rives plus froides, des sujets d'étude non moins intéressants. Tels sont les canots d'écorce dans la construction desquels certaines tribus d'Indiens sur notre continent ont acquis une remarquable habileté.

N'oublions pas non plus le hayak des

Esquimaux, bateau en peau de phoque qui ne mesure guère plus de 6 pieds de long et se manoeuvre à la pagaie. Le propriétaire du hayak s'introduit dans son minuscule bateau par une ouverture circulaire, ouverte à la partie supérieure. Ses habits s'adaptent sur cette ouverture, de telle sorte que l'ensemble soit complètement étanche. On sait que Nansen, dans son expédition aux régions arctiques a tiré parti de bateaux de ce genre.

Nous avons, dans cette trop sommaire et trop rapide étude, passé en revue des bateaux individuels, c'est-à-dire pour l'usage d'un seul homme ou d'une seule famille. On sait assez quelle importance ont pris de nos jours les transports collectifs pour qu'il soit superflu d'attirer l'attention sur un sujet devenu familier à tout le monde.





Bardes et Trouveres du XX^e Siecle

ON s'accorde à trouver que notre époque est devenue horriblement prosaïque. Je ne songe nullement à m'insérer en faux contre cette opinion. Mais j'ai le droit de constater que la musique prend une part de plus en plus importante dans nos moeurs.

Victor Hugo, s'il avait vécu jusqu'en notre an de grâce 1904, aurait passé son temps à grincer des dents, lui qui estimait que la musique n'était qu'un vacarme distingué. Que vous le vouliez ou non—à moins de vous séquestrer vous-même au fond d'une cave—il vous faut avaler la dernière valse de M. Machin ou l'avant-dernière dernière symphonie du maëstro Chose, si vous habitez la ville.

La ville?... Mais la campagne refuse désormais de servir de lieu d'asile aux musicophobes! Allez au sommet du mont Blanc ou dans les cavernes souterraines de Cadirac, errez dans la forêt ou sur la plage la plus déserte, partout, partout le restaurant à musique vous guette!

C'est peut-être du progrès, et c'en est certainement, aux yeux de tous les râcleurs et souffeurs d'instruments à sons, qu'ils soient de corde ou de cuivre. Mais vous estimerez comme moi, peut-être, qu'en art, la qualité est de beaucoup préférable à la quantité.

L'un des résultats les plus fâcheux de ce déluge d'harmonie trop souvent inharmonieuse, est d'avoir porté un coup fatal à l'industrie des musiciens ambulants. Certes, on en rencontre encore dans nos grandes villes—on en rencontre encore trop, préciseront quelques musicophobes

ardents, irréductibles. Mais les meilleurs ont disparu. Le dîner-concert, l'apéritif-concert, et autres innovations récentes, les ont forcés à s'expatrier.

Où trouver, par exemple, le fameux homme-orchestre, qui fit les délices de nos jeunes années avec les douze ou quinze instruments qu'il manipulait—et "pédipulait"—de façon si remarquable? Ah! ce bonnet chinois dont les innombrables cloches tintinabulaient au moindre geste de sa tête!

Et les sons argentins qu'il tirait à coups de pieds de son triangle! Et les coups de grosse caisse et de cymbales que son coude faisait entrer dans le concert! Et la clarinette que ses lèvres expertes faisaient gémir!

L'autre jour, j'ai rencontré un de ces hommes-orchestres dans les rues de Montréal. C'était le premier que je voyais depuis dix ans... Mais combien dégénéré.

Plus de chapeau chinois! plus de clarinette! plus de cordes à l'aide desquelles les pieds pouvaient participer au concert! En tout, trois ou quatre instruments, y compris un vulgaire accordéon!... Et ça s'intitule un "orchestermann!" Quelle outrecuidance!

En somme, nos musiciens des rues se voient rapidement évinés dans la faveur populaire par les chanteurs. Vous aurez sans doute remarqué que leur clientèle n'exige pas d'eux qu'ils aient une belle voix. Pourvu qu'ils aient à débiter des couplets empreints d'un lyrisme bête ou des chansons frondeuses où l'on ne mâche pas leurs vérités aux ministres du

jour ou à leurs adversaires, les exemplaires à deux sous se vendent mieux que des brioches à la sortie des ateliers, dans les rues des faubourgs.

Par exemple, un industriel dont l'exil n'a pas soulevé des regrets unanimes, c'est le joueur d'orgue. Il y a dix ou quinze ans, la vie était devenue impossible dans les grandes villes. Le mouleur d'airs connus—et trop connus—s'installait le long du trottoir, sans s'informer au préalable, si vous étiez en train d'écrire une lettre d'une rédaction pénible, ou de faire épeler sa leçon de lecture à quelque bambin trop enclin déjà à la distraction.

Et je tourne la manivelle! et je te mouds! et je te mouds! L'homme, impitoyablement, restait en bas de chez vous jusqu'à ce qu'il eût, au fond de son chapeau graisseux, le nombre de sous dont il avait taxé l'immeuble, d'un coup d'oeil sagace. Et c'était le comble, en ces temps éloignés: il fallait payer "pour ne pas avoir de musique!"

Peut-être vous êtes-vous souvent demandé ce qu'étaient devenus ces marchands de mélodies et leurs sonores moulins à café? Chassés par une ordonnance de police, ils transportèrent leurs pénates un peu partout dans le monde.

En général, c'étaient des Italiens, race éminemment voyageuse.

L'un d'eux avait trouvé le secret pour se faire plus de quatre mille livres de rentes sans élever des lapins en chambre ou en plein air.

Il avait choisi la ville de Panama pour quartier-général. Il y possédait toujours en réserve cinq ou six orgues, de ces instruments qui font autant d'effet que de besogne, avec leurs statues en zinc doré et leur vacarme abominable.

Mon Calabrais partait à l'aventure dans les provinces limitrophes, régions peu civilisées où les Peaux-Rouges sont encore en nombre. Poussant son chariot par des

routes impossibles, il s'arrêtait dans les "haciendas" (fermes) et gagnait largement sa vie à faire danser les populations.

Mais il arrivait toujours qu'à son départ d'une grosse ferme, les gens le suppliassent de rester encore quelques jours. Très malin, il affirmait qu'on l'attendait plus loin, pour finir par insinuer qu'il était las de voyager, et qu'en échange d'une somme raisonnable, il serait tout disposé à céder son instrument.

Règle générale, il vendait son orgue trois fois plus cher qu'il ne lui avait coûté. L'haciendero était très fier d'être le seul dans le pays à posséder un "buffet" aussi brillamment décoré, qui, en outre, le dispensait de louer des "tocadores de guitarra" les jours de fête.

Je crois pouvoir affirmer que New-York est devenu le paradis des joueurs d'orgue. C'est incroyable ce qu'il s'en arrête sous vos fenêtres dans une seule journée! On a compté qu'un jour de semaine (les dimanches la circulation dans les rues est interdite) quinze orgues de grand format (et je ne parle pas des boîtes portatives) s'étaient succédé sur la chaussée, devant

la porte d'entrée. Et l'on prétend que le peuple américain n'a pas d'aptitudes artistiques!

Coup sur coup, sans prendre haleine, l'"organgrinder" dévide cinq ou six morceaux, pour s'éloigner au pas de course vers une voie voisine, avec une ample moisson de "cents".

En Espagne, l'orgue de Barbarie n'a fait jusqu'ici que de timides apparitions, d'ailleurs fort décourageantes, car sa Terre Promise est encore l'"Anglo-Saxonomie". (A Londres, soit dit entre parenthèses, les organistes ambulants sont devenus légions.)

En Espagne, on reste épris des instruments nationaux: la guitare et les castagnettes; et l'on ne peut tourner le coin



d'une rue, à Madrid et dans les moindres villes de la Péninsule, sans entendre les gaies "seguedillas" exécutées par un quatuor de musiciens des deux sexes.

En Russie, les bardes ambulants, qui vont chanter de ville en ville en s'accompagnant d'une sorte de guitare à trois cordes, les vieux chants moscovites résistent victorieusement à l'invasion des tziganes qui tentent de conquérir les établissements de plaisir, dans les villes principales, comme ils le font à Paris et un peu partout.

Mais, en Russie comme ailleurs, on rencontre désormais l'universel Allemand, l'orchestre de quatre ou cinq musiciens qui, à grand renfort de cornet à pistons et de trombone à coulisse, écorche les oreilles avec les "lieds" de la patrie lointaine.

Ce qui frappe à Berlin, c'est le nombre de pauvres harpistes qui parcourent les quartiers populeux en chantant les romances des temps passés, avec accompagnement de harpe. Cet instrument demande à être touché par des mains délicates, et rien n'est plus poétique lorsque cette petite-fille de la lyre est caressée par qui de droit.

Je ne suis pas sentimental à outrance. Mais il me déplaît que la harpe, l'instrument noble par excellence, soit touchée par une mendicante aux mains sales. Et c'est trop souvent le cas dans la capitale allemande.

Mon intention n'est point de passer "musicalement" en revue tous les pays de la terre, et je ne ferai que mentionner en passant un détail de moeurs recueilli en Suède, où de jeunes paysans gagnent leur vie pendant la belle saison en jouant les vieux airs scandinaves dans les rues des villes.

Ces trouvères des terres arctiques obtiennent toujours un vif succès : ce qu'ils doivent plus aux vieux costumes nationaux qu'ils revêtent qu'aux airs qu'ils tirent avec une médiocre maëstria de leurs violons.

Mais les touristes préfèrent se réjouir

les yeux. On ne voyage pas, en général, pour entendre de la musique!

A ce point de vue, le phonographe serait plus économique!

Il va de soi que l'amateur de costumes pittoresques emploierait mieux ses loisirs en dirigeant ses pas vers les pays du soleil. Les musiciens ambulants qu'on rencontre dans la vallée du Nil retiennent longuement l'attention du voyageur, moins par les accents criards de leurs binious ou par le monotone ronronnement de leurs tambours que par l'élégance incontestable de leur "mise en scène".

Vêtu lui-même d'un burnous aux blancheurs de neige, le front ceint d'une écharpe de soie multicolore qui lui tient lieu de turban, le barde égyptien est mon-

té sur un chameau richement caparaçonné. Ses deux instruments — deux outres de bois recouvertes de cuir tanné — sont disposés sur le dos de l'animal, qui se charge parfois de battre la mesure en agitant de droite et de gauche sa tête ornée de brillants plumetis.

Si je ne craignais d'allonger démesurément cette étude, je vous parlerais des chantres japonais, qui font la joie des badauds en jouant de la clarinette et du "samisen" (guitare) dans les rues de Tokio

et de Yokohama, ou je vous montrerais à l'oeuvre les pauvres musiciens de Pékin ou de Canton, qui sont tous aveugles, ce qui ne les empêche pas d'organiser de bruyants charivaris aux carrefours des rues passagères.

Où encore je vous eusse priées de me suivre sur la côte d'Afrique, au Dahomey, par exemple, où les musiciens ambulants sont presque toujours des enfants qui frappent habilement les minuscules tambourins qu'ils portent suspendus au côté.

A Ceylan, les musiciennes ambulantes sont accroupies autour d'un immense gong d'airain, elles en tirent plusieurs notes très douces qui, habilement combinées, arrivent à composer une mélodie assez originale.



J'ai gardé pour la fin la "Salvation-Army Girl", ne sachant au juste dans quelle nationalité la classer, on la rencontre aux quatre coins du monde, agitant son tambourin au carrefour d'un quartier populaire, chantant de sa voix de polyglotte de pieux cantiques, cherchant à attirer l'attention du passant, sans s'inquiéter des ri-

canements et des sarcasmes que son doux entêtement soulève.

Qu'on le veuille ou non, la demoiselle de l'Armée du Salut appartient, de par son tambourin, à l'innombrable confrérie des chanteurs ambulants. Et les mauvaises langues vous diront qu'elle tient même une place plus bruyante encore que brillante!

APRES LE BAL

Cependant qu'au Matin sa beauté s'appareille,
A peine rose et blanche, ainsi que l'Aube aux cieux,
L'écho du bal lointain redit à son oreille,
Tout à l'heure entendus, des mots délicieux.

Ces mots avaient rythmé le pas des valseuses lentes
Qui font bondir les cœurs et les bras s'enlacer,
Si légers qu'on eût dit que des lèvres tremblantes
Sentaient mourir leur souffle en les laissant passer;

Si doux qu'on les aurait pris pour l'âme envolée
Des archets sous les doigts las des musiciens,
Ou pour la chanson vague, et par le temps voilée,
Qu'ont les violettes d'amour en leurs airs anciens!

Car elle est éternelle, ainsi que l'amour même,
La chanson qui supplie aux pieds de la Beauté:
Sans l'apprendre, chacun la connaît quand il aime,
Et qui la sait bien dire est toujours écouté.

Et c'est pourquoi, malgré que l'Aurore se lève
Ourlant les rideaux lourds de son frisson vainqueur,
Rebelle au doux sommeil, elle écoute, en son rêve,
Fuir ce ruisseau d'amour qui lui montait au cœur.

Et c'est pourquoi, tandis, qu'entre ses mains lassées,
—Calices déflouris, parfums toujours en fleurs—
Les roses, tout à l'heure, en ses cheveux placées,
S'effeuillent lentement et perdent leur couleur.

De leur splendeur défunte en vain découronnée,
Parure que le temps même ne peut ternir,
Elle garde, en sentants sa beauté mieux ornée,
A son front la fierté douce du souvenir.

—Tout ment autour de nous: l'orgueil sacré des roses,
Et le charme du soir, et la clarté du jour.
Le vol cruel du Temps emporte toutes choses—
Mais l'Eternité tient dans une heure d'amour!



UN DINER TURC



L'existe un proverbe qui dit : "Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es". On pourrait en ajouter un au moins juste et qui poserait ce principe : "Dis-moi ce que tu manges, et je te dirai qui tu es". La nourriture et souvent même la seule façon de l'accommoder et de l'absorber suffisent à caractériser une population, une nation. C'est ce qui fait d'ailleurs que ce qui persiste le plus, dans chaque pays, quand tout s'uniformise à travers l'Europe et presque à travers le monde, quand les coutumes, les moeurs, les costumes même particuliers à chaque peuple disparaissent, ce qui persiste le plus longtemps c'est le "plat national", le plat particulier à tel peuple, parfois à telle contrée spéciale. En France, par exemple, chaque province avait ou a encore son plat particulier auquel elle reste fidèle le plus longtemps qu'elle peut : c'est la "soupe aux choux", la fameuse soupe aux choux de l'Auvergne ; les "gaudes" de la Normandie ; la "bouillabaisse" de toute la côte de la Méditerranée ; les "coukes" du Nord, et bien d'autres. A Paris même, les originaires de tel ou tel département se sont réunis pour former des sociétés dont les séances sont des dîners, et où l'on retrouve fidèlement, où le menu doit comprendre nécessairement ce plat national, qui fait vibrer le coeur des "pays", qui fait passer devant eux le souvenir des jeunes années, les paysages de leur province. Souvent même ces sociétés prennent comme titre le nom de ce plat national.

Aussi est-il mieux de suivre l'étranger à table, ou du moins devant son dîner,

car souvent pour lui la table n'existe pas. Suivons donc un personnage officiel autrichien, M. de Asboth, à travers la Bosnie et l'Herzégovine, pour le voir s'attabler à un repas ture à Sératiévo, à l'instant même où l'on vient de finir le Ramadan, le grand jeûne de la religion mahométane.

Dans tous les pays orientaux, on sert pour ainsi dire constamment des rafraîchissements, et c'est encore ainsi que commence le repas, ou du moins c'est ce que l'on sert comme apéritif. Puis il faut passer dans une pièce voisine, où les domestiques vous présentent des bassins de métal ciselé remplis d'eau pure ; chez les Mahométans, en effet, l'habitude est toujours de faire des ablutions sur les mains, et la précaution n'est pas exagérée, puisque l'instant suivant tous les invités vont plonger leurs doigts dans un seul et même plat. Passons maintenant dans la salle à manger.

Les convives prennent place, formant un cercle assez étroit autour de deux tables ; la table consiste en un plateau rond d'étain, ayant tout au plus un mètre ou un mètre et demi de diamètre, reposant sur un pied peu élevé ; cette étroitesse de la table n'empêche point les hôtes d'être nombreux. Il y a d'ailleurs une nappe sur la table, et rangés sur le bord sont un petit pain et une cuiller en bois d'un très petit format, pour chacun des invités : ajoutent à cela une serviette brodée à chaque bout ; et nous en aurons fini avec tout ce qui constitue le couvert.

Formant un petit cercle intérieur, au milieu de la table, sont disposés des gâteaux, des olives, du fromage dans de petites assiettes ; et chaque invité n'a qu'à y puiser, suivant son goût, et tout simple-

ment avec ses doigts. Quant aux viandes, elles sont placées dans le cercle intérieur au cercle des gâteaux; mais elles n'y sont point toutes à la fois; disposées sur des plats longs, elles défilent en une longue kyrielle, mais avec une rapidité dont nous n'avons pas idée; à une table où prennent place des Mahométans, douze plats sont facilement dépêchés en une demi-heure. On est tout étonné quand on compare la rapidité de ces diners avec la sage lenteur que mettent les Normands, par exemple, à avaler un de leurs repas. Le service est fait par un grand nombre de domestiques qui font passer les plats tout autour de la table, dirigés en silence par un chef nommé "vizir"; c'est le maître d'hôtel. Se tenant aux portes, les enfants de la maison surveillent le repas: ils ont un rôle bien précis, c'est de veiller à ce qu'aucun plat ne passe devant un invité sans qu'il y goûte. Si quelque profane, peu habitué à cette façon de se servir, s'y prend maladroitement, se brûle les doigts en essayant de détacher un morceau de mouton par exemple, qui est toujours servi sans être découpé, un des enfants se précipite vers ce néophyte en matière d'habitudes turques, détache un morceau de choix, le met dans l'assiette, irait même jusqu'à le mettre dans la bouche du maladroit: c'est d'ailleurs un service que chaque voisin serait enchanté de rendre à l'étranger.

Un silence absolu règne pendant le repas; il est absolument considéré comme inconvenant de causer à ce moment-là; les domestiques ne font point de bruit en marchant, puisqu'ils sont nu-pieds. Quant aux fourchettes, aux couteaux, aux verres, on n'en pourrait guère entendre le choc, puisqu'ils sont absents de la table; les cuillers en bois ne sont guère pour résonner beaucoup. L'absence des verres est motivée parce que, en Orient, c'est une règle depuis les temps primitifs de ne pas boire en mangeant.

Un petit coup d'œil sur le menu complètera l'idée que nous voulons nous faire d'un dîner turc.

Et d'abord, pour commencer, le "tehorba charrya", tout simplement de la soupe à la viande. Comme hors-d'oeuvre, des

olives, du fromage: des feuilles de rose, des cerises acides et des cerises ordinaires; des "naraoudjé" ou morceaux de peaux d'orange. Abordons des plats plus sérieux: un "yaouié" ou agneau rôti tout entier, accommodé avec du riz et des épices; du "soukbouret" ou sorte de salade de viande; des "yalanidahna", légumes farcis et cuits dans l'huile; des "ekmek kadaif", ce qui n'est autre chose que du vermicelle avec de la crème; puis du "sel-kadaif", même vermicelle avec du miel; du "soutlia," ou fleur de riz avec du sucre, bouilli dans du lait et servi froid; du "sarma", viande hachée cuite dans des feuilles de vigne; du "saks kabagui", ou citrouille bouillie avec des



oignons. Pour finir, ajoutons du "pilafi kissela nilieko", composé de riz bouilli avec du caillé et du petit-lait.

On ne doit prendre les viandes qu'avec la main droite; on ne doit point les tenir de la gauche, sous peine d'être considéré par les Mahométans comme ignorant les règles les plus simples de la propreté. Quand le dîner est fini, il est absolument nécessaire, d'après les lois de l'étiquette, de se laver la bouche et les mains, et celles-ci avec du savon, ce qui n'est point de trop, après l'usage qu'on a fait de ses doigts. On termine la soirée en absorbant force café noir et en fumant cigares, cigarettes et narguils, au milieu de conversations animées.

Vous voilà donc instruit de ce qui compose un dîner turc. Vous pourrez en improviser même un si vous le désirez, et si jamais vos voyages vous amènent au pays mahométan, vous ne serez point surpris de ce qui vous entourera.



Le Ceremonial du Mariage en Grece



U milieu des coutumes qui disparaissent dans l'uniformité de la civilisation moderne, le mariage garde pourtant, dans certains pays, son cérémonial original caractéristique et pittoresque. Même en France, si l'on veut bien pénétrer quelque peu dans les moeurs des vieilles provinces, surtout de celles que le réseau des voies ferrées n'a pas encore touchées, on sera stupéfait de retrouver d'anciens usages qu'on aurait pu croire depuis longtemps disparus. Tel est le cas, par exemple, pour la Bretagne, notamment pour l'intérieur de la presqu'île armoricaine, pour cette Bretagne bretonnante dont les coutumes se sont encore si bien conservées au milieu de l'uniformité universelle. Nous pourrions rappeler qu'encore maintenant, tout comme au temps jadis, dans certaines parties de l'antique Bretagne, le nouveau marié et son épouse se tiennent, à la sortie de l'église, chacun d'un côté, après la cérémonie nuptiale, afin de recevoir dans un plateau les cadeaux, soit en argent, soit en nature, que les invités de la noce vont leur faire pour monter leur ménage.

Si les coutumes matrimoniales persistent même dans un milieu aussi étroitement entouré de civilisation, en réalité, que ce qu'on peut considérer comme le fin fond des provinces, on doit imaginer qu'il en est encore bien autrement dans certains pays de l'Europe orientale où les moeurs primitives n'ont guère été entamées.

Tel est bien le cas pour la Grèce, qui s'est endormie dans un sommeil bien oriental depuis le temps où sa littérature

et ses beaux-arts en faisaient un foyer de civilisation pour le reste de l'Europe et pour ce qui constituait le monde à cette époque.

Précisément nous avons eu la bonne fortune de nous voir tomber sous la main un intéressant récit de voyage dans ce pays, ouvrage qui est dû à une observatrice, une voyageuse anglaise, miss Annie Peck. Elle a été l'hôte d'une famille grecque où un mariage allait se célébrer, et elle en a profité pour noter minutieusement les détails de la fête et les particularités qu'elle présentait pour nos habitudes occidentales.

Disons tout de suite, pour ceux qui se raient désireux de vérifier le récit de Miss Peck, qu'il est facile du reste d'assister à l'une de ces cérémonies, car les Grecs sont fort hospitaliers. L'étranger qui voudra se rendre à leur invitation se verra reçu avec empressement par eux, et on le fera s'asseoir à une des meilleures places dans la salle où va se célébrer le mariage.

C'est à huit heures que doit avoir lieu cette célébration. Au centre de la pièce est une petite table, sur laquelle on place bientôt une grande coupe contenant quantité de confetti de toutes couleurs et deux guirlandes de fleurs d'oranger artificielles réunies au moyen de longs rubans de satin blanc; à côté, se trouve un évangile avec une couverture massive en argent repoussé, enfin deux paquets volumineux entourés de serviettes blanches qui ne manqueront point d'exciter votre curiosité. Entre temps voici qu'arrivent quatre prêtres avec leur long vêtement noir, portant un chapeau noir très élevé; ils sont suivis par le futur.

Nous allons avoir l'explication des

deux paquets entourés d'une serviette, car les prêtres viennent de les prendre; ils les ouvrent et en tirent leurs vêtements de cérémonie, des ornements somptueux, qu'ils endossent en toute hâte devant les invités. Voici la mariée qui entre: elle salue tout le monde, parle à chacun, puis elle va s'asseoir avec le marié sur le canapé qui est en face de la table; autour de celle-ci se tiennent les quatre prêtres en habits aux couleurs voyantes, et un diacre à la robe plus effacée. Quant à la mariée, elle porte une toilette de soie bleu gris et grenat, et un voile en tulle qui traîne à terre: ce dernier est orné de broderies de soie presque jusqu'en bas, et retenu à la tête à l'aide d'une guirlande de fleurs d'oranger artificielles; une broche et des boucles d'oreilles sont en ces mêmes fleurs.

En prenant place, les deux futurs époux ont déposé un anneau d'or sur l'évangile à couverture d'argent, et ils reçoivent l'un et l'autre un cierge allumé, tout enrubané, qu'ils auront à tenir pendant toute la

cérémonie. Le service commence; les prêtres chantent, trois d'entre eux faisant les répons; parfois ils ont le ton de la lecture ordinaire, mais le plus souvent ils disent les mots avec une volubilité qui les rend incompréhensibles. Un des officiants prend l'Évangile et en touche le front et les lèvres du futur, puis le front et les lèvres de la mariée; deux fois il recommence ce mouvement. Il s'agit maintenant de passer les anneaux de mariage, mais cela constitue une opération compliquée. Le garçon d'honneur s'avance, il saisit les anneaux et en passe un au petit doigt de la main droite de chacun des mariés, puis il fait l'échange de ces anneaux, plusieurs fois de suite, donnant à la femme celui de l'homme et inversement, et enfin il les remet dans leur position primitive. Les mariés portent des gants pendant toute la cérémonie, la jeune femme prend l'anneau et le met à l'annulaire de sa main droite, tandis que le jeune homme le glisse à l'annulaire de sa main gauche.



L'Electricité A La Maison

PETITES expériences de salon!...

On sait que sur les hauts plateaux, sur les sommets de montagne, dans le Sahara, quand le temps est orageux, il est difficile de faire un pas sans observer des phénomènes électriques. Les piolets, les bâtons plantés dans la neige laissent échapper par leurs bouts des effluves électriques analogues aux feux de Saint-Elme qui brillent aux extrémités des mats et des clochers. Les souliers ferrés donnent des étincelles et les alpinistes ressentent à tout instant des secousses. Dans l'Amérique du Nord, par temps très sec, les aigrettes lumineuses jaillissent des poteaux télégraphiques, des enseignes, des arbres élevés. On voit des étincelles éclater à chaque instant entre deux personnes qui se touchent. Les cheveux se dressent, la tête devient lumineuse dans l'obscurité. Lorsqu'on ouvre, dans les maisons bien chauffées, une porte, au moment où la main touche au bouton, on reçoit un petit choc et une étincelle apparaît. Tout contact de deux objets est signalé par un éclair. On ne peut se donner la main sans ressentir un choc très supportable d'ailleurs. On approche la main du visage du premier venu et l'on aperçoit une étincelle. Etincelles au bout du nez, au bout des doigts, sur le front. C'est un feu d'artifice en miniature. Les jeunes mariés en savent quelque chose. Les caprices de l'électricité deviennent gênants et chaque baiser est marqué d'un éclair. Ces phénomènes sont courants dans certaines contrées américaines pendant l'hiver.

L'électricité statique est bien facile à produire. Ne suffit-il pas de brosser vivement une feuille de papier à lettre bien glacée, et préalablement chauffée, pour la

charger d'électricité? Si on la présente à un mur, elle va s'y coller et reste adhérente pendant près de cinq minutes. Si on l'emporte dans l'obscurité, il suffit d'approcher le doigt de la surface pour voir éclater une étincelle minuscule et ressentir une légère piquûre. La feuille de papier se transforme en petite machine électrique à la portée de tous. Tout le secret consiste à se servir de corps très secs dans une atmosphère dépourvue d'humidité. La vapeur d'eau est bonne conductrice de l'électricité atmosphérique et l'empêche de s'accumuler sur place.

C'est pourquoi, par un temps froid et très sec, on peut charger d'électricité toute une pièce d'appartement. On choisit, pour tapis, de la laine épaisse, on brosse les papiers et les tentures. On se vêt d'habits laineux; si l'on marche rapidement sur le tapis, en tous sens, on finit par y développer de l'électricité. Aussi constate-t-on que des étincelles se produisent sous les pieds, éclatent des murs quand on en approche. Les doigts s'illuminent d'effluves lumineux; tous les objets métalliques lancent des éclairs bleuâtres. On ressent des petits chocs; on ne peut se donner la main sans voir aussi jaillir des étincelles minuscules. En un mot, on reproduit, avec une intensité moindre, les manifestations américaines. En prenant des plaques de caoutchouc durci, on peut en tirer des étincelles qui claquent bruyamment dans l'air. Ces petites expériences ne sont pas difficiles à faire et représentent en chambre et sur une petite échelle les phénomènes grandioses de l'électricité atmosphérique.





La guerre en l'an 2000, les ballons de proie



DANS les Etats européens, au cours du présent siècle, l'aérostat spécial militaire, employé conjointement avec une artillerie de petit calibre, mais de portée énorme, jouera un rôle d'une importance capitale. Les canons seront portés sur des

chariots mécaniques munis de roues de dimensions qui leur permettront de traverser toute sorte de terrains. Les aéronautes, pourvus de cartes du pays ennemi, indiqueront aux canonniers le point précis sur lequel ils doivent pointer leurs pièces, et le projectile, par-dessus vallons ou collines, ira tomber à dix ou quinze milles de distance, au milieu d'un camp, sur des colonnes préparées pour une attaque de nuit ou sur des batteries en marche.

Des multitudes de ballons seront les yeux de l'organisation militaire, des yeux ayant, pour nerf optique, un téléphone: la nuit, ils fouilleront la contrée avec leurs phares électriques et, prenant leur liberté, ils vogueront poussés par le vent, en projetant, au-dessous d'eux, une lumière éblouissante. Ces ballons seront certainement dirigeables. Ce seront comme des requins dans les airs, et nous pouvons nous risquer à décrire un épisode de la lutte dont, caché dans ses casemates, sera témoin le tireur impuissant de 1950.



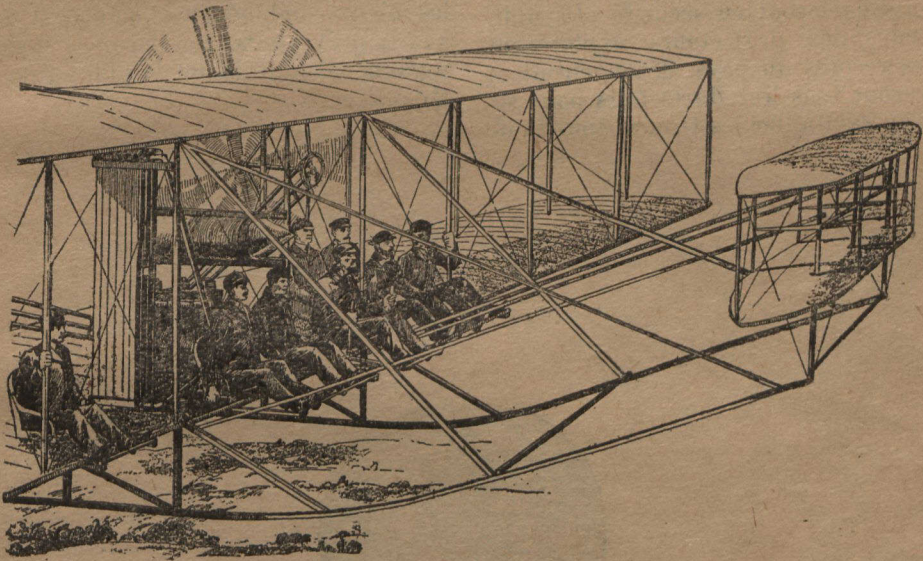
Dans leur abri, deux hommes sont blottis, vigilants, prêts à faire face à tout danger et, du regard, explorant le ciel.

Le vent est favorable à l'ennemi, dont on a vu, pendant toute la chaude matinée, les ballons captifs monter et descendre. Soudain, la grosse artillerie est devenue active. Une rumeur se propage au long des tranchées et des abris; de derrière nos tireurs, le requin aérien s'élève. Les ballons ennemis s'agitent, reculent, descendent, sous une grêle de projectiles que nous leur adressons. Puis, contre notre aérostat, s'avance une des machines volantes de l'adversaire. Le vent l'emporte au-dessus de nos têtes: elle est garnie, à ses extrémités, d'une sorte d'éperon d'acier avec des lames tranchantes, et c'est cet éperon aérien, qui sera l'arme la plus importante de l'engin. Quand elle opérera contre des ballons, cette machine de combat s'élancera dans les airs avec la plus grande rapidité possible, puis, après une soudaine contraction de ses réservoirs à gaz, elle se précipitera comme un glaive sur l'aérostat ennemi; elle s'abattra, agile et précise, dans un vaste envol, sur sa proie, et son éperon, crevant les toiles, fera éclater l'engin visé. Des coups de carabine seront tirés, des cordages se tendront et se rompront; on entendra des cris, des déchirures et des explosions, peut-être une lueur incendiaire. Certes, ces machines volantes, en prévision de telles conjectures, seront pourvues de parachutes pliants, et la dernière phase de la plupart de ces luttes offrira le spectacle d'aéronautes tentant, parachutes en main, un saut désespéré, pour arriver à terre sans être tués par le choc ni broyés par les débris de leur engin.

Mais cette lutte entre machines volantes, nouveau combat d'oiseaux de proie, sera compliquée d'un échange de petits obus et de balles. Ces engins s'élèveront dans les airs à des hauteurs fantastiques,

jusqu'à ce que l'un des deux soit parvenu plus haut que l'autre, jusqu'à ce que les aéronautes soient incommodés par la raréfaction de l'air ou que le sang s'échappe de leurs yeux et de leurs ongles. D'en bas, les tireurs, abritant leurs yeux sous leurs paumes, s'efforceront de voir le duel qui s'effacera peu à peu au zénith. L'un des adversaires s'aventurera follement au-dessous de l'autre, qui, comme un oiseau de proie, fondra dessus : leur artillerie crachera ses projectiles, ils s'enchevêtreron, se dépêtreront, se confondront, se dégageront... Qu'est-il arrivé?... Le plus disloqué descendra, clopin clo-

L'ascension d'une machine à éperon, dans un des deux camps, déterminera, dans l'autre, le lancer de deux engins semblables, jusqu'à ce que les escadrons volants soient aussi denses qu'un vol d'étourneaux à l'automne. Ils tournoieront et s'élèveront, ils se déploieront et se rassembleront, chaque parti se livrant à de savantes manoeuvres pour profiter de l'avantage offert par le vent ; ou bien ils s'abattront tout à coup, pour se mettre sous la protection des batteries retranchées. La collision de ces machines sera l'affaire de quelques instants, mais des instants terribles, sans qu'ils le soient, cependant,



pant, en donnant de la bande, avec la moitié de ses réservoirs déchirés par l'éperon ou crevés par les projectiles de l'autre, qui reprendra son élan pour la poursuite... Que font-ils?... Les tireurs, lunettes d'approche en main, frémissants et anxieux, se demanderont :

—Est-ce un signal?... S'ils s'abattent, maintenant, nous les tenons !

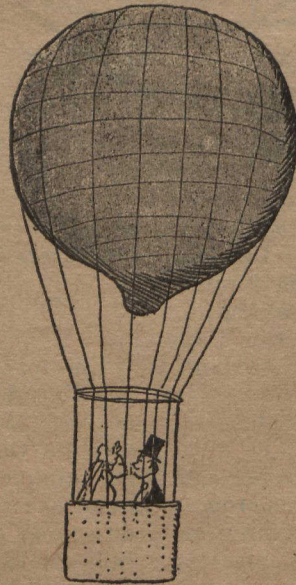
Mais un semblable duel n'aura lieu que rarement. Dans ces attaques à l'éperon, le parti qui, en tout endroit du champ d'action, pourra lancer deux engins à la fois, aura un avantage énorme.

plus que ceux où un choc se produit entre des forces égales de vaisseaux cuirassés...

Une fois la suprématie des airs obtenue par l'un des deux belligérants, la guerre ne sera plus qu'un conflit entre une armée qui voit et une autre qui est aveugle. Le vainqueur de cette lutte aérienne planera, avec une vigilance impitoyable, au-dessus de son adversaire ; il concentrera, sans crainte d'être surpris, ses troupes et son artillerie ; du haut des airs, il fouillera

les routes et toutes les voies de communication, et son artillerie les balaiera avec de soudaines et épouvantables trombes de mitraille. L'effet moral de cette prédominance sera énorme. Le vainqueur pourra voler, non seulement au-dessus des frontières ennemies, mais d'un bout à l'autre de la contrée vaincue. Partout, la population lèvera constamment les yeux vers le ciel, avec une impression d'insécurité et de ruine imminente, avec l'angoisse éperdue des catastrophes prochaines. Dans la journée, les avions du vainqueur s'abattront sur les engins des secondes lignes de l'adversaire, et répandront, sur eux, des matières explosives et incendiaires, de sorte que ni engins, ni camps, ni retranchements ne seront en sécurité. La nuit, les rayons des projecteurs exploreront tous les recoins du pays, découvriront et entraveront tous les efforts faits pour secourir ou ravitailler les tireurs épuisés de

la ligne de combat. L'armée des vaincus remerciera le ciel, s'il se produit inopinément une tempête impitoyable, avec des éclairs, du tonnerre, de la pluie, une perturbation des éléments qui fera, pendant un moment, remonter le plateau de la balance. Sous des averses diluviennes ou des brouillards intenses, les vainqueurs seront contraints de s'arrêter, de rester aux aguets et aux écoutes, de s'impatienter et de se s'énervier, tandis que les troupes vaincues, boueuses et désespérées, trépiquant dans les flaques d'eau, s'avanceront dans les ténèbres et l'orage, recevant, en pleine figure, des rafales de pluie ou de neige, mais bénissant l'éternelle sauvagerie de la nature qui bouleverse les plans les mieux combinés des hommes et donne, aux imprévoyants, une dernière chance de regagner, ce qu'ils ont perdu, ou de mourir.



UNE LUTTE SENSATIONNELLE

Nouvelle humoristique

UN jour, sur le pont du Rhône, Pascal et Roumagoux, de Tarascon, engagèrent un pari. A vrai dire, ils ne laissaient guère passer un dimanche sans se défier. Le jour dominical, tandis qu'ils restaient attablés tous deux à la terrasse de leur café favori—un de ces bons cafés de Provence, puissamment défendus contre le soleil et où l'on se rencontre pour causer avec bruit, en faisant des débauches d'eau fraîche et de citron—le jour dominical, dis-je, souvent un bruit se répandait par la ville. "Roumagoux vient de parier dix francs contre Pascal que..." ou bien "Pascal tient un dîner fin contre Roumagoux, il prétend que..." Et la nouvelle portée par les ailes légères des paroles, allait intéresser jusqu'aux demeures les plus lointaines.

Mais ce jour-là, la gageure fut si passionnante que deux de ceux qui en furent témoins rebroussèrent chemin sur-le-champ, pour en avertir ceux qui venaient derrière. La nouvelle de l'un à l'autre alla si vite, qu'au bout d'un quart d'heure toute la population de la ville avait entendu ces mots extraordinaires: "Pascal vient de parier cent francs contre Roumagoux qu'à la foire de Beaucaire, où ils vont, le Rempart de Cadenet tombera, à la lutte romaine, l'Invincible de Château-Renard."

Et c'était vrai: Pascal, échauffé par la discussion qu'il soutenait sur un sujet si passionnant, venait de toper vigoureusement la paume de son adversaire et d'engager le billet bleu. Roumagoux, gros et suant, sa veste sur le bras et son chapeau fièrement penché sur la nuque, non moins excité, avait tenu le pari. Côte à côte, ils continuaient à s'acheminer vers Beaucaire, d'un pas plus solennel et avec des pa-

roles plus rares, comme il convient à des héros que tout le monde regarde et qu'une foule d'admirateurs suit à dix pas.

Certes, chacun d'eux, au fond de lui-même, était convaincu de la supériorité soit du Rempart de Cadenet, soit de l'Invincible de Château-Renard. Mais, si confiants qu'ils fussent à l'endroit de ces deux lutteurs fameux, ils n'en éprouvaient pas moins une crainte vague. Et ce n'était pas seulement pour la somme risquée, mais encore, et surtout, pour la réputation de connaisseur infaillible à laquelle chacun tenait.

Aussi, quand ils arrivèrent à l'extrémité du pont, Pascal, l'esprit préoccupé d'un dessein secret, prit-il congé de son adversaire sous un prétexte futile. Roumagoux justement s'appretait à lui fausser compagnie. Ils se quittèrent donc sans gêne, en se donnant rendez-vous, pour l'heure de la lutte, au champ clos.

Tout d'une traite, vite et prudemment, pour éviter d'être suivi, Pascal alla trouver le Rempart de Cadenet, au cabaret où il savait le rencontrer. Ils se connaissaient un peu et cela facilita leur entrevue.

—Mon camarade, dit Pascal, j'ai plaidé ta cause devant nombre de gens acharnés à te dénigrer. Il faut que tu triomphes, tout à l'heure. Pour te donner du coeur à la besogne, je te promets quinze francs si tu tombes celui de Château-Renard. Et j'ai tellement confiance en toi que les voici d'avance.

Il les versa en effet. Plein d'enthousiasme, le Rempart de Cadenet jura d'aplatir sans merci son adversaire.

Pendant ce temps, Roumagoux, ayant eu la même idée, faisait une largesse iden-

tique à l'Invincible de Château-Renard qui se déclarait sûr de la victoire.

Parbleu, ce fut une belle lutte ! Dans l'arène, formée de charrettes et de tonneaux rangés en cercle, sous les yeux de la foule accourue, les athlètes, après s'être serré la main, firent un rapide tour sur eux-mêmes et saluèrent. A la belle lumière du soleil provençal, qui s'irradiait dans un ciel d'un bleu de soie, ils étalaient des torsos bronzés, des épaules aux deltoïdes énormes, des poitrines aux pectoraux rebondis, des bras aux biceps redoutables.

D'abord, pleins de prudence, ils s'évitèrent. Puis, s'animant peu à peu, ils risquèrent les premiers coups. Le Rempart de Cadenet tenta sans succès deux tours de tête, et l'Invincible essaya infructueusement une attaque de son invention. Enfin, tout à fait échauffés, ils s'attaquèrent sans mesure. Ce fut un tourbillon. Par trois fois, on vit l'Invincible de Château-Renard enlevé à bout de bras par le Rempart, qui le balançait, comme s'il allait l'abîmer contre terre. Et par trois fois, l'Invincible sut, à temps, se retourner et éviter la honteuse défaite.

Enfin, ils réussirent en même temps une prise terrible. Et chacun, la nuque prise dans le bras repley de son adversaire, tenta des efforts pour se dégager. En même temps, ils cherchaient à se renverser. Ils s'écroulèrent tout à coup, en avant, et restèrent à plat-ventre, toujours enlacés et geignants.

Leurs pieds, cherchant un appui creusaient la poussière avec rage. Et la main que chacun gardait libre se crispait sur le sol. Ils restèrent ainsi plus d'un quart d'heure. La foule haletante se penchait pour voir. A la fin, comme ils devenaient bleus et tiraient la langue, ni l'un ni l'autre ne se décidant à lâcher, de crainte d'être victime, on se porta à leur secours. On les sépara et l'honneur fut sauf. Ils avaient tous deux le cou marqué de cinq doigts et écorché de cinq ongles, leurs

souliers étaient pleins de graviers, et leurs mains avaient empoigné et gratté le sol comme pour arracher les entrailles de la terre.

La lutte n'ayant pas eu de résultat, on prit rendez-vous pour le dimanche suivant.

Le samedi soir, Pascal et Roumagoux, enragés par le désir de la victoire, résolurent de frapper un grand coup. Ils quittèrent à la nuit tombée, l'un sa petite maison, voisine de l'église Sainte-Marthe, l'autre son logis proche du château du Roi-René. Et tous deux, mus par un désir analogue, se dirigèrent vers le pont. Il faisait un temps abominable, le mistral soufflant depuis trois jours et redoublant de rage ce soir-là comme un visiteur désagréable qui va quitter son hôte.

Malgré l'obscurité, la distance qui les séparait et le vent glacé qui les cinglait et les aveuglait, Pascal et Roumagoux, arrivés en même temps, se reconnurent du premier coup.

—Pourvu, pensa Pascal, que ce fâcheux ne se doute pas que c'est moi.

Roumagoux fit la même réflexion. Ils s'enfoncèrent brusquement le visage dans leurs manteaux et se mirent à contrefaire leur allure. Pascal simula une claudication démesurée qui faisait remuer ses épaules comme le fléau d'une balance.

—Il sait que j'ai les jambes solides. Cette infirmité simulée me rend méconnaissable.

Au même instant, Roumagoux, gros et replet, qu'un pas trop vif mettait hors d'haleine en cinq minutes, se mit à courir, d'un petit trot gaillard.

—Qu'a-t-il donc à boîter ainsi, ce pauvre Pascal ? pensait-il. Une entorse sans doute ? En me voyant filer de la sorte, il ne se doutait pas que c'est moi. Ouf !

Il arriva au bout du pont, suffoquant et transpirant, tandis que Pascal se demandait où Roumagoux, lent d'habitude, pouvait bien courir si vite.

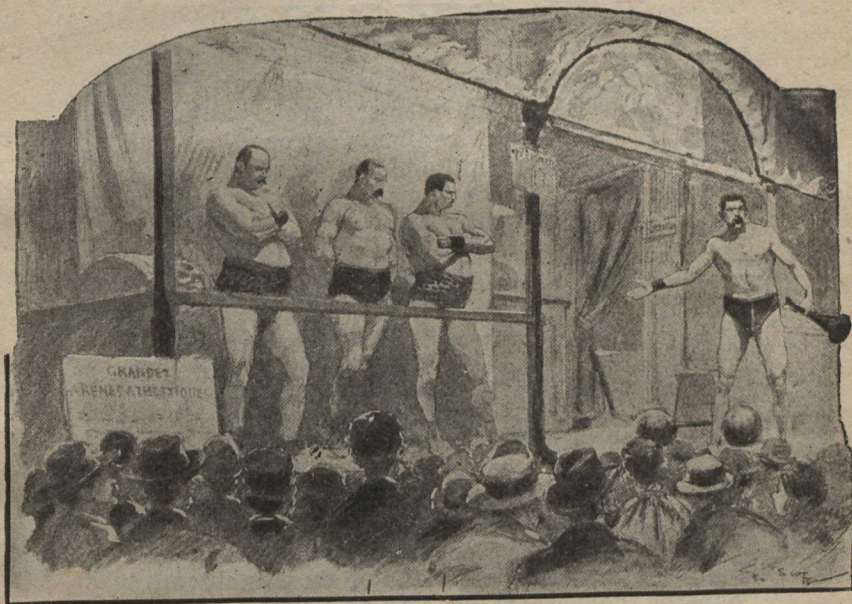
Ils se perdirent de vue dans la nuit. Pascal alla trouver ce soir-là l'Invincible

Une lutte Sensationnelle

de Château-Renard et Roumagoux rendit visite au Rempart de Cadenet. Guidés tous deux par la même idée géniale, qu'ils ne s'étaient pas communiquée, chacun offrit au champion de son adversaire une bonne somme pour se laisser vaincre. Après quelque résistance, faite comme il seyait pour garder les convenances, les deux athlètes consentirent au marché. Certains d'obtenir la victoire, Pascal et Roumagoux, chacun de leur côté, rentrèrent chez eux, en longeant les murailles pour éviter d'être vus.

tures, et d'écouter les péripéties de la lutte, narrées à mesure, en mots brefs, par des amis complaisants.

Au rebours de la première séance, au cours de laquelle ils s'étaient montrés si prudents, les champions firent tout de suite montre d'une extraordinaire insouciance. Ils s'attaquèrent au mépris des précautions les plus élémentaires et tentèrent sans crainte les coups pouvant attirer les dangereuses ripostes. On vit l'Invincible et le Rempart, beaux de témérité, attendre des ceintures de devant,



La foule accourt pour voir la lutte.

Si la première séance de lutte avait été remarquable, la seconde fut digne de fixer à jamais son souvenir dans les mémoires provençales.

Le mistral était tombé. Il faisait un temps délicieux. On avait, en prévision de l'affluence, élargi le cercle des charrettes et on avait bien fait. Encore, tous ceux qui voulaient voir ne trouvèrent-ils pas à se caser. Beaucoup durent se contenter d'essayer de voir entre les roues des voi-

les bras levés, sans doute, par provocation, puis se laisser balancer par l'adversaire, qui, apparemment interloqué par tant d'insouciance, manquait son coup chaque fois. Enfin, après une lutte folle dont la fantaisie non prévue ahurissait les spectateurs, les lutteurs se saisirent brusquement par le cou comme ils l'avaient fait la première fois. On crut qu'ils allaient recommencer et tout le monde se pencha avec anxiété. Mais il n'en fut rien. Après avoir bandé leurs muscles et gonflé leurs joues comme pour quelque horrible effort, les athlètes, jugeant à part soi que

le moment était bon, se laissèrent aller à l'étreinte, manquèrent tous deux des talons et vinrent mollement côte à côte s'allonger sur le dos. Et chacun resta dans cette position, en regardant paresseusement l'admirable ciel, et attendant avec une complaisance singulière qu'on vînt

constater sa défaite évidente.

Ainsi, maintenant encore, le dimanche, Pascal et Roumagoux, de Tarascon, se soupçonnant mutuellement de quelque tricherie, peuvent discuter bruyamment sur la supériorité de Rempart de Cadenet ou de l'Invincible de Château-Renard.

LE CYGNE

Sans bruit, sous le miroir des lacs profonds et calmes,
Le cygne chasse l'onde avec ses larges palmes,
Et glisse. Le duvet de ses flancs est pareil
A des neiges d'avril qui croulent au soleil;
Mais, ferme et d'un blanc mat, vibrant sous le zéphire.
Sa grande aile l'entraîne ainsi qu'un lent navire.
Il dresse son beau col au-dessus des roseaux,
Le plonge, le promène allongé sur les eaux,
Le courbe gracieux comme un profil d'acanthé;
Et cache son bec noir, dans sa gorge éclatante.
Tantôt le long des pins, séjour d'ombre et de paix,
Il serpente et, laissant les herbages épais
Traîner derrière lui comme une chevelure,
Il va d'une tardive et languissante allure.
La grotte où le poète écoute ce qu'il sent,
Et la source qui pleure un éternel absent,
Lui plaisent, il y rôde; une feuille de saule
En silence tombée effleure son épaule.
Tantôt il pousse au large, et, loin du bois obscur,
Superbe, gouvernant du côté de l'azur,
Il choisit, pour fêter sa blancheur qu'il admire,
La place éblouissante où le soleil se mire,
Puis, quand les bords de l'eau ne se distinguent plus
A l'heure où toute forme est un spectre confus,
Où l'horizon brunit, rayé d'un long trait rouge,
Alors que pas un jonc, pas un glaïeul ne bouge,
Que les rainettes font dans l'air serein leur bruit,
Et que la luciole au clair de lune luit,
L'oiseau, dans le lac sombre où sous lui se reflète
La splendeur d'une nuit lactée et violette,
Comme un vase d'argent parmi les diamants,
Dort, la tête sous l'aile, entre deux firmaments.

SULLY-PRUDHOMME.



CHEZ LES FAKIRS'

DANS cette vaste presqu'île de l'Inde, berceau probable de nos races, près de deux cents millions d'Hindous sont restés fidèle au culte de Brahma. Cette doctrine, vieille de trois mille ans, est conservée dans sa pureté, grâce à la caste des Brahmanes, dépositaires et commentateurs des livres sacrés des Védas. Leur renom de sainteté se justifie par les effroyables austérités auxquelles ils se soumettent de plein gré et qui montrent jusqu'à quelles limites l'organisme humain peut braver la souffrance, sous l'empire d'une toute puissante volonté.

Les Hindous déclarent volontiers, avec une certaine emphase qu'ils reconnaissent trois cents millions de dieux. Cela signifie tout simplement qu'ils ont divinisé tous les objets comme toutes les forces de la nature.

Le Brahmanisme est resté la religion de la plus grande partie de l'Inde et c'est à une rapide revue des pratiques de ses adeptes que nous allons consacrer cet article.

Les Brahmanes jouissent auprès des Hindous de la considération la plus haute et cela s'explique par un certain nombre de raisons. D'abord ils font ouvertement profession de sainteté et cette seule affirmation trouve créance sans peine auprès du peuple qui les considère comme purs et sans tache et jusqu'à un certain point comme personnages sacrés. Ils président aux cérémonies des temples, rappellent à l'observance des fêtes et donnent des conseils spirituels. Ils sont enfin, au point de vue intellectuel, bien supérieurs au commun de leur race, et cette supériorité se retrouve même dans leur constitution physique. La classe des Brahmanes se distingue en effet dans son ensemble par une

stature plus élevée, une attitude pleine de noblesse, des traits significatifs, une remarquable vivacité de regard.

Ajoutez assez souvent une sorte d'éloquence fleurie et impressionnante, un sentiment très vif de dignité personnelle et vous comprendrez l'ascendant exercé par ces hommes sur les castes inférieures.

Ce qui contribue surtout à les entourer d'une auréole de sainteté, ce sont les souffrances auxquelles ils se soumettent en vue d'acquérir des mérites et de se rendre dignes d'entrer au paradis de Brahma. La seule énumération de ces tortures ferait reculer d'horreur les âmes les mieux trempées. Pèlerinages longs et accablants, souffrances corporelles de toute nature, rien ne les fait reculer lorsqu'il s'agit de se concilier les bonnes grâces de Brahma.

Le dieu est communément représenté assis, les jambes croisées, avec quatre têtes et un nombre correspondant de bras et de jambes. Ses statues sont colorées en rouge ou dorées. Il est l'oracle des destins, le maître de la vie et de la mort.

Tel est le dieu pour lequel un grand nombre d'Hindous acceptent une vie de souffrance et de durs labeurs. La loi consacre par des pénalités excessives la sainteté et l'inviolabilité des Brahmanes. Tuer l'un d'eux ou tout simplement le voler, constituent d'inexpiables crimes, le simple fait de tuer sa vache entraîne un châtimement disproportionné.

Au contraire les délits commis par des Brahmanes au préjudice de membres des autres castes sont traités avec une élévation extraordinaire.

Une brahmane n'arrive à la perfection qu'au prix d'une très longue initiation. Il lui faut passer par quatre stages avant de mériter les délices du paradis.

D'abord, en qualité de "Brahmachin" ou novice, il entreprend l'étude des livres sacrés des Védas et s'initie aux droits et aux privilèges de sa caste. Dans ce premier état, il est déjà exempté de toute taxe et échappe à la juridiction ordinaire des indigènes. La nourriture animale et les oeufs lui sont interdits; il doit éviter le contact d'une grande quantité d'animaux, regardés comme impurs; le simple toucher d'une manière de cuir est une faute grave qui nécessite une expiation.

Arrivé à l'âge d'homme, le novice doit se marier: il entre alors en qualité de "Grihasta" dans le second état et doit suivre des pratiques nombreuses et minutieuses. Dès qu'un fils lui est né (et ce serait une malédiction céleste de ne pas avoir de fils), il doit se préoccuper de le diriger au plus tôt dans les voies de la sainteté. Il entre alors dans le troisième état, et devient "Vanaprastha", c'est-à-dire ermite. A cet effet, il abandonne le monde pour la prière solitaire solitaire et la méditation, se retire dans une forêt lointaine et s'impose de sévères pénitences en vue de purifier son esprit.

Les membres de ces trois premières castes, bien qu'inégaux entre eux, en importance sociale, sont cependant unis par l'observance de certains rites communs, tels que ceux relatifs à la naissance, au choix du nom, à la première sortie de l'enfant, à son premier repas de riz cuit... Les rites se rapportant à la tonsure, à la rentrée du jeune homme dans sa famille, sont également observés dans les mêmes formes.

Celle de ces cérémonies à laquelle on attache le plus d'importance, est "l'apanyana", ou règle du cérémonial pour confier un enfant à son directeur spirituel. L'investiture de la corde sacrée qui s'enroule autour de l'épaule gauche et du bras droit se pratique vers la même époque. Ensuite viennent l'initiation à l'étude des Védas, les soins au feu sacré et la connaissance des règles de purification. C'est alors que le jeune étudiant commence les solennelles invocations au soleil, qui doivent être répétées matin et soir avant le lever et le coucher de l'astre. Toute cette éducation se poursuit entre la huitième et la seizième

me année. Quiconque arrive à cet âge sans être jugé digne d'être admis au second degré de vient une sorte de paria. Il peut toutefois racheter sa faute en accomplissant des pèlerinages et des pénitences et en faisant preuve, plus tard, de la connaissance des rites.

Une jeune brahmane ne peut épouser une femme d'une caste supérieure à la sienne. Il peut choisir dans une caste inférieure, à la condition d'avoir déjà une femme de sa propre caste. Seule, en effet, celle-ci peut accomplir les obligations religieuses qui incombent à une femme mariée.

Pendant les fêtes du mariage, c'est le mari qui doit veiller sur le feu sacré. Ce brasier est rapporté à la maison après la cérémonie nuptiale: il ne doit plus en sortir sous aucun prétexte.

Mourir sans laisser un fils légitime pour continuer les rites et offrir l'eau et les gâteaux consacrés et regardé comme le plus grand malheur dont puisse être frappé un Hindou. L'infortuné est alors l'objet des railleries des autres hommes, tandis que les femmes accablent sa stérile moitié de quolibets et de sarcasmes.

Jadis les veuves devaient suivre leur mari dans la mort et se faire brûler vives sur le bûcher des funérailles. Les Anglais ont décrété l'abolissement de cette horrible coutume depuis cinquante ans environ. On a compté, depuis lors, quelques sacrifices clandestins, mais les exemples en deviennent de plus en plus rares.

Quand le brahmane est avancé en âge, que ses forces diminuent et que ses cheveux grisonnent, que déjà son fils a un descendant mâle, le moment est venu de se faire "Vanaprastha". Il abandonne alors tout souci de ses devoirs familiaux. Toutefois, sa femme peut le suivre, s'il en manifeste le désir. Il emporte avec lui dans un bois éloigné le feu sacré et les quelques ustensiles indispensables pour les offrandes quotidiennes.

L'ermite n'a pour se couvrir qu'un lambeau d'étoffe: il laisse croître ses cheveux et ses ongles. Les produits de la forêt, herbes, fruits, racines, assurent seuls sa subsistance. Il ne doit accepter de dons de personne, sauf dans les cas d'absolue

nécessité. Mais il doit offrir le meilleur de ce qu'il possède à quiconque vient le visiter. Son maigre feu vient-il à s'éteindre, il peut, après le coucher du soleil se rendre au plus proche village et solliciter ce qui est nécessaire pour le rallumer.

Il achève ainsi dans l'isolement le reste de ses jours et meurt solitaire, sans que personne s'inquiète de lui.

Disons maintenant quelques mots des pénitences extraordinaires que s'imposent les brahmanes, et à l'aide desquelles ils espèrent obtenir le salut dans l'autre monde.

On voit parfois, dans les rues écartées des villes de l'Inde, un homme assis ou se tenant dans une position extraordinaire. Il reste solennel, impassible, sans un mouvement, sans une parole. Sa tête et ses épaules sont maintenues rigides par de lourdes chaînes qui lui font une carapace de fer. Il lui est également impossible de s'étendre et de marcher; à peine peut-il, à de longs intervalles, remuer quelque peu les jambes. C'est un brahmane accomplissant une pénitence pour la rémission de ses fautes. Il se tient dans cette position depuis des années, et la conservera pendant de longues années encore. Ce qu'il expie par cette torture qui semblerait intolérable à tout autre, c'est bien souvent une faute des plus vénielles. Tel pénitent aura à se reprocher le meurtre accidentel d'une vache. A peine ose-t-il espérer que vingt ans de supplices lui vaudront son pardon et son admission au paradis de Bouddha.

Ces mortifications excessives comportent certainement l'extrême limite d'endurance d'un organisme humain. Notre sensibilité européenne ne pourrait même résister à ces fatigues effrayantes et il faut toute l'autorité qui s'attache à d'irrécusables témoignages pour nous faire admettre certains faits.

Citons quelques exemples dûment constatés.

Un pieux brahmane vint un jour s'installer sur la place d'un marché. Il s'était lui-même placé sur les épaules des chaînes énormes et de lourdes masses de fer et se prépara à rester assis par mortification pendant dix années. Il n'avait pas à

se préoccuper des quelques poignées de riz nécessaire à sa nourriture: la charité de ses admirateurs pourvoierait à tous ses besoins.

Les dix ans révolus, il essaya de se lever, mais il lui fut impossible de faire le moindre mouvement. Les muscles de ses jambes, si longtemps réduits à l'immobilité, étaient entièrement paralysés: ils avaient complètement perdu la faculté d'obéir à la volonté. Il fut aussi contraint



... d'autres se pendent par les pieds à une haute branche.

de conserver pendant tout le reste de ses jours la position assise, ce qui le fit encore monter d'un degré dans l'estime de ses compatriotes.

“N'est-il pas maintenant, disaient ses amis, un vrai saint homme, et n'est-il pas certain désormais, de goûter les délices du Paradis?”

Un autre brahmane, en guise de pénitence et dans le but d'expier ses crimes, maintint son bras levé au-dessus de sa tête

pendant vingt-six ans. Quand il essaya de l'abaisser et de le ramener à sa position naturelle, il lui fut impossible de le remuer. Le bras et la main s'étaient atrophiés et refusaient tout service. Et pendant de longues années, on eut ce spectacle impressionnant d'un homme réduit à l'état squelettique par des mortifications insensées et marchant par les rues le bras en l'air. Comment choisir entre tant d'exemples des invraisemblables pratiques des fakirs? Plusieurs se sont enterrés vivants, le corps enfoui jusqu'aux épaules, pendant des semaines entières; d'autres se pendent par les pieds à une haute branche et conservent cette position des mois entiers. On imagine quelle effrayante tension de volonté est nécessaire aux patients pour résister à de pareilles épreuves.

D'autres se livrent à de stupéfiantes acrobaties: ils plient leurs membres, bras et jambes et les enroulent autour du tronc, arrivant ainsi à se donner les attitudes étranges et contorsionnées de certaines statues des dieux.

Cette fureur du sacrifice, ce total oubli de soi ne restent pas toujours des phénomènes isolés et individuels. Parfois la frénésie de l'anéantissement et le défi à la mort s'emparent de toute une foule. C'est ce qui se produit dans l'exaltation collective que déterminent les grandes fêtes religieuses. A la procession du "Jugger-

nant", des centaines d'hommes se jettent avec une joie folle sous les lourdes roues du char qui porte l'idole sacrée.

A la grande fête annuelle de Bouddha, des milliers de fidèles accourent, de centaines de milles vers la ville sainte de Bénarès, afin de confesser leurs fautes et d'obtenir des prêtres la parole de pardon. Les brahmanes reçoivent alors des dons très importants en argent et en nature, puis quand les cérémonies rituelles se sont déroulées dans l'ordre traditionnel, ils annoncent le pardon et appellent sur la foule la bénédiction du Bouddha.

Bénarès est en quelque sorte la Mecque des bouddhistes. Les pèlerins y affluent et rien n'est plus pittoresque que de les voir arriver, par toutes les routes, de tous les points du pays. Presque tous viennent à pied; quelques-uns, mais bien rares, font la route à cheval. Mais il en est qui font tout le trajet en rampant sur les mains et sur les genoux; d'autres arrivent au but en roulant sur eux-mêmes. Inutile de dire que ceux qui accomplissent ces prouesses sont l'objet d'une vive admiration et que tous leurs compatriotes les regardent avec une faveur qui n'est pas totalement exempte d'envie.

Ces heureux mortels ne sont-ils pas assurés d'une place de choix dans le paradis de Bouddha!





L'ELAN OU L'ORIGNAL

L'ELAN est le plus grand individu du genre cerf, mais il est loin de posséder la sveltesse, la fière encolure, les nobles proportions de la plupart des membres de sa tribu; ses jambes de devant sont trop hautes, ses épaules trop proéminentes; sa croupe est trop effacée, son cou trop épais, sa tête trop longue et trop étroite. Avec cela, trop de museau et pas assez de queue. De petits yeux rapprochés, des narines largement ouvertes, une maigre crinière, une barbe de boue, des cornes lourdes et gigantesques ne contribuent pas à embellir cet étrange ruminant.

Bien que dépourvu de grâce conventionnelle et de beauté plastique, l'élan n'est cependant pas laid; il a de la physiologie et il peut revendiquer de précieux avantages: sa vue est perçante, son ouïe fine, son odorat subtil, son toucher délicat. Ce dernier sens a pour organe la lèvre supérieure qui, allongée et mobile, est en même temps un instrument de préhension. Ses longues jambes constituent de solides échasses à l'aide desquelles l'animal franchit en toute sécurité les neiges profondes et les terrains marécageux. Quant à son cou épais, à ses épaules trapues, il n'a garde de s'en plaindre. Comment pourrait-il, sans cette heureuse ordonnance, supporter le faix des bois énormes dont sa tête est chargée? Ces bois, qui s'écartent horizontalement de chaque

côté du front, forment deux lames aplaties, compactes, dentelées à leur bord supérieur avec un seul andouiller profondément échanuré en avant du merrain. Ils sont caducs ainsi que les bois de tous les cerfs et se renouvellent chaque année au printemps. Avec l'âge, ils acquièrent une telle densité que leur poids atteint jusqu'à 25 kilogrammes. On conçoit qu'une base solide soit nécessaire pour assurer l'équilibre de l'animal et empêcher que son centre de gravité ne soit à tout instant compromis par un changement d'attitude. Les femelles qui sont privées de la somptueuse ramure des mâles ont en effet les épaules moins saillantes.

L'élan vit à l'état sauvage dans certaines parties septentrionales de notre hémisphère. La Suède, la Norvège, la Russie, la Tartarie, la Sibérie et la Mongolie sont les seules contrées de l'ancien continent qu'il n'ait pas encore désertées. Il fuit le voisinage de l'homme et se réfugie de plus en plus dans les solitudes glacées à mesure que la civilisation s'avance vers le nord. Cependant on ne le trouve qu'exceptionnellement au delà du Cercle Polaire, bien qu'il puisse endurer des températures extrêmement basses.

L'Amérique est son habitat de prédilection. On l'y rencontre déjà au nord des Etats-Unis vers le cours supérieur de l'Ohio, mais il se plaît surtout au Canada, autour des Grands Lacs et dans les Mon-

tagnes Rocheuses. C'est là qu'il atteint une taille gigantesque. On prétend qu'une variété rare, au pelage noirâtre, mesurerait 9 pieds de longueur!

Les Anglais donnent à l'élan américain le nom de "Moose". Les Canadiens-Français l'appellent "Orignal". Cette dernière dénomination, dérivée du mot basque "Orenac" qui signifie cerf, aurait été donnée à l'élan du Canada par des Basques venus s'établir sur les côtes d'Amérique au XVIIIe siècle.

Suivant les saisons, l'orignal mène un genre de vie tout différent. Pendant les

moustiques, véritables fléaux de ces parages, il reste plongé tout le jour dans l'eau, ne laissant passer que l'extrémité du museau au-dessus de la surface liquide. Dans cette attitude, il broute les plantes aquatiques en soufflant bruyamment par les narines.

Le poids considérable des cornes de l'élan, la brièveté de son cou, la longueur de ses jambes antérieures, ne lui permettent de brouter facilement que l'herbe des talus et les hautes graminées. S'il a l'heur de rencontrer un champ de lin, il a bientôt fait de le moissonner par le sommet.



longs et rigoureux hivers particuliers aux régions polaires, il se tient dans les lieux élevés, à l'abri des inondations, au milieu des neiges. L'été, au contraire, il descend dans les bas-fonds, s'enfonce dans les forêts humides, recherche les terrains marécageux des bords des lacs et des fleuves. A cette époque, l'eau a pour lui un vif attrait. Il aime les bains prolongés, l'exercice de la natation, où il est passé maître contrairement à ce que pourraient faire supposer sa conformation, ses jambes grêles et ses pieds fendus. Pour se soustraire à la piquûre des taons et des

La nécessité l'oblige-t-elle à paître au niveau du sol? Il est alors contraint de s'agenouiller ou de faire le grand écart. C'est pourquoi il ne fait nulle grâce aux bourgeons et aux feuilles d'arbres à sa portée. Il cause de cette façon un sérieux préjudice aux forêts et les trappeurs reconnaissent sa trace aux dévastations qu'il commet au passage. L'hiver, quand il n'y a plus ni herbe sur le sol ni feuilles aux arbres, il se contente pour toute nourriture des lichens qu'il sait parfaitement découvrir en affouillant la neige.

Cet herbivore d'aspect formidable a

L'Élan ou l'Orignal

l'humeur paisible, mais le caractère farouche; il n'attaque jamais l'homme et le fuit toujours. Prudent, avisé, vigilant, doué d'une ouïe fine, d'une vue excellente, il se tient sur ses gardes et se laisse difficilement surprendre. A la moindre alerte, il détalé de toute sa vitesse.

Son allure la plus rapide est un trot balancé, accompagné d'un craquement bizarre qu'on a d'abord attribué au manque de synovie de ses articulations. A la vérité, ce bruit sec et bref, analogue à celui des castagnettes, est produit par les deux parties du sabot qui, s'étalant en touchant terre, se choquent vivement, dans un rapprochement instantané, chaque fois que l'animal lève les pieds. Une fois affolé par la peur, rien n'arrête l'élan dans sa course. Il ne cherche même pas à tourner les obstacles et on l'a vu franchir avec aisance et légèreté d'énormes troncs d'arbres tombés en travers de sa route.

S'il ne prend jamais l'offensive, l'orignal se défend toutefois avec énergie. Excité par l'instinct de la conservation, ce grand et bon enfant devient en quelque sorte enragé et sa force le rend alors redoutable. Il a bientôt fait d'expédier un ourson, un loup, d'un seul coup de pied ou de corne. Le chasseur lui-même n'a pas toujours raison dans une lutte corps à corps avec ce brutal boxeur qui, solidement arc-bouté sur ses pieds de derrière, assomme son ennemi à coups de pieds de devant, le terrasse et le piétine jusqu'à ce que mort s'ensuive.

En tous pays l'homme fait à l'élan une guerre acharnée. Il le chasse pour sa peau qu'utilisent la buffleterie et la chamoiserie, pour ses bois qui reçoivent toutes sortes de destinations, pour sa viande réputée succulente et digestive. En Russie, on fabrique des langues d'élan fourrées qui jouissent d'une haute renommée, et au Canada le museau passe pour un morceau de choix.

Les Indiens du nord de l'Amérique se fabriquent avec la fourrure de l'orignal des vêtements chauds, solides, amples, résistants, imperméables, qui sont, jusqu'à un certain point, à l'abri des balles, et ils apprécient à sa juste valeur la viande fraîche ou desséchée. Au lieu de chasser

l'élan en troupes nombreuses, accompagnés de chiens, ainsi que font les civilisés, les Indiens luttent avec lui de vitesse et d'astuce. Chaussés de longs patins ou "raquettes" qui les maintiennent à la surface de la neige tandis que l'animal s'y enfonce, ils le harcèlent à outrance. Dès qu'il tombe dans une crevasse, ils profitent du moment favorable où les terribles pieds de devant sont immobilisés pour s'approcher de la pauvre bête et la tuer à coups de flèches ou à coups de fusil. Cette besogne leur est alors d'autant plus facilitée qu'ils peuvent ajuster la tête, qui est à peu près la seule partie vulnérable.

Après l'homme, les pires ennemis de l'orignal sont les ours, qui le traquent et le suivent avec obstination, les loups qui le chassent en bandes, les gloutons qui le guettent à l'affût. Les premiers lui sautent à la gorge, le dernier lui tombe sur la tête.

Rusé, patient, astucieux, le glouton sait, grâce à un habile stratagème, se rendre maître d'un gibier dont la taille n'est en rien comparable à la sienne. Le terrible chasseur grimpe sur un arbre et s'y tient en embuscade avec une patience digne d'un meilleur but. Dissimulé par les ténèbres, il s'accroupit sur une branche à 12 ou 15 pieds du sol, le cou tendu, l'œil aux aguets.

Dès qu'un élan s'approche pour brouter, le traître lui tombe à plomb sur le cou, juste entre les bois énormes dont l'action se trouve ainsi paralysée. A l'aide de ses ongles très aigus, très acérés, il se cramponne dans la peau pour ne plus lâcher prise. L'animal ainsi surpris, saisi d'épouvante, éperonne par la douleur, s'enfuit emportant partout l'égriffes, le déchire à coups de dents, le saitrage cavalier qui l'aveugle à coups de gne à blanc. En vain passe-t-il sous les branches basses, en vain se frotte-t-il contre les troncs d'arbres, il ne parvient pas à désarçonner son ennemi. Enfin, il tombe épuisé par la perte de son sang. Le glouton, repu abandonne encore toute palpitante cette proie gigantesque dont viennent festiner d'autres carnassiers moins agiles et moins forts qui n'auraient osé

l'attaquer de front.

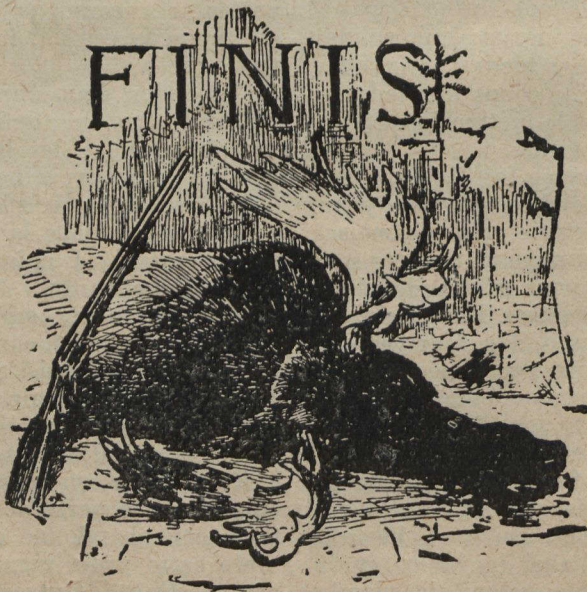
Tant que le froid est rigoureux et qu'ils peuvent voyager sur la neige gelée, les orignaux échappent assez aisément à leurs ennemis grâce à leur vigilance et à la rapidité de leur fuite, mais le dégel leur est fatal. Ils enfoncent jusqu'au poitrail dans la neige amollie, leur marche se trouve ralentie et ils sont plus que jamais exposés aux attaques des chasseurs de tout genre. Les braves bêtes le savent bien ; elles ont conscience du danger et, pour y faire face, elles construisent des chaussées sur lesquelles elles peuvent trotter de pied ferme.

Assurément, les orignaux ne transportent point de matériaux, mais, réunis en troupe de plusieurs familles, ils piétinent la neige sur une longue étendue jusqu'à ce que tassée et durcie elle offre une croûte solide.

Les trappeurs découvrent souvent, dans de vastes cirques de plusieurs milles de diamètre, de ces "chaussées des geants"

qui se croisent et s'entre-croisent ainsi que les mailles d'un réseau, en enclavant des fondrières que les constructeurs savent fort bien éviter. On affirme que les cerfs wapitis, cousins des orignaux, s'associent parfois à eux pour les aider à établir leurs retranchements et bénéficier avec eux de l'abri qu'ils offrent.

N'est-on pas en droit de se demander pourquoi l'homme, au lieu de faire à l'élan une guerre à outrance qui amènera fatalement sa destruction dans un avenir plus ou moins prochain, ne cherche pas à le soumettre comme il a soumis le renne ? Loin de lui faire perdre les précieux avantages qu'il procure la domesticité ne ferait que les assurer. Alléguera-t-on que cet animal est trop méchant parce que quand on l'attaque il se défend ? L'élan n'est pas farouche ; il suffirait de le raser. Pris tout jeune, élevé avec douceur, il s'apprivoise et s'attache à son maître ; dressé avec sollicitude, il se laisse atteler et rend les mêmes services que le renne.



PROF. LAVOIE

Maison fondée en 1860

Perruquier

Satisfaction Assurée



SANS

Toujours en mains un assortiment complet de Perruques, Toupets, Tresses et Boucles en cheveux naturels.

Importateur direct de Paris, Londres et New-York.

Perruques et Toupets pour Dames et Messieurs.
SPECIALITE

Cheveux teints de toutes les couleurs, coiffures pour Bals et Soirées.



AVEC

Aussi Peignes et Ornaments de tous genres pour cheveux, ainsi que les articles de toilettes des meilleures marques pour l'Embellissement du Teint et Conservation de la Chevelure.

8, Rue Notre-Dame Ouest, Montreal, Can.

Le Lait "Laurentia"

est le type du bon lait naturel, pur, crémeux, stérilisé, de conservation indéfinie, rendu parfaitement digestible et assimilable par l'homogénéisation qui lui conserve toute sa crème et rend l'écrémage impossible.

Le Meilleur, le plus sûr des Aliments pour enfants et adultes.

Pour les Bébés

Le Lait Maternisé Laurentia, recommandé par les Médecins parce qu'il se rapproche le plus du Lait Maternel. Livraison à domicile. Phones M. 3152.

LA CIE CANADIENNE DE PRODUITS AGRICOLES LIMITEE,
21-23 rue St-Pierre - - - Montréal.

Tel. Bell Est 688

J. E. Bourcier

Manufacturier
de Fourrures

Specialité :

MOUTON



VISON

219 rue Amherst

MONTREAL
Près Ste-Catherine.



FAITS ET ANECDOTES

Une Souche de 5,000 Rejetons

LA famille Trudelle, la plus répandue peut-être aujourd'hui au Canada, est une des plus anciennes de ces braves et généreux colons, aux coeurs nobles et chrétiens, qui vinrent s'établir au Canada dans la première moitié du dix-septième siècle.

Le premier de ce nom arriva à Québec en 1645; il s'appelait Jean et était fils de Jean Trudelle, de la paroisse de Parfondeval, près de Mortagne, dans la Perche, département actuel de l'Orme. Il s'établit sur une terre à l'Ange-Gardien, près de Québec, comté de Montmorency; l'endroit où se trouvait sa maison, sur le bord du fleuve St-Laurent, est l'un des plus beaux sites de la région; la voie électrique qui conduit de Québec à Sainte-Anne, lieu de pèlerinage, passe tout près.

Jean Trudelle épousa, à Québec, en 1655, Marguerite Thomas, qui lui donna 12 enfants—9 garçons et 3 filles.

On compte environ "cinq mille" familles descendant du premier Trudelle en Canada, et on trouve parmi celles-ci des agriculteurs, des commerçants, des prêtres, des industriels, des artisans, des fonctionnaires et journalistes, etc., etc.

UNE ANECDOTE SUR M. BIENVENU

UN jour, en 1878, (c'était à Ottawa), nous étions réunis, un certain nombre de libéraux, dans une chambre de comité, discutant sur les chances des élections provinciales qui devaient avoir lieu dans la quinzaine.

Il s'agissait du comté de Lévis et le dé-

puté fédéral pour cette circonscription énumérait le chiffre des différentes majorités qu'il avait obtenues dans les différentes paroisses du comté.

—Saint-Lambert, dit-il, 39.

—Pardon, dit M. Bienvenu, 37.

—39, j'en suis sûr.

—Le rapport officiel donne 37.

Pour la curiosité de la chose, on fait venir le rapport officiel; Bienvenu avait raison.

Or, Bienvenu n'avait jamais mis le pied dans le comté de Lévis et encore moins à Saint-Lambert, petite paroisse très éloignée et à peu près inconnue dans le pays.

Comment était-il toujours si bien renseigné? C'était un mystère; car il était loin d'avoir la réputation d'un piocheur.

Une autre fois, nous le mîmes à l'épreuve; et, sans une minute de préparation il nous donna le chiffre exact des majorités obtenues par chacun des 212 députés fédéraux élus aux élections précédentes; lesquelles avaient eu lieu plus de quatre ans auparavant.

L'ENTREE DE L'AMERIQUE FRANÇAISE

LES approches du Canada par l'Atlantique, sont bien gardées.

Devant Belle-Isle, qui marque l'entrée du détroit du même nom, conduisant au Golfe Saint-Laurent, le grand courant arctique promène majestueusement, jusque fort avant dans la saison d'été, les énormes glaçons arrachés, chaque année, lors de la débâcle, à la mer de

ABONNEZ - VOUS
— A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux. Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode..

Nom

Adresse

Baffin. C'est parfois, pendant de longs jours et de longues nuits, un défilé ininterrompu, par bandes compactes, d'icebergs gigantesques, venus du pôle et se dirigeant vers le "Gulf-stream", où ils vont se dissoudre.

L'admirable spectacle! Sur le bleu froid, comme métallique, du ciel de ces hautes latitudes, les sommets des icebergs se découpant avec une netteté merveilleuse, les uns taillés en clochetons aigus, en créneaux de forteresse, les autres offrant à l'oeil ébloui tout un entassement de pyramides cyclopéennes, de tours massives de cathédrales ouvragées avec un art inouï, de blanches colonnades d'une légèreté aérienne se profilant hardiment vers la nue. On dirait les débris, s'en allant à la dérive, de quelque superbe Babylone d'outre-monde écroulée soudain dans nos océans. Et tout cela passe au loin avec des miroitements étranges, de grandes ombres fantastiques courant, sous le jeu de la lumière, des cimes jusqu'aux bases.

S. Clapin.

UNE PAROLE A DETENTE

NUL ne savait mieux que l'honorable P. J. O. Chauveau saisir l'apropos pour décocher une fine répartie, une saillie piquante. C'est à lui qu'on doit ce bon mot à l'adresse de son "ami" Cauchon, lorsque fut exposé, pour la première fois, dans les couloirs du palais législatif, à Ottawa le portrait du président du Sénat, avec ce luxe de dentelles et de soiries qui amusa si fort le public.

—C'est bien Cauchon, dit Chauveau ; mais ajouta-t-il en haussant les épaules, il a trop de "soies":

Placide Lépine.

M. LETELLIER DE SAINT-JUST ET SON COCHER

L'HONORABLE Letellier de Saint-Just, traitait ses domestiques et ses employés d'une façon telle qu'ils lui restaient attachés pour toujours.

En voici un exemple entre bien d'autres.

Quelques jours après avoir quitté Spencer Wood, il s'était fait conduire au débardère par son fidèle cocher Louis Caron, qui l'aimait autant qu'il en était aimé, et dont il était sur le point de se séparer. Louis lui fit ses adieux, en ajoutant combien il regrettait que ce fût la dernière fois qu'il menait un si bon maître. "Louis, lui dit M. Letellier, qui dès lors prévoyait que sa fin n'était pas éloignée, la prochaine fois que vous me mènerez, je ne vous verrai pas." Cette parole alla au coeur de Louis; le bon domestique comprit que c'était une manière indirecte de lui demander de le conduire en terre, et il se le promit en lui-même. Aussi dès qu'il apprit la mort de M. Letellier, il alla trouver le chef du département dont il dépendait (car depuis peu il avait obtenu un emploi de messenger), et il lui demanda la permission de se rendre à la Rivière-Ouelle pour les funérailles. Après avoir raconté l'incident dont nous venons de parler, il ajouta: "Je ne puis me dispenser d'aller rendre le dernier devoir à mon ancien maître. Il faut que vous m'accordiez cette faveur; car, malgré que je sois pauvre et que je n'aie que mon humble emploi pour vivre, moi et ma famille, je le sacrifierais plutôt que de n'y pas aller." Et en effet, ce fut le bon Louis Caron qui conduisit le char funèbre aux obsèques de M. Letellier.

P. B. Casgrain.



Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. **Institut Dentaire, Franco-Américain** (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.

Histoire pour histoire, traditions pour traditions, je préfère celles de mon pays natal.

Le Samedi

23me année d'existence

Est le seul Magazine de ce genre publié en
langue française sur tout le conti-
nent américain.

40 PAGES

Par Numéro

Chaque

Semaine

40 PAGES



Un simple aperçu des matières que contient le "Samedi" prouve clairement que c'est le journal le plus amusant, le plus intéressant et le plus instructif comme c'est aussi le meilleur marché.

Amusant par ses anecdotes spirituelles, ses bons mots souvent pris sur le vif, ses nombreuses gravures humoristiques.

Intéressant par ses jolis romans choisis avec le plus grand soin et qui sont l'oeuvre des auteurs les plus célèbres.

Instructif par ses notes encyclopédiques traitant de tout, ses recettes utiles aux ménagères, son courrier des curiosités illustré.

La collection d'une année forme un formidable recueil qui constitue l'équivalent de toute une bibliothèque et cela pour le prix étonnant de bon marché de:

Pour le Canada et les Etats Unis: \$2.50 par année;

\$1.25 pour six mois.

COUPON D'ABONNEMENT

Sous ce pli, veuillez trouver la somme de pour mois
d'abonnement au journal **Le Samedi**.

Nom

Rue

Localité

POIRIER, BESSETTE & Cie, Edit.-Propriétaires, 200 Bld St-Laurent, Montréal.